MOHAMMED DIB

Le maître de chasse

ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Mohammed Dib est né à Tlemcen, dans l'ouest algérien. Ville natale à laquelle il rendit hommage dans sa célèbre trilogie : *La Grande Maison* (1952), *L'Incendie* (1954) et *Le Métier à tisser* (1957). Instituteur un temps, puis comptable, traducteur, journaliste à *Alger républicain* et pour le compte de l'organe du Parti communiste *Liberté*, il est finalement expulsé d'Algérie en 1959. Il s'installe en France et commence sa carrière littéraire. Il est le premier écrivain maghrébin à recevoir, en 1994, le Grand Prix de la Francophonie. Et celui dont Aragon disait : « Cet homme d'un pays qui n'a rien à voir avec les arbres de ma fenêtre, les fleuves de mes quais, les pierres de nos cathédrales, parle avec les mots de Villon et de Péguy ». Il est mort chez lui, à La Celle-Saint-Cloud, le 2 mai 2003, à l'âge de 83 ans, laissant derrière lui quelques-unes des plus belles pages de la littérature algérienne.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-021-13506-0

© Éditions du Seuil, janvier 1973, octobre 1997

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Livre 1

Aymard dit :

Je ficelle. Des paquets, papiers, livres, linge, je ficelle, je ficelle. J'empile tout ce que je peux au-dessus de l'armoire, ou je le glisse en dessous, parce que, débordant, elle ne peut plus rien contenir. J'en profite pour remettre chaque objet à sa place. Au point où nous en sommes ! Pour accrocher dans la penderie des effets qui séjournent depuis des mois sur les chaises. Des chaussettes, des mouchoirs, un slip. Et des papiers. Toujours des papiers. Ramasse. Ramasse. Il en traîne sous le lit, sous les autres meubles, partout. Incroyable, ce que des choses réputées inertes peuvent se balader. Puis je recommence.

La chambre perd petit à petit son air de capharnaüm. On peut circuler, utiliser un siège sans s'asseoir sur une brosse à dents, un cendrier, un paquet de biscottes. Je ramasse.

La reconnaîtrai-je bientôt ?

Nathalie ne me le cédait pas pour la pagaille. Elle n'avait que dédain pour le désordre dans lequel nous vivions. Il faut être juste : elle ne remarquait pas davantage l'ordre quand, par hasard, il en régnait autour d'elle.

Je range. Je range fanatiquement.

Il n'y a pas comme les pagailleurs. Ne pas oublier non plus de remettre d'aplomb ces cadres contre les murs. Non, il n'y a pas comme les pagailleurs (des chemises encore, des chaussettes encore, des papiers encore) quand ça les prend. De ranger.

On dirait que j'enterre quelqu'un.

J'enterre, j'enterre.

J'enterre la classe.

Maintenant je peux respirer, voir devant moi, et derrière. Dans une semaine, plus de classes. Cinq jours exactement. J'enterre mes soucis professoraux. Tendant ses branches entre les interstices des volets, un arbre de soleil flambe. Il occupe l'entrebâillement de la porte-fenêtre. Il se projette sur le mur d'en face, se brise à l'angle. Il a coupé la chambre en deux pour aller inscrire on ne sait quoi de gigantesque sur le mur. Je le regarde, aveuglant, tandis que je tiens à la main, depuis un instant, une lettre retrouvée dans le fatras.

J'en secoue la poussière. Je reconnais l'écriture haute, régulière. Je lis. J'ai sous les yeux la voix de maman. Elle ne mentionne plus la décision que j'ai prise de me fixer dans ce pays. Elle a été formidable. Tant de compréhension a de quoi renverser. Les mots que j'entends répètent tous : « Tu as commencé par te conduire en grand garçon. Tu peux continuer. » Une merveille de.

Autrefois je disais : « Les parents ne sont pas exactement la sorte de gens à qui se confier. » On s'écrit souvent ; je disais : « Non, ce n'est pas la sorte de gens. » Papa ajoute de temps à autre, pas toujours, des notes sur les marges de ses lettres. Une étreinte, une succion sèche, par-delà l'écran de pensées ; c'est l'arbre de soleil qui s'est jeté sur moi. Deux ans dans un nouvel endroit, c'est peut-être très long.

Ça peut être très court aussi. *Mais tu regarderas souvent vers ces premiers temps, cet autrefois récent. Tu te retourneras souvent vers ces instants rassemblés là-bas, concentrés et enclos là-bas dans leur étrangeté familière ; dans leur allégresse, leur paix, leur quiétude.*

Il est sur ma nuque. Une partie de mon dos et de mes jambes cuit. Sacré soleil, si on ne le sent pas ! Deux années c'est exactement, très long et très court, le temps qu'il faut aux problèmes pour devenir insolubles, pour en arriver comme eux ici à vouloir les escamoter et, comme eux, espérer le faire par ces discussions – ces discussions simplement trop intelligentes pour être honnêtes.

Je range. J'enterre. Ça enlève un poids. Deux années dans un endroit quelconque. La durée pendant laquelle la nouveauté des choses se dissipe, et les satisfactions, comme les problèmes, se font quotidiennes. Ce ne sera pas cette fois. Pas encore. Et quand le moment viendra, il ne pourra même plus être question de fois.

Puis ce cri dehors. Cet horrible cri incoercible, féroce, indifférent qui éclate dans le matin de juillet. Et lui, qui arrivera ensuite, malingre, les yeux inquiets, chassieux, tirant son bourricot, le bourricot tirant le charreton. Lui qui arrive comme tous les matins, toujours à l'heure. Je n'ai pas besoin de m'approcher de la porte-fenêtre, ou de regarder ma montre.

La fille d'en face sortira : il n'y aurait qu'à se poster à la porte-fenêtre, ça ne manque jamais. Une grande, brune, mince. Quelquefois dans une de ces robes de bohémienne qui battent les chevilles. Ça lui va foutrement mieux que la jupe ou le tailleur qu'elle met pour se rendre en ville. Elle s'appelle Karima. Je le sais depuis que je l'ai entendue répondre quand des voix l'ont appelée Karima de l'intérieur de la maison. Elle les porte sur la peau sans rien dessous.

Je ne me suis pas trompé. Elle est là, devant le portillon, parmi les feuilles et les ombres bleues des orangers. Elle est dans sa longue robe semée de capucines ou d'une fleur semblable. Une robe que gonflent ses mouvements rapides et qui se couvre de flammes tourbillonnantes de lumière, qui vole et la moule. Elle est mieux dans ce genre de robe. Ça convient foutrement mieux à son long corps mince. Et les mouvements de la tête aussi. Vifs, mutins, ils soulèvent des boucles noires autour de sa frimousse étroite.

Son regard glisse de ce côté, puis elle lance au marchand une phrase. Elle répète la même chose avec impatience. Son regard revient par ici. Elle a quelque chose de drôle. Tout est drôle chez elle. Elle a tout à fait le genre de mouvements invraisemblables d'une pouliche.

L'attelage, l'homme, le bourricot, le charreton, houle immuable de grincements, broie la paix du matin. Karima demande un certain nombre de légumes, de loin, avant qu'il arrive. Elle poursuit la conversation avec lui une fois qu'il est devant la maison. Elle ne s'interrompt pas. Elle dit encore des choses, des quantités, d'une voix haut perchée. L'attelage a stoppé ; il n'y a plus que sa voix dans la rue.

Elle a bien regardé en face, ici. Elle a bien levé sa petite main et l'a secouée. Une bouffée de fièvre m'échauffe la figure. La petite futée. Il est impossible à quiconque de m'apercevoir de l'endroit où elle se tient. J'hésite ; pourquoi sortirais-je ? Suis-je idiot ! Je sors. Sacrée fille. Je traverse l'allée entre des orangers, des rosiers, des massifs de buis. Je suis un idiot. Je vais jusqu'à la porte d'entrée. Carrément jusqu'à la porte.

Waëd dit :

Je lui dis :

– Cet individu est en train de semer le trouble.

Je lui parle par-dessus la longue table placée entre lui et moi. Écoute-t-il ? Ce n'est pas sûr. Tout lui est égal. Pour ce qui est de s'intéresser aux choses il n'est plus de ce monde. Occupé seulement à fixer sur lui ses longs yeux tristes, ses yeux jaunâtres et brûlants. Occupé seulement à regarder Dieu sait quelle chose, pour s'apercevoir de quoi que ce soit.

– Madjar a de plus en plus d'influence sur les paysans, monsieur le Préfet. Si on tranche tout de suite dans le vif, ça n'ira pas plus loin. Aucun d'eux ne lèvera le petit doigt pour sa défense. Ils ne demandent rien. Ils ne veulent rien. Pour l'instant, ils préfèrent encore faire confiance aux autorités.

J'essaie de pénétrer l'ombre qui l'entoure. C'est à cause de cette maladie. Il ne peut pas supporter le grand jour. Et quand même on y arriverait, une autre ombre vous arrête. Une ombre qu'il dégage, lui. Une ombre dont il se recouvre jusqu'aux yeux. Cet homme n'est déjà plus sur terre.

– Non, aucun d'eux ne lèvera le petit doigt. Aucun ne se mettra dans son tort pour le soutenir. Mais si on attend trop…

Je sais que mes explications n'ont pas plus d'effet que la chanson du vent dans une maison abandonnée.

Je dis pourtant :

– Ils pourraient alors changer.

La même ombre, le même regard. À se demander ce qu'il surveille avec un pareil regard, avec ces yeux perdus plus loin qu'ici, plus loin que ce bureau et que toute cette ville. Mais quelque chose de blanc brille, un éclair, et je crois bien que ce sont ses dents. Se peut-il qu'il ait souri ?

J'entends dire :

– Vous allez vous occuper de ce gêneur.

– Il ne prend plus de précautions, comme si ce qu'il fait allait de soi.

Il y a quelque chose de surprenant et je ne sais pas quelle chose. Je crois que c'est cette voix.

Non pas la voix elle-même, cette voix desséchée qui ne paraît pas sortir d'un corps mais d'elle-même ; plutôt l'accent de pitié.

Je dis :

– Il ne se donne plus la peine de cacher son jeu. Son audace ne peut que lui gagner encore des sympathies si c'est possible.

– Il vous préoccupe.

Ce sarcasme charrié par cette voix de cendres. Je ne comprends pas. Je ne dis rien, puis je dis :

– Madjar met l'ordre public en danger.

Il semble toujours occupé à regarder autre chose.

Je dis :

– Il en a déjà assez fait pour que la justice s'intéresse à lui.

Il ne trouve rien de mieux qu'à regarder là où (sans doute) il doit bientôt aller. Dans ce cas, qu'il laisse les vivants régler leurs affaires entre eux. J'attends depuis un moment une réponse.

Il va falloir se passer de son avis et prendre une décision. Pourquoi s'occuperait-il encore de ces choses ?

– Les acquisitions de notre Révolution seront réduites à néant par de tels individus.

La réponse vient :

– Vous avez tort de grossir cette affaire. Elle n'en mérite pas tant.

De nouveau, la voix s'envase dans l'ombre. De nouveau il ne fait que regarder. Vieille buse. Dirait-on pas qu'il veille sur un bien, un trésor, et que c'est si précieux que l'idée de le perdre l'empêche de plier bagage. A-t-il l'intention de monter la garde longtemps de la sorte ?

Il ne fait que regarder.

Je suis sur le point de reprendre mon rapport. Mais il dresse une longue main décharnée. En même temps il semble attirer davantage à lui cette ombre qui le protège comme une chose apprivoisée et fidèle, l'attirer frileusement. Et jusqu'à sa présence, qui a l'air de se fondre dans l'atmosphère sourde de ce bureau, tout devient conjecture.

Mais sa voix se pose sur moi comme une main. Tellement comme cette main qu'il a levée que je sursaute.

– Pour chaque Algérien mort en sacrifice, dix Algériens ont reçu la responsabilité de cette mort.

Elle est assez claire pour que chaque mot traverse la salle comme une pierre.

– Mais si c'est pour assouvir des vengeances, cette terre aura été mise à feu et à sang non pour que tous aient droit à une promesse et à une vie différentes…

Il s'efforce de continuer. Il halète. Il n'a pas cessé de haleter depuis le début, mais aussi de devancer l'étouffement qui le gagne, la suffocation qui le menace.

– … car c'est la responsabilité que tous ces morts… tous ces morts… nous ont léguée… et celui qui l'aura repoussée… refusée parce qu'il pense qu'il y a mieux à faire…

Il va devoir s'interrompre tôt ou tard, et avant qu'il vienne à bout de sa phrase. Il est assis sans remuer une jambe ou un bras, sans bouger, ni faire quoi que ce soit. Assis à cette place comme s'il allait continuer à l'occuper une fois mort.

– … celui-là aura repoussé ce pays.

L'incendie de ses steppes l'été, leur violente lumière gelée l'hiver, l'impitoyable immensité. Il en a plein sa personne. Et de cette même espèce d'absence, de cette même espèce de vide, de cette même façon d'être toujours loin, toujours à mille lieues de là.

Sa voix épuisée dans un râle, son regard continue néanmoins à brûler comme certaines étoiles certaines nuits, d'un éclat funèbre.

C'est un homme sorti du maquis. Il se croit peut-être encore là-bas. Toujours en train de faire le coup de feu, comme si rien n'avait changé, et nous en sommes à notre troisième année d'indépendance. Comme si le pays n'était pas devenu autre en ces trois années, que sa vérité ne soit pas devenue une vérité d'hier, et qu'à chaque temps sa vérité. Il n'a même pas l'air de le soupçonner, et qu'il n'est plus, lui, qu'un

survivant qui prolonge indûment son existence.

S'en accommoder, c'est tout ce qu'il y a à faire, en attendant ; la chandelle tire sur sa fin.

Je ne me suis pas privé de le lui dire le jour même où j'ai pris mon poste. Parce que je savais d'où il sortait, et qu'il gardait encore sur ses souliers vernis la poussière de sa campagne et, sur lui, l'odeur de cette terre où il aurait dû rester.

– Prenez garde que le fellah ne submerge tout, ne détruise le peu de choses valables que nous ayons sauvées. Il s'est réveillé, si on peut dire. Il arrive. Il envahit tout. Il marchera sans même le savoir sur tout ce qui vaut quelque chose, il l'effacera sous ses semelles.

Et lui :

– C'est la pâte originelle de ce pays.

– Oh, si vous le prenez ainsi ! Il n'en est pas moins prêt à le rendre aussi à sa barbarie originelle. C'est l'homme d'avant et d'après le déluge.

Je le lui ai dit parce que je le pense. Parce que s'il était sorti de sa steppe, il ne fallait pas qu'il essaie de nous en faire accroire.

– Un ravageur de civilisation, de valeurs morales, ai-je dit.

Il fallait qu'il sache à quoi s'en tenir.

Pourquoi me serais-je fait scrupule d'exprimer ce que je pense ? Pourquoi me serais-je gêné ? Si quelqu'un devait se sentir gêné, tant pis pour lui.

– C'est l'homme qui apparaît avant et après le déluge.

Il a levé cette main décharnée à la blancheur d'os. C'est bien. Moi aussi, je lève la séance. Je ramasse mes papiers et je décampe sans attendre d'y être invité.

Karima dit :

Le voilà qui arrive.

– Bonjour, monsieur Aymard. Il ne faut pas vous demander si les classes sont finies. Rien qu'à voir votre air.

Il sort, il reste devant le portillon.

– Quel air ? dit-il.

– On le voit tout de suite. Autant qu'il me semble, un air pas ordinaire.

Ça le fait rire. Ça secoue cette mèche qui se redresse au-dessus de son front. Il me regarde. Je dis :

– Nous, dans trois jours, la plage. Toute la smala. Et vous, vous allez passer vos vacances où, en France ?

– Ma foi, non.

– À la mer.

Son rire se divise en reflets dans ses lunettes.

– Non plus.

Je dis :

– C'est une devinette ?

J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de pas tout à fait normal je ne sais pas où. C'est lui, M. Aymard. Il n'est pas un tantinet bizarre avec ce qu'il dit ? Ce n'est pas comme ça que je vois un Français.

– Ce n'est pas possible. Qu'est-ce que vous allez faire ? Rester ici ?

– J'en ai bien peur. J'ai bien des choses encore…

Il ne dit pas quelles choses. Ce n'est pas comme ça que je le voyais.

– Je vous promets que vous allez vous ennuyer ferme. Vous n'allez pas compter vos bâillements. Des fois que vous aimeriez ça.

Je rassemble mes légumes dans le couffin. Ça suffit comme ça. Je lui adresse un petit signe de la main. La rue nous sépare. Mais il reste là, M. Aymard, avec son sourire. Que va-t-il faire ? Je pourrai le voir, ce qu'il fera, sans qu'il me voie, du fond du jardin.

J'ai vu. M. Aymard est resté là-bas. Il achète pour la forme des cerises et des prunes. Il les mangera tout seul dans sa chambre.

Mais dans la cour, c'est Youb qui s'arrête, qui reste sans bouger en me voyant lorgner vers la rue. Il me jette des coups d'œil, il montre une sorte de sourire gêné. Je m'arrête devant lui. Son sourire se fige. Il se détourne. Il penche la tête de côté et se couvre le visage des mains. Je dis :

– Qu'est-ce qui te prend, Youb ?

Il continue à se cacher la figure. Mais quand je lui ôte une main, il se laisse faire. La moitié de sa

figure me regarde, étonnée. Il a conservé son sourire. Mais c'est maintenant que cette moitié de sourire m'effraie, cette moitié de sourire qui ressemble à une prière. Sacré, maudit garçon. Quelle pitié ! Se conduira-t-il jamais comme un homme ?

Elle me fait peur, cette moitié de tête qui me regarde. Il voudrait me donner mal au ventre qu'il ne s'y prendrait pas mieux.

La gorge contractée, je dis :

– Qu'as-tu, Youb ? Dis-le, si tu as perdu ta langue ?

J'ai dit ça et j'ai l'impression que je me suis effrayée de quelque chose qui n'a jamais existé. La peur est passée comme une ombre entre nous. J'éprouve en ce moment quelque chose qui n'a jamais existé. Mais le regard anxieux, le regard qui rit, le regard qui implore, est toujours là, sur moi, et encore je ne distingue pas ce qui se passe sur l'autre moitié cachée par l'autre main. Et je me rends compte que quelque chose de terrible, quelque chose d'irrémédiable, s'est passé. Mais je dis seulement :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Je dis qu'est-ce qu'il y a mais je ne comprends pas. Je n'y comprends rien, je ne peux rien dire, et je sais qu'il ne peut rien dire, non plus, et je ne sais pas pourquoi je me sens pâlir.

Je m'écarte. Je sais qu'il ne peut rien dire. Je continue. Je ne m'attends pas à ce qu'il dise quoi que ce soit. Je m'attends à ce qu'il se produise Dieu sait quelle chose, ça oui, et personne ne comprendrait ce que c'est.

Mon cœur bat, bat ; c'est insupportable. Je m'attends à. Dans une minute quelque chose d'atroce arrivera.

Il saute dans ma poitrine. Youb a tourné sa moitié de visage vers moi. Ses lèvres remuent.

Aucun son n'en est sorti. Il ne peut rien dire. Je ne sais pas ce qu'il a voulu dire, je sais ce qu'il a voulu dire. Il m'a parlé comme à travers une vitre. Mon cœur ne se contente pas de le haïr, il ne le haïra jamais assez.

– Toi, dit-il.

Ç'a été tout. Il n'a pas été capable d'en dire plus. Il a compris combien je le hais. Il a senti toute l'aversion qui bout dans mon cœur. Il ne me quitte pas de son œil découvert.

Je me pose la question. Je me la pose sans arrêt, je la formule sans me servir de mots, une question à peine consciente comme un frisson qui me secouerait tout le corps.

Je le regarde. Mes frissons redoublent. Je me rappelle comment on éprouve une sensation à la fois brûlante et froide. Je me rappelle comme il s'est approché de moi, les mains tendues, tremblantes, sans avoir l'air de me voir, sans en avoir l'air du tout, il y a quelque temps, il y a longtemps.

Pourquoi ? C'est la question qu'il ne faut pas, jamais, poser. Et c'est la même question maintenant, ou quelque chose d'approchant. Et j'éprouve la même impuissance.

Je m'écarte de plus en plus de Youb, je recule et je regarde toujours Youb. Il a un sourire presque enfantin.

Un cri a jailli de sa poitrine. De dépit, de colère. Ses deux mains, ses deux bras retombent le long de son corps. On lui voit maintenant tout le visage. Il a une expression, il me regarde tout comme cette fois-là, il y a quelque temps.

– Mon Dieu, dit ma mère.

Elle est venue. Elle le ramène. Elle est venue emmener Youb.

Il n'y a plus d'espoir. Il ne reste aucun espoir. Cette chose, cette vérité se grave, se fixe, en moi.

– Comme tu le fais souffrir, dit ma mère en l'emmenant.

Mes lèvres tremblent. Je dis :

– Pourquoi moi ? Pourquoi ne serait-ce pas lui ?

Je souris de défi. Par défi j'ai voulu sourire, et j'ai senti ce sourire me tordre les lèvres. Je les regarde bien tous les deux. Ils vont bien ensemble.

Ma mère dit :

– Vraiment… On se demande parfois ce que tu as dans la tête.

Je dis :

– De quoi ?

Elle me regarde. Elle ne dit pas un mot. Les yeux de Youb se lèvent aussi vers moi. Ils luisent d'hostilité. Tout est bien, tout est mieux ainsi.

Youb est un tout petit enfant.

Je dis :

– Youb est un tout petit enfant.

Si-Azallah dit :

J'étais assis dans un de ces fauteuils de cuir, je me suis levé, j'ai dit :

– Ils vont encore repartir chez les petits fellahs, Kamal Waëd.

Et il ne s'est pas assis à son bureau. Il est resté debout.

Je l'observe.

– Ils vont y retourner. Alors réfléchis à ce que tu feras. Conserve ton sang-froid.

Détournant la tête, il dit, ce sont les seules paroles qui lui échappent :

– Ah, ils vont repartir.

Sa figure n'a pas changé. Il est allé chez le coiffeur. Ses beaux cheveux sont plus brillants, plus souples encore que d'habitude.

Sauf cet air distrait, qui lui est venu soudain, il n'y a rien de modifié dans son attitude.

– Oui, je suis venu te le dire avant que tu ne l'apprennes par des rapports de police. Ne va pas leur chercher des poux.

Il reste derrière, devant, ou se promène dans la pièce, mais ne s'assied pas à son bureau.

– Ne cherche pas à les empoisonner pour le plaisir.

– Il y a toujours ce pas de trop que personne ne peut éviter.

– Oh, dis-je, ils ne commettent pas de crime.

Pour la première fois il me regarde en face. C'est simplement la première depuis que je suis entré.

– Qu'est-ce qu'il te faut donc ?

Je ne voudrais pas croire qu'il a voulu dire qu'est-ce qu'il te faut de plus.

– Qu'est-ce qu'il vous faut, tous ? Je n'entends que des sottises dès qu'il s'agit de ces gens. Tant que ça vient d'irresponsables, c'est sans importance. Mais j'en ai assez entendu comme ça.

Il est debout derrière son bureau, maintenant, il y appuie les mains. Mais la raison pour laquelle il prend cette affaire à cœur il ne la dit pas. *(Tant que ça, irresponsables ?)* Il me passe une drôle d'idée par la tête. Non, il y a quelque chose qui cloche dans cette idée, elle est trop troublante, voilà son défaut ; absolument effrayante. Il dit à ce moment :

– Je ne veux pas considérer qui et quoi ; s'il y a des mesures à prendre, je les prendrai.

– Le Seigneur lui-même ne dispose pas…

– Laisse ça tranquille.

Toute son attention est concentrée sur son bureau. Je dis :

– Je t'envie pour l'assurance avec laquelle tu décides ça… J'avoue ne pas comprendre. J'ai peut-être tort.

– Évidemment.

C'est une idée trop bizarre. Elle me fait l'effet d'une bestiole sur ma nuque. Je devrais avoir honte.

– Tâchez de ne pas infliger des épreuves inutiles à ce pauvre pays en les justifiant par les plans que vous préparez dans vos bureaux, dis-je. Ce qui est en train…

Il relève la tête. Ce n'est pas moi qui retiens son attention mais quelque chose qui semble se trouver derrière moi.

– Des épreuves inutiles ? Il en subira s'il manque de plans justement ! C'est là qu'il en connaîtra, des épreuves ! S'il manque de plans !

– Allez-y doucement quand même. Vous ne pourrez pas vous en empêcher.

Il a un sourire sombre mais indulgent. Ce n'est pas de quoi je suis venu l'entretenir, je me suis laissé encore entraîner malgré moi. Je pense : pourquoi Madjar ? Pourquoi cette haine particulière, cet acharnement ? Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous.

– Je ne comprends pas grand-chose à la politique. J'ai peut-être tort.

Il dit :

– Évidemment.

Le soleil, depuis quelques secondes, brille intensément sur les jardins de la préfecture. Le rideau qui la filtre n'empêche pas une lumière cruelle de se précipiter à travers la baie.

Une lumière presque inquiétante. Je la regarde. Il faut qu'il y ait quelque chose derrière, autre chose derrière. Caché dans cette haine, il faut qu'il y ait le diable sait quoi.

– Madjar et ses compagnons représentent un si grand danger que ça ? dis-je.

Il enlève ses mains de son bureau, il les tient ouvertes comme dans une passe magnétique et recule en même temps.

– Ils sèment le désordre ! C'est ça leur crime. Et ce serait un autre crime de les laisser compromettre ce qui a été obtenu au prix de grands sacrifices. Pour chaque Algérien mort en sacrifice… Ce serait un crime de laisser des irresponsables – mais guère des innocents, sache-le – libres de nuire.

C'est la force qui l'envoie, qui la pousse ici, dans ce bureau, qui la rend inquiétante.

– Le crime, ce serait de leur laisser la bride sur le cou.

Je ne vais pas bien. C'est une honte, une idée pareille. Qu'est-ce qui me prend ? Mais elle ne se laisse pas chasser.

Je ris pour me débarrasser de l'angoisse *(irresponsables, irresponsables, il ne sait pas dire autre chose ?)* qui, pour avoir attendu, ne me saisit que plus fort. J'éprouve une nausée comme si j'avais mis, dans le noir, le pied sur une marche branlante.

– J'ose espérer qu'il ne se passera rien.

J'ai dit ça d'un ton trop négligent. A-t-il compris ? Il fronce les sourcils. Il n'a pas compris. Je dis :

– Avec les mendiants de Dieu.

J'entends qu'on arrose dehors, dans les jardins. Il arrive des senteurs de terre, de plantes mouillées, de poussière. Et dix heures commencent à sonner au loin, à l'horloge de l'Hôtel de Ville.

Je suis inquiet pour celui qui se tient en face de moi.

Il dit :

– Mieux vaut ne plus te mêler de ça.

Aymard dit :

On dirait que je n'ai plus de goût qu'à me promener dans cette chambre. Je n'ai plus le cœur à ranger. Je me promène. Elle est partout.

Elle est dans l'air de cette chambre, dans le matin, dehors. Je ne fais pas grand-chose. Je n'ai plus de goût à rien. Je ne fais que me promener.

Cette Karima. Elle a ébranlé l'équilibre, le calme de ce matin d'été dès la seconde où elle est apparue. Et une fois qu'elle est rentrée aussi, qu'elle a disparu, qu'elle a soulevé et dispersé le bas de sa robe avec ses pieds nus. Le calme léger, réfléchi, laborieux. Tout cela s'est effondré entre les deux bouts du matin ; avant ; après la seconde miroitante de son apparition. Ils n'arrivent plus à se rejoindre.

Je me promène. Je dis : Ranger ? Tu me fais pitié, Jean-Marie Aymard. Au diable !

Le calme réfléchi, laborieux. Je me promène. J'attrape n'importe quelle idée, la première qui vient, par la queue. Je n'ai presque pas revu Kamal Waëd depuis l'été dernier. L'été dernier, c'est assez curieux, non ?

Tout est drôle chez cette fille. Foutrement. Kamal Waëd est devenu invisible du jour au lendemain. Ce n'est pas drôle, ça aussi ?

C'est arrivé, on ne sait pas comment. Qu'est-ce qu'il lui prend à jouer les fantômes ?

D'abord, les choses ne se sont pas passées exactement de cette façon. Nous nous sommes revus bien à deux reprises, peut-être trois, depuis ce temps-là. Mais tout à fait par hasard, presque par inadvertance. Même par hasard (ou par inadvertance), le plus difficile dans cette ville c'est de ne pas vouloir rencontrer quelqu'un quand vous en avez envie, c'est-à-dire quand vous n'avez pas envie de le rencontrer. Et quand, même par hasard (ou inadvertance), vous le rencontrez, la différence n'est pas plus grande que si vous lui avez donné rendez-vous dans un lieu précis, fixé d'un commun accord, un café généralement, à une heure précise. C'est alors qu'il a commencé à se faire aussi insaisissable qu'un courant d'air.

Tous les jours maintenant, c'est pareil. À cette heure, d'un coup, l'air pour ainsi dire se tuméfie. C'est cette chaleur. Il devient non pas plus lourd, mais plus ardent. La chambre se trouve comme à l'ombre d'une fournaise.

Les deux bouts du matin ne se rejoindront plus. À l'un d'eux, Karima. À l'autre, moi. Et entre les deux, ce jour qui tape dur déjà. Ces filles aperçues à ma première visite chez Mme Waëd semblaient comme elle sorties d'une koreia. C'était le lendemain de mon arrivée. À elles aussi, les plis de leurs longues robes battaient les jambes. L'eau du bassin jouait avec la paix du jour dans le patio. On aurait dit qu'elles cherchaient à s'enchanter l'une l'autre. La première fois que je voyais ça. Et j'ai vu Mme Waëd. Je me promène. Kamal Waëd est devenu tout de suite insaisissable.

Quand je l'ai compris, c'était déjà trop tard, du temps avait passé. Un trou dans le temps s'agrandit sans qu'on y pense et c'est vite irréparable.

Les dernières rencontres, deux ou trois, ou peu importe combien, qui datent de la fin de l'été précédent, Kamal s'est montré peu disposé à les prolonger. Il avait ses manières bon enfant, toujours, mais avec

quelque chose d'appuyé, de fuyant. Il y avait sa gaieté aussi, mais elle aussi forcée. Après ça, lorsque j'ai cherché à le revoir, je suis tombé sur tout ce qu'on peut imaginer comme impossibilités.

Ces volets eux-mêmes, ces rideaux eux-mêmes, ces murs, et même ces orangers dehors, et ces citronniers et ces bougainvillées qui protègent la maison, et l'ombre immobile des arbres de la rue, n'y peuvent pas grand-chose.

Comment savoir quoi que ce soit de quelqu'un quand il ne se trouve plus nulle part ? Et pas davantage là où il devrait, où il a coutume de fréquenter. Comme s'il n'avait jamais existé, et qu'on se soit simplement mis dans la tête cette idée de l'avoir connu.

Les lunettes, même elles, vous tiennent chaud. Je serai mieux, la tête en arrière, dans ce fauteuil. Et je le suis, mieux. Et à fermer les yeux, et pouvoir sentir la force du jour s'exercer sur la demi-pénombre de la pièce avec les paupières seulement, sans ces lunettes.

Si au moins il avait consenti à révéler ses raisons. Mais je vois d'ici ses ricanements.

Tout de même, j'aurais préféré que ce soit sur une bonne explication. Quelle sorte de raisons est-ce, pour qu'il refuse de les donner ?

Lâbane dit :

L'horloge de la mairie sonne. M'est avis qu'il est midi – ou n'importe quelle heure. Ce gros tintamarre dure l'éternité. Expédié, entendu de tous, ce n'est pas fini, le carillon de l'église s'ébranle et ça sonne encore.

Ce n'est pas précisément la chose qui fait se précipiter chacun chez soi. Si ça a un effet quelconque, c'est d'attirer plus de monde sur la Place. Des groupes s'agglomèrent, ils surgissent sur tous les points de la Place.

Aussitôt ils ont l'air d'échanger des secrets sous les platanes.

Moi seul, je suis seul.

Ils ont tous des secrets. Qu'ont-ils besoin de se mettre en groupes, comme ils le font, pour se raconter leurs secrets ? Il ne leur suffit pas de s'apercevoir de loin, de se reconnaître de loin, de se découvrir piqués à l'angle du Musée, rassemblés près du kiosque à musique ? Et surtout, surtout à ces terrasses de cafés ? Ont-ils besoin de ça ? C'est un marché noir des secrets ?

Certains font innocemment les cent pas par deux, par trois, tels personnages d'hier comme s'ils étaient d'aujourd'hui. Il n'y a qu'à voir leur expression.

Toi, Lâbane, tu es là et ça n'y change rien. Rien, ce n'est sûrement pas toi qui attentes à l'ordre.

Ils ne te voient pas, comme s'ils ne t'avaient déjà laissé aucune place où tu puisses te mettre. Ils ne te voient pas comme s'ils te supprimaient toutes les issues et te poussaient quand même de l'autre côté et que toi, tu ne saches pas comment y arriver, comment traverser, comment sortir. Ils n'en ont pas l'air, et ils ne pensent qu'à te sacrifier sur cette place, la seule. Et les autres tourneront le dos, cacheront la chose derrière leur dos, à ce moment.

Regarde-les ; tu es pourtant venu chercher autre chose.

Seulement, que j'essaie de couper à travers cette place, et ils m'auront. Le temps de traverser, et je serai pris, je recevrai ça comme une explosion de chaleur blanche entre les deux yeux.

Je me plonge dans l'ombre des platanes. Je fonce tête baissée. Le crâne me tinte de l'éblouissement franchi. Je suis en nage. Ma salive desséchée me fait une grosse langue. Je suis parvenu de l'autre côté.

Il n'y a plus que cette impression de regard traîné après moi. Il n'y a que cette idée d'être suivi, guetté. Sauf par endroits, j'avance prudemment sous les arbres.

En passant, j'ai vu M. Aymard attablé au café Gambrinus. Lui aussi ! Comme les autres !

Les horloges peuvent maintenant sonner midi durant trois heures. Ce n'est plus un secret pour personne. J'ai pu m'en assurer de mes propres yeux.

Et aussi par ces autres yeux qui me suivent. Qu'est-ce qu'ils veulent, ceux-là ? Être payés de retour ? Pas même ? Je sais. Il leur suffit d'être là. Ils vont tout changer.

Ils vont tout déranger. Ils vont tout retourner, tout chambouler. Ils vont tout remettre autrement, dans un ordre différent. J'arrive au boulevard national. Je descends jusqu'au Beylick. Je suis dans la vieille ville. Ils vont tout rafraîchir, renouveler.

J'entre dans le grouillement compact, lent. Rien de comparable à la foule d'en haut. Les gens vont, insouciants.

C'est un ciment, cette multitude. Je ne m'y égarerai jamais, aussi inextricable, aussi épaisse qu'elle chercherait à l'être. Pas plus que dans les ruelles où je marche. Mais elle ne le cherche pas. Elle l'est sans le vouloir. On donne partout contre une opacité en pleine lumière. On bute partout sur un noyau de pierre et de soleil, noir au milieu, concentré de toute sa dureté. Mais je ne m'y perdrai pas.

Mais une part de moi n'est pas longue à céder. D'un coup, elle me déserte, elle tourne le dos à la connaissance qu'elle a de l'autre part, de ses raisons, de sa peine. Elle se réfugie ailleurs, en pays inconnu. Et celle qui reste n'aspire qu'à trouver asile dans ce monde de babouchiers. De tisserands, de marchands de pastèques, de petit-lait. Elle ne demande plus qu'à accomplir les simples gestes qu'il faut pour s'acquitter de sa destinée. Sachant, et oubliant que le grand Chasseur est toujours prêt à refermer la main sur elle. Instruite de cela et parvenue pourtant à la certitude qu'il n'y a pas de part tellement meilleure contre quoi se laisser troquer.

Quelqu'un veut me regarder, regarder jusqu'au fond. Il prétend déposer ses yeux en moi comme deux œufs et attendre que la coquille se brise et voir les oiseaux grandir, battre des ailes au-dessus de moi. Huit déserts nous séparent. Mais il me voit. Ses yeux comme deux œufs attendent que la coquille se brise. J'avance dans son regard. Une immensité incendiée. Est-ce lui, le Chasseur ?

Je cherche celui qui souffle l'âme du jour. Je le guette aussi. De l'huile sur les cheveux, du sang entre les jambes pour arriver à lui.

Mais je tourne ici, tout de suite, vers la rue proche des Apothicaires. Il faut que j'aille dire bonjour à l'hadj Amara avant qu'il soit trop tard. Il est déjà midi.

Je tourne. La rue des Apothicaires. Elle roule un flot ininterrompu tant de têtes d'argile cuite, travaillées par le grand air, que de têtes qui semblent de marbre poli. Elle draine aussi des effluves de plantes aromatiques. Entraîné, j'entre dans la ruelle, qui, sur la gauche, la coupe.

Plus que quelques pas à faire.

Au fond d'une impasse, je suis accueilli par une haleine de grotte. Le magasin de l'hadj.

Me voyant entrer, il pousse une exclamation joyeuse :

– Lâbane ! *Aslama !*

Il s'est levé. Par-dessus un long comptoir qu'il m'invite à contourner, il me fait signe de venir m'asseoir sur une banquette recouverte de vieux tapis. Dans ses yeux bleu pâle brille une flamme joyeuse mais tout au fond, comme l'ombre de cette flamme, une surprise inquiète. Il ne le sait pas. Il ne doit pas savoir l'espèce de sourire qu'il a. Il ne me quitte pas des yeux.

Il lance à son commis qui somnole sur une chaise appuyée contre le mur :

– Va chercher un thé.

C'est un homme tout rond. Il sursaute. D'un bond il est sur ses pieds. La chaise aussi revient sur ses pieds.

Je serre la main de l'hadj. Je refuse.

Il dit :

– Pourquoi ?

Je dis :

– Et pourquoi ? Non, merci.

Je refuse aussi la place. Il dit encore :

– Pourquoi ? Pourquoi ?

Il chante :

Si tu le sais dis
pourquoi
et pourquoi
dans les rues étroites
les femmes marchent
comme des pigeons
pendant la noce ?

Trois personnages, vieux, en turban, rient. Ils sont alignés sur la deuxième banquette. Trois fétiches. Avares de paroles, capables de rester des heures – je connais ça – sans éprouver l'envie d'ouvrir la bouche. Mais ils rient, les yeux à peine fendus. Ils rient discrètement.

Je les regarde, puis je regarde vite ailleurs. L'hadj Amara a cessé de rire. Bien que hadj, il porte toujours le fez, lui, pas le turban. Il le porte incliné sur le côté. Je dis :

– Je suis entré en passant seulement.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Viens tout de même t'asseoir.

Je préfère rester accoudé sur le comptoir. Lui, il a laissé seulement sa petite main charnue sur le comptoir. Dès que je le regarde, ses yeux se mettent à rire et ses doigts à jouer du tambour. Il porte une bague en or au petit doigt. Je hume l'odeur sure des nattes sauvages, neuves, empilées jusqu'au fin fond de ces salles voûtées ; des cryptes, dirait-on, qui seraient devenues des magasins.

Je dis :

– Et comment ça se fait que Si-Azallah ne soit pas ici ?

L'hadj se trouble. Il s'empresse de dire :

– Si tu étais venu il y a cinq minutes, tu l'aurais trouvé.

– Cinq minutes ?

– Cinq minutes.

Il dit qu'il les a quittés après avoir passé un bon moment avec eux avec l'air de le cacher sous son comptoir.

Je dis :

– Alors il est chez son ami le préfet. Il est allé faire son rapport.

– Oh, lui, il n'est pas l'ami du préfet !

Je dis :

– Le vrai préfet. Kamal Waëd.

– Il n'est pas préfet !

– C'est tout comme. Le véritable préfet maintenant, c'est lui.

Son rire s'éparpille dans tous les sens. Il a un drôle d'air.

Il dit :

– Il a été comptable chez moi. Il a gratté du papier à ce bureau s'il pouvait parler. Azallah me l'avait amené ; il n'avait que seize ans. Il allait au lycée et il faisait le comptable.

Je dis :

– Je sais. Mais il sera plus que préfet.

Je regarde les vieillards vissés à leur place, les yeux à peine fendus. Entre leurs trois visages, dans une zone blanche, se glisse celui de Kamal Waëd. Les quatre figures (elles sont quatre maintenant), un instant distinctes, se brouillent aussitôt. Elles se confondent. Elles n'en font qu'une. Puis elles se séparent.

Elles reviennent chacune à sa place, et il n'y en a plus que trois ; des figures de fétiches.

Celle de Kamal Waëd s'est enfoncée comme une hache de silex derrière un rideau de flammes. Je ne suis plus qu'une chrysalide sombre, vide. La chaleur, la foule, le harcèlement des mouches, la poussière, le brouhaha. L'opacité en pleine lumière. Je tourne dans la vieille ville. Je cherche quoi ? La chose qui me cherche ? Je cherche. Je poursuis.

Si-Azallah dit :

– Maudit Lâbane, c'est encore toi ?

Qu'est-ce qu'il a, ce vaurien, à sortir comme un diable de sa boîte ? Il m'a jailli sous le nez.

Il se campe devant moi. Il écarte les jambes. Il arrondit les épaules. Il ne me regarde pas en face. Qu'est-ce qu'il fiche ici ?

Je me demande s'il ne ricane pas en dessous. Parce qu'il m'est sorti, comme ça, sous le nez, parce qu'il voit mon ahurissement, voit l'effet de la provocation qui explose sur sa figure, de l'impudence qu'il sue par tous les pores, je me demande s'il ne se fout pas de moi. Il baisse la tête, mais il se paie la mienne.

Parce qu'il m'a attendu. Parce qu'il savait que j'allais passer par là. Ça ne fait aucun doute.

Je pense : toi, tu sais beaucoup plus de choses que tu ne devrais.

Je dis :

– Qu'y a-t-il ?

Il a un sourire qui essaie de ne pas se donner pour tel :

– Alors monsieur le Préfet n'est pas content ?

Il dit :

– Je veux dire monsieur Kamal Waëd.

Je renonce alors à me tenir sur mes gardes.

– Tu mélanges tout, mon garçon.

Mais je me reprends, je me méfie.

– En quoi est-ce que ça te concerne ? Occupe-toi de tes oignons.

Le diable l'emporte ! Comment a-t-il su ?

– Tu confonds, mon garçon, monsieur Waëd et le préfet, ça fait deux.

Avec cet air de défi dont on n'imagine à aucun moment de le rendre responsable, il dit :

– Tiens, je croyais que c'était lui.

Quel gredin ! Il me tient comme sous un pouvoir que je ne puis expliquer. Je veux me fâcher, mais je souris.

– Content ou pas content, en quoi est-ce que ça te regarde ?

– En quoi ça me regarde ?

Il me fait un clin d'œil. Je n'y peux rien. Ça achève de me désarmer.

– Eh bien, non ! Il n'est pas content, si tu veux le savoir. Pas content du tout.

Il se plaque les mains sur les oreilles.

– Aïe, aïe.

Il ne dit rien. Mais il me regarde. Il me regarde sans détourner les yeux. À présent, dans ses prunelles, elle sautille, la lueur de gaieté et de provocation. Il ne veut pas avoir l'air de triompher pourtant. C'est le genre de choses qui ne lui vient pas à l'idée.

Il recule d'un pas.

– Veillez bien sur lui, le pauvre petit.

Il disparaît dans la foule des passants avant que j'aie le temps de le rappeler, lui demander ce qu'il a voulu dire.

Je sais parfaitement à quoi m'en tenir.

Il m'a attendu pour ça. Il m'a cherché, il a guetté mon passage pour me dire ça. La ville m'entoure, me couvre de son bruit.

Le pitre finalement, c'est moi.

Je rentre, la journée devient étouffante. Elle va le rester jusqu'au soir. Elle va le rester tant que le soir et la brise, qui arrive en même temps, ne seront pas là.

De quelque côté qu'on se dirige on retombe dans la même foule. On dirait que la population s'est déversée toute dans les rues. C'est comme ça, certains jours. Et tous ceux qui ont fait leur beurre pendant la guerre roulent dans leurs nouvelles autos. Ils vont aussi lentement qu'à la parade, tirant de leurs klaxons des concerts.

À l'angle de la mosquée, on me ramène en arrière. Quelqu'un qui m'a empoigné sans façon par le bras. Je me retourne. Otman Lablak, hilare. Il me dévisage et, sans me laisser placer un mot, m'entraîne vers le Méchouar. Toujours sa manière arrogante et cajoleuse, sa manière qui ne change pas. Ce n'est pas possible, il doit me vouloir quelque chose, il n'est pas homme à faire un geste sans de puissants motifs. Je le sens, ce grand balourd de fabricant d'eau sucrée, s'accrocher à moi. On lui a pourtant procuré ses papiers, ces autorisations qu'il convoitait pour agrandir son usine à limonade.

Le bras passé sous le mien, il me serre de près, il m'emmène. Il marche lentement. Il jette des coups d'œil, à droite et à gauche, étalant sa morgue tout en se tenant sur ses gardes. Il se résigne enfin à me confier :

– Ce pays est un pays de fainéants ! Une poignée d'hommes doit faire le travail de douze millions de paresseux. Dieu m'en est témoin, mon unique ambition est pourtant de contribuer par mes efforts à son développement et de voir le résultat. Ce sera ma seule satisfaction.

Faire tant de mystère pour dire ça ? Espèce de gueux ! Je dis :

– Notre pays a toujours été en peine de gens qui le prennent en charge.

Le gros limonadier s'arrête. Il me scrute sans me lâcher le bras.

– Vous ne croyez pas si bien dire. Maintenant, c'est à nous autres de nous charger de lui, de l'élever au rang de nation civilisée.

Il redémarre. Et ça continue. Il avance à pas réticents et me fait avancer de même. Je n'écoute pas. Il s'efforce de démontrer quelque chose. Je pense : quel malheur. À mes oreilles n'arrive que le bruit de sa voix obsédante.

Il dit :

– Seulement…

Il s'arrête encore. Il me fixe encore ; il a pris une expression d'illusionniste.

Alors sans les ménagements chers à mon interlocuteur, je dis :

– Et les travaux d'extension de votre fabrique ? Ils avancent ? Ils doivent être même achevés, je parie, depuis le temps.

Ces paroles tombent comme une foudre sur Otman Lablak. Il libère son bras, recule. Réprobateur, son œil me juge sévèrement. Je comptais un peu sur ce choc. Mais il est triste, effaré, presque épouvanté. Je comprends ce qu'il a. Toute allusion directe, à quoi que ce soit, Otman Lablak la ressent comme un sujet de scandale et si, de plus, cette allusion s'applique à ses affaires elle se change simplement en affront.

Après un lourd silence, il se rapproche de moi et il a un accès de franchise sans précédent. Il me chuchote à l'oreille d'une voix exaspérée comme jamais je ne lui en ai entendu :

– De tous les côtés on ne parle que de nationaliser ! Au profit de ces culs-terreux justement que vous voyez accroupis au cœur de la ville ! Et vous voulez que j'agrandisse mes installations !

Son souffle est oppressé. Il étouffe. Mais il a déjà retrouvé sa circonspection. Il paraît déjà regretter les mots qui viennent de lui échapper.

Je serai cruel. Je dis :

– C'est un risque certain. Il faut s'y attendre tôt ou tard.

C'est la voix officieuse qui se prononce par ma bouche ; on n'en ferait pas démordre cet imbécile. Il me présente sa nuque. Il se perd dans la foule.

Sapristi, qu'il fait chaud ! Je rentre.

Aymard dit :

Le bourricot tirant la charrette, le marchand de légumes tirant le bourricot. Ils sont passés. Karima n'est pas sortie. Elle est à la plage avec sa famille. Elle a dit, l'autre jour : « Toute la smala. »

M. Zayat, mon propriétaire, se redresse et porte une main à ses reins. Je reprends :

– Mauvaise période pour les fleurs.

Malgré la chaleur, le jardin respire. Il dit derrière une fontaine qui pisse une eau noire :

– Pour les arbres aussi. Il faut y veiller.

Ses cheveux en bataille ne révèlent pas une touche de cette neige qu'émiette le passage des ans. C'est une couronne tressée par un nouveau printemps qu'il porte. Est-ce pour avoir beaucoup vécu dans la compagnie des enfants ? Il me semble que j'ai toujours su qu'il a été dans l'enseignement.

Il serait à sa place dans n'importe quelle ville de France. Il dit :

– Autrement on trouverait du jour au lendemain la moitié des plantes mortes.

C'est un brave homme. Le sort des plantes inquiète M. Zayat. Mais il dit :

– Vous imaginez-vous ça ? Notre gouvernement a encore fait saisir *le Temps*. Le seul journal qui nous apporte quelques informations sur ce qui se passe chez nous.

J'essaie d'imaginer son émotion. Il n'est pas le premier que j'aie vu ému par ces interdictions. Je ne la comprends pas plus que le mélange de façons françaises et algériennes qu'on observe chez lui. Ça fait chaque fois diablement se demander devant quelle espèce de personne on est (et ça peut n'être qu'un brave instituteur à la retraite). Un mélange qui fait diablement bouger toutes les images que vous avez de tout.

Debout dans son jardin de faubourg, dans son short, dans son tricot de peau par les entournures duquel passent des touffes de poils. Il dit :

– Est-ce permis ?

Il garde un instant son air de stupéfaction. Il oublie ses fleurs.

– Parce que c'est une fenêtre ouverte sur le monde, on nous la ferme.

Les poissonniers de la ville auraient couru le risque de manquer de papier d'emballage, je ne dirais pas. Je n'arrive pas à considérer la saisie de ce journal comme un malheur.

Mais je compatis.

Il dit :

– N'oubliez pas que vous déjeunez avec nous, dimanche, monsieur Aymard.

Ses phrases sont sûrement composées toujours un temps avant d'être prononcées. On n'en perd pas un mot.

– Vous n'oublierez pas, monsieur Aymard.

Elles frappent par leur manière d'être rédigées sur un modèle. M. Zayat ne paraît rien redouter autant

que de n'être pas à la portée de l'intelligence de son public.

Ce rappel m'atteint quand déjà un pied dans la rue je tire le portillon à grille derrière moi. Oublier ? Je suis son invité tous les dimanches. Un vieux colonial. Un vieux colonial qui aurait trouvé en moi une sorte de compatriote frais arrivé de la lointaine métropole. C'est ce à quoi il me fait penser.

Il a fait deux pas derrière moi. Il s'en est retourné à ses fleurs. Il est de nouveau penché sur elles.

Je jette un coup d'œil sur la villa de Karima, en face. Personne. Je fais un détour sur le chemin de la ville. J'entre au lycée. Un lycée mort, des couloirs silencieux, déserts. Je dépose dans la bibliothèque des livres que j'ai empruntés. Je passe au secrétariat ; des questions, des papiers, des formalités. Comment ferait-on si ça venait à manquer ?

J'en ai fini pour trois grands mois avec l'enseignement ; vive la liberté.

Aymard dit :

Je veux m'excuser ; ils m'en empêchent d'une seule voix. Je veux leur expliquer quelque chose. Ils repoussent mes tentatives par un joyeux tollé.

On parle de travail. Je dis, pour moi c'est fini, je suis en vacances maintenant. On aborde d'autres sujets. Très vite, les nouvelles locales. On parle de tout.

Il n'est plus question de mon retard. Chaque nouveau sujet apporte sa diversion ; il en est de moins en moins question.

On parle des uns et des autres. Chaque sujet apporte un volume de détails. Madjar se montre loquace. Mais quand il s'agit d'apprécier les gens, il est d'un tranchant qui m'assoit. On le prendrait pour une mauvaise langue.

Il ne l'est pas, c'est sûr. C'est sa passion. La passion qu'il met dans tout, malgré lui.

Il ne l'est pas. Une passion généreuse. Elle peut prêter à confusion mais elle est généreuse. Je ne me lasse pas de l'écouter. Il en raconte de bien curieuses. Je n'en reviens pas.

Avec lui, les gens sont habillés. Je veux dire qu'ils deviennent ce qu'ils sont, simplement. Je veux dire que, quand c'est lui qui en parle, on les voit comme ils sont. Je m'étonne de voir à quel point ils sont différents de ce que j'en sais.

Depuis le début, une question, ou au moins une attente, plane. Mais nous bavardons sans souci de cette attente, de cette question. Nous bavardons tandis qu'elle reste là, qu'elle traîne dans l'atmosphère.

Il n'a rien d'un hypocrite.

Marthe pose sur lui le regard de ses yeux bleus sans mystère, pleins seulement de cette surprise prompte à se manifester, qui est une sorte de mystère.

Elle le reporte sur moi sans le savoir. C'est un mystère transparent, pas le moins du monde inquiétant. Elle se borne à nous écouter, le cou légèrement tendu. Troublé tranquillement, j'observe son nez court, gracieux, à l'affût de l'étrangeté qu'il flaire en tout.

Sa bouche aussi, ses lèvres aussi, ourlées et retroussées vers les commissures, n'attendent qu'un signe. Le signe impossible à conjecturer, propre à les faire sourire.

Ses lèvres, même au repos, paraissent frémir, murmurer des paroles silencieuses.

La question, l'expectative, n'en persiste pas moins, n'en continue pas moins à se signaler à nous par sa discrétion autant que par son importunité.

Elle se lève pour aller chercher le café.

Il plante ses coudes sur la table de bois blanc. Elle est casée contre la portion de mur qui sépare les deux fenêtres. Les assiettes avec leurs restes, les trois verres, la moitié du pain rond indigène, un cendrier débordant, fumant de mégots, sont écartés quand les tasses et le café arrivent. Les fenêtres, chez eux, sont à peine plus grandes que des impostes, mais assez grandes pour cette lumière, pour que le brutal éclat de l'après-midi vous fasse ciller.

Il est assis à côté de l'une d'elles. (Marthe, en face de lui, près de l'autre.) Ses yeux sont fixés sur la vibration, le carré de ciel et, beaucoup plus bas, beaucoup plus loin, les champs qui s'y découpent. Son silence n'est que le banal silence qui accompagne une fin de repas. Le silence lorsqu'on n'a plus besoin de parler parce que ça va, qu'on est en paix avec soi, qu'on est bien ainsi et qu'il n'y a rien à y ajouter ; rien à dire à cela ou à autre chose.

Il allume une cigarette, il allonge les jambes et se met à fumer.

Il envoie des champignons de fumée vers le plafond dans cette attitude étudiée que prennent les gens qui ne fument pas souvent. Même à cette heure, son visage paraît tourmenté. Est-ce seulement à cause de ses traits jamais en repos ? Du front qui tombe, barré d'épais sourcils, d'aplomb sur les yeux ?

S'il ne dissimule pas quelque part entre tout cela, ou derrière, un air de ruse, de moquerie ou le diable sait quoi, je veux être pendu. Il fume en rétrécissant les paupières. L'attente (ou la question) est toujours là en suspens, plus réelle d'être sans visage. Elle a flotté, erré, sur le repas. Elle flotte, erre, toujours invisible, et pourtant pressentie. Elle s'est même familièrement assise près de nous, je pense, quoique sans doute un peu en retrait. Tout à fait à son aise comme si elle n'avait aucune raison d'être ailleurs et que nous n'ayons qu'à en prendre notre parti.

Ou faire ce qu'il faut pour qu'elle cesse d'être ce fantôme de question, d'attente.

Des idées. Je me monte la tête. Faire ce qu'il faut pour ça ?

C'est l'instant choisi par Madjar pour lancer trois bouffées de fumée, coup sur coup, prendre un ton dégagé et dire :

– Vous venez avec nous dimanche, Jean-Marie ?

Les objets de la pièce. L'air de la pièce. Ils se font plus silencieux.

– On ira faire une virée du côté des Oulad Salem.

Je pense : pas plus silencieux ; plus attentifs. Plus épieurs.

Je dis :

– Quelle question, bien sûr.

C'était donc ça.

C'était simplement ça. Ce que j'attendais, et qu'il hésitait, tergiversait, lanternait à dire depuis plus de deux heures ; ce pour quoi aussi je suis venu. Je sais maintenant pourquoi je suis venu.

Principalement pour ça. Uniquement pour ça. Pour entendre quelque chose dans ce genre. C'est clair. Ce n'est plus rien d'extraordinaire maintenant.

– C'était pour savoir, dit-il.

Je dis :

– Pour savoir ?

Madjar dit :

– Dame, si vous étiez disposé à venir cette fois encore ? Pour être certain !

– Et pour l'expérience ?

Il me considère droit dans les yeux. Il rit.

– Non. Vous savez bien que non.

Il dit :

– Avec vous… Non, il ne s'agit pas de ça. Il n'a même jamais été question de ça. C'est parce que nous avons besoin de vous.

– Vous voulez dire, cette fois, d'une façon différente ?

– Dans un sens.

Il rejette une dernière bouffée. Il écrase méthodiquement sa cigarette dans le cendrier. Je dis :

– Comment ça ?

– Pour rechercher de l'eau.

Je dis qu'est-ce que vous dites ? Oui, je dis :

– Qu'est-ce que vous dites ?

Il a un sourire.

– En effet, de l'eau.

Il conserve le même sourire. Son sourire n'en finit pas de s'aiguiser. Je le regarde. Je suis surpris.

Je les revois, ces steppes sur lesquelles les fellahs s'agrippent. Nous y sommes allés, conduits par lui, en décembre dernier. Des étendues sans fin où l'herbe est rare, consumée ; des étendues nettes. Nous avancions. Il n'y avait que ces steppes et elles ne portaient que ces touffes noires entre les pointes des rochers qui les hérissaient. Sur des lieues et des lieues. Chaque oued était un ossuaire sur un fond de sable propre. Le vent griffait le pays, pompait l'humidité de l'air, faisait craquer les plantes. Allant, venant, entre les montagnes d'où des pans s'étaient écroulés, il irradiait une lumière de soude sur leurs masses hiératiques.

Mais sous la clarté désertique, soudain s'accumulent des troupeaux de suie. Ce nœud vide d'âme, ce rouleau de serpents qui se tord silencieusement, forme à son tour le cœur d'une puissance répugnante. Le crépuscule est là sans qu'on puisse dire comment il est arrivé. Il a suinté par toutes les crevasses. Le vent file maintenant sans bruit. Des lueurs froides dispersent leurs violences. L'horizon recule devant l'ombre.

Une barre de jour orange demeure en suspens. L'extrémité des terres s'éloigne toujours. On entre on ne sait où. On sombre dans une brillance fantomatique. La barre de jour orange s'évanouit.

La nuit se déploie, mauve, de cendre, sans clarté, sans ombre. Dans le vent courent, halètent des voix. Tandis que les plantes nous égratignent aux jambes, une espèce de sable ou de sel nous fouette alors le visage. Nous sommes aveuglés. Je me passe la main sur les yeux. C'est humide, de la neige. La tourmente s'affole, s'enfle, vocifère. Elle emporte tout ; elle nous étouffe et brûle la figure.

Des silhouettes plus noires que la nuit, d'une carrure inusitée, se dressent le dos au vent et nous reçoivent. Tout le monde entre dans des maisons basses dont personne n'a soupçonné la présence.

Au matin, les terres étincelaient sous une pétrification de salines. L'air, d'une pureté gelée, vibrait. Il régnait une froidure de couteau. Mais le ciel, profond et doux, rayonnait.

Les fellahs sont sortis, couverts de hardes. Ils avaient l'apparence de grands insectes. Ils en avaient aussi la démarche. Le pays s'est mis à ressembler à un cauchemar blanc et noir.

De nouveau, le vent a retenti sur ces étendues émaillées de soleil et de neige, les montagnes ont résonné avec la voix d'un monceau de cuivre. Sur les routes, les bouches de l'air se promenaient. Les vallées, le fond des ravines, les talus, les assises de pierre, gradins, seins gigantesques, ont été balayés, grattés, nettoyés. De nouveau, le vent brossait un paysage à la pointe sèche.

Je dis :

– Oui. Entendu.

Marthe dit :

Il l'a lui-même raconté. Il a dit comment ça s'est passé. On parlait de la *baraka* et on en était arrivé à parler de pouvoirs, de dons, comme de juste. Des choses difficiles à expliquer. Mais moi je les comprends. M. Aymard a dit d'abord qu'on ne peut pas accorder grand crédit à ces choses. Il l'a dit en propres termes, grand crédit. C'est seulement après un instant qu'il a ajouté :

– Encore que certains résultats…

Alors il a raconté qu'il est sourcier. Mais il a dit :

– Plus ou moins.

Il l'a dit en riant. Il a dit qu'il ne s'en était pas aperçu lui-même, que c'était un de ses oncles.

– Exactement un grand-oncle maternel.

Lui, il ne s'en serait jamais aperçu. Mais lui, son oncle, était très intéressé, non pas intéressé, passionné par ces affaires.

Il a dit :

– Un collectionneur de phénomènes étranges.

« Non, disait-il, on ne connaît pas le quart de ce qui se passe dans le monde. Et de ce quart on ne peut pas expliquer le quart. »

C'était l'oncle qui parlait ainsi. Moi, je comprends ce qu'il entendait par là. Il aurait pu ajouter que, du quart expliqué, il y aurait encore beaucoup à dire. Mais lui, il paraissait en savoir un bout, des autres (quarts). Et M. Aymard a dit :

– Il a dû vérifier le bien-fondé de quelques-unes de ses assertions, étant allé, depuis, du bon côté, le côté où l'on pense que ces mystères cessent d'en être.

– Du moins, je le souhaite pour lui, a dit M. Aymard.

L'oncle possédait un domaine en Provence. Il était éleveur, chasseur, entomologiste, soigneur de bêtes, de gens, de plantes, et c'était chez lui, dans sa ferme. Il avait découvert les dispositions du garçon (M. Aymard), qui entrait dans l'adolescence, et les avait mises à l'épreuve. Ç'avait été un succès, impossible de le nier. Il y avait des témoins.

Il a dit :

– Il s'est mis, après ça, à me les faire cultiver. Il a lui-même pris ça en main.

M. Aymard a dit :

– La *baraka* !

Il a ri. Il a voulu faire allusion à cette vieille histoire.

Hakim a dit :

– Pourquoi pas ?

Il le regardait comme prêt à affronter Dieu sait quelles pointes empoisonnées d'ironie.

– Pourquoi pas ?

Il n'a pas eu à faire front. Ni à défendre une certitude, une croyance, quelle qu'elle soit. Il a encore moins eu à se justifier, peut-être à se disculper.

Chaque fois qu'il s'agit de choses un peu particulières, M. Aymard dit aussi :

– Pourquoi pas.

Il a dit pourquoi pas et son ton a été un ton d'acquiescement, sans plus. D'acquiescement pur et simple. De rien d'autre.

Mais je comprenais, je sentais qu'il désirait, attendait aussi autre chose. Je comprenais, je sentais qu'il l'attendait depuis un moment. Depuis bien plus longtemps encore. Que son attente n'avait pas varié tout ce temps-là, malgré les paroles échangées, la proposition de sortie d'Hakim et tout ce que, lui, il avait pu dire (et penser aussi). Peut-être avait-elle cessé d'être une attente, une minute ou deux : à l'instant précis où Hakim lui avait parlé de sortie. Mais, je l'ai constaté sans étonnement, il s'est remis à attendre. Il a continué d'attendre comme si on était revenu aux premiers instants, recommençait depuis le début.

Pendant qu'il parlait, je voyais qu'il réfléchissait. À quoi, sinon à ce que je savais déjà.

Mais j'essayais de comprendre. Je tentais de deviner s'il était le seul à attendre, à sentir que quelque chose de nouveau devait être dit, ou fait ici, sur place. Si nous deux Hakim, l'attendions aussi, en étions avertis. Ou mieux : si nous aussi le pensions, le sentions, l'attendions, mais ne le disions pas, ne le faisions pas, parce que nous avions nos raisons à nous, parce que nous espérions que lui commence, ce qui de toute manière n'aurait pu arriver et, en fait, lui était interdit à cause de l'ignorance où il se trouvait (du moins le croyait-il) de ce que nous pensions, sentions, attendions, et si même nous pensions, sentions, attendions quelque chose. À cause de l'ignorance où il était et parce qu'il n'aurait pu faire que saisir (respirer) cette impression dans l'air de la pièce, attendant précisément que nous lui disions quoi. Ce dont nous seuls, ou seulement Hakim, ou seulement moi, étions capables de toute évidence.

Aymard dit :

La politique. J'explique ça par la politique. J'ai l'impression que ça bouge, qu'il y a du remue-ménage. Ça se passe dans les profondeurs ; rien de positif. Mais je ne crois pas que je me trompe.

J'apprends que Kamal Waëd part pour Alger. Donc, c'est sérieux. C'est la preuve qui lève tous les doutes.

En fait, si elle fait lever quelque chose, c'est surtout une moisson de questions. On le saura bientôt, de quoi il retourne.

L'attente, c'est tout ce qu'il y a de positif.

Les jours se succèdent, il ne se passe rien. Si ce n'est que Kamal Waëd reste pareillement hors d'atteinte, bien qu'en vie et de nouveau en ville.

Comment savoir ? Le temps de nos discussions ensemble est passé. De nos sorties ensemble. De nos visites ensemble. De celles faites à l'un par l'autre. Et j'étais plus souvent chez lui que chez moi en ce temps pas si ancien qu'il semble mais plus éloigné maintenant qu'il ne puisse jamais l'être. De nos réunions chez le Dr Berchig.

Si-Azallah ne sait pas mieux dire ce qui arrive. Ce n'est pas qu'il manque d'explications. Il en aurait plutôt, à chaque coup, trop à donner. Ce ne sont pas ses gestes de mante qui m'enlèveraient l'ennui que j'éprouve devant cette fuite, ce reniement. Avec lui, je ne suis pas plus avancé. Trop c'est trop.

Vos souvenirs vous paraissent quelquefois si irréels, ont une telle allure d'invraisemblance que vous croyez les avoir tirés d'un bric-à-brac. Je revois Kamal Waëd sauter, contrefaire la voix cassée, volubile d'un camelot. Pourquoi ? Pourquoi en ce moment ? Pourquoi est-ce ça qui me vient à l'esprit ? C'était dans la villa du Dr Berchig. Mais quand ?

Approchez, messieurs-dames,
Approchez !
Cinq pour dix francs !

Il fait mine de présenter des jouets à droite, à gauche.

Dix pour quinze francs !
Gagnez une de mes poupées,
Gagnez un de mes bonshommes
Et vous pousserez des ah, des oh,
Vous crierez :
Prodigieux !
Fantastique !
Sensationnel !
Et vous direz : merci, monsieur, merci !
Il n'y a pas mieux que la technique !

Il fait semblant de remonter le mécanisme des jouets puis, se baissant, de les lâcher.

Vous pouvez, messieurs-dames, voir de visu

Comme ils savent danser,
Comme ils savent sauter,
Comme ils savent causer.
On va leur faire faire un petit tour
Pour votre plaisir :
Il suffit de remonter la mécanique !

Il tend le bras en avant, l'index pointé.

– Du mouvement ! Que ça marche ! Que ça saute ! Que ça roule ! C'est la loi ! En les travaillant bien, mes personnages viendraient vous manger dans la main. Il ne faut surtout pas leur laisser le temps de faire ouf : tant de tours à la minute ; roulez ! Réfléchissez à ça : l'homme n'est que de la matière première, on en trouve partout à gogo ; c'est ce qu'on en fait qui le rend intéressant. Ainsi de mes personnages. Je leur donne chacun un rôle à jouer et je les libère d'eux-mêmes. Attention ! Le présent ne doit servir qu'à préparer l'avenir. Cherchez-vous un producteur d'avenir ? Je suis votre serviteur.

Il sourit, s'incline à droite, à gauche.

– La démonstration vous en sera faite dans un instant. Vous qui êtes bien placés pour juger de la versatilité de la nature humaine, ne laissez pas la vôtre livrée à ses caprices et à ses désordres. La conditionner efficacement pour l'avenir et fixer cet avenir dans le moment présent : c'est ce que je vous offre. Le temps en avance, le futur au présent, la plus grande découverte du siècle ! Ce n'est pas du baratin, vous allez en avoir la preuve tout de suite. Voulez-vous que je tente sur vous, monsieur, l'expérience ? Je vous ferai vivre au siècle prochain, mon test est infaillible et breveté.

Oui, nous étions tous réunis dans la villa du Dr Berchig. Il faisait nuit. Sous nos regards, il s'est mis ensuite à chanter aussi faux que possible :

Une pure dynamique,
Voilà comment vous devez considérer la vie
Aujourd'hui.
Rangez votre condition humaine
Au grenier,
Elle ne fait plus l'affaire,
Elle a fait son temps !
Des attardés
Ne le soyez pas.

Là-dessus, il reprend de son ton de camelot et a l'air, comme auparavant, de montrer des poupées :

Regardez-les,
C'est tout ce qu'il y a de plus chouette ;
Amusez-vous,
Vous ne savez pas quand votre tour viendra.

Et s'adressant aux jouets :

À vous de faire le beau, l'ami !
Et à votre tour, la belle !
Puis à nous :
Quand ce sera le vôtre, de tour,
Je ne doute pas que vous ne vous y prendriez mieux !

En attendant,
Rigolez,
C'est tout ce qu'on vous demande.
Rigolez
Ou rien ne va plus !
Le bon Dieu dans son paradis
Ne vous offrirait pas mieux,
Chacun a droit à la chance !
Poupées,
Singes savants,
Les uns marchant normalement,
Les autres à reculons…

Reculant aussi, Kamal trébuche et s'en va tomber dans les bras d'un ami du docteur. Il jette des regards ahuris autour de lui et on ne peut dire si c'est de se retrouver sur les genoux de cet homme qu'il n'en revient pas le plus, ou de sa clownerie, ou de la tête que font les autres. Le Dr Berchig applaudit.

Lâbane dit :

Personne ne croit devoir montrer son excitation, personne ne risque un mot. Ils zieutent tous ces hautes plaines et ils restent cois. Elles se balancent autour de nous. Notre camionnette se propulse là-dedans, une antique guimbarde qui roule avec des dandinements de barcasse. Les montagnes commencent. Mais le soleil ne se lève toujours pas. Nous sommes partis depuis un moment ; il ne se lève toujours pas. Cette machine fait à elle seule le bruit de dix mille casseroles.

Le char attendu et propre à accueillir, transporter, ramener le soleil royal et inaccessible, elle est ça aussi, elle est à coup sûr l'équipage indispensable à son apothéose. Chargeant contre les champs de soufre, on dirait qu'elle le sait. Elle peut galoper, elle peut se le permettre. L'accumulation des bornes kilométriques, les mauvais virages, ou l'usure des pneus, rien ne devrait l'en empêcher.

Nous continuons de rouler. Nous sommes simplement secoués comme dans une baratte. Le ciel claque ainsi qu'un étendard.

Rien n'arrive.

Parce que c'est déjà arrivé. Parce que l'espoir destiné à être semé dans le cœur des hommes est déjà moissonné. Parce qu'il l'a été avant l'entrée en scène de l'intouchable et cruelle réponse sans question, qui précède toute question quand la terre arrache ses voiles, et avant le pays (qui n'a pas changé, qui s'étend, toujours le même, sous nos yeux depuis plus de deux heures) qui s'est transformé en une scène inconnue où il est probable qu'il se soit passé quelque chose d'inconnu. Et maintenant elle pique des deux, sous un poids de gloire. Elle va dans un embrasement, avec cette couronne ; un vent de feu nous frappe au visage.

Mais les eucalyptus, les faux poivriers, les caroubiers qui défilent à droite et à gauche ne bougent pas. C'est une haleine dure, déjà enflammée ; seulement il n'y a pas de vent. Un grand souffle de lumière a envahi le ciel, mais il fond la journée dans une journée semblable aux autres. Une journée de juillet sur les oliviers, les vignes, les cyprès, tous ces arbres qui enfoncent leur résolution dans le jour. La réponse sans question d'une journée semblable aux autres, c'est là tout – tout ce qui monte sous l'explosion du ciel.

Elle se démène titubant, mais éperonnée, soulevée par un élan remonté des entrailles qui lui fait oublier son âge et la traîtrise des tournants. Elle a même gagné en vitesse. Elle effare la paix du matin par son bruit. On serait dans l'impossibilité matérielle de l'arrêter, à présent. L'arrêter ? Simplement freiner, ralentir. Les champs se changent par le seul pouvoir de cette vitesse, de cette impétuosité, en terre cuite, pelée. Puis ils réapparaissent, plus loin, dorés, on les revoit reprendre souffle. Il y a du bonheur dans le vent créé et assené par la vieille camionnette à Zerrouk.

Eux tous partent en randonnée, eux tous qui se cognent et se cramponnent les uns aux autres sur les banquettes de la plate-forme arrière. Moi pas. Moi assis sur le plancher, entre les jambes d'un camarade.

Ils rigolent, ils parlent maintenant dans le vent, eux, les mendiants de Dieu dont il ne faut pas connaître le nom, et peut-être, sûrement aussi, Hakim Madjar dans la cabine, assis à côté du conducteur. Mais le conducteur ne compte pas, même s'il est toujours disposé à nous transporter là bien sûr où peut arriver sa patache, quand elle est capable d'y arriver. M. Aymard est le seul à rester sur la réserve.

Ses yeux brillent. Ils portent un désir. On dirait qu'ils cherchent à entrer plus loin dans ce qu'ils voient. Mais il ne doit pas savoir quoi ; quelque chose d'excitant. Quelque chose qui l'a retourné. Mais ce sera bien le diable s'il ne le trouve pas. Ignorer ce qu'on cherche et continuer à le chercher, c'est visiter la banlieue de l'enfer. Mais avec lui, ça se passera différemment. C'est, déjà, comme s'il a presque trouvé. Parce que quand quelqu'un comme lui est parti pour chercher, on peut dire qu'il a déjà plus ou moins trouvé, qu'il sait à quoi s'attendre avant même de l'avoir trouvé.

Le soleil a pris de la hauteur. Il s'accroche loin au-dessus des montagnes. Il coupe la route d'innombrables rivières brillantes.

Notre tacot arrivera à destination aujourd'hui sans une seule de ces pannes qu'on ne réussit à lui faire passer qu'à coups de pied ; pour être sûr, c'est sûr. Le diable sait ce que Zerrouk lui a fait.

Aymard dit :

Il ressemble, mais autrement, à Hakim Madjar. À Hakim Madjar assis dans la cabine à côté du chauffeur auquel, tout en discutant, il doit montrer la route, fournir des indications sur l'endroit où nous allons.

Mais lui, il est accroupi à même le plancher, ici, à même la plate-forme. Il se laisse ballotter entre les jambes d'un mendiant de Dieu. Il sourit, et il a l'air de souffrir.

Il l'ignore, cet endroit. Mais Hakim le connaît. C'est tout ce qu'il lui faut, Lâbane. Il n'en demande pas plus. Moi non plus, je n'en demande pas plus.

Il sait tout, des endroits, des gens, des choses, Hakim Madjar. Il dit que telles gens vivent à tel endroit que personne n'a vu. On s'y rend et c'est vrai.

Mais l'autre jour, il n'a pas voulu parler de Kamal Waëd. Il a refusé de rien dire à son sujet. Sachant pourtant, sachant sans conteste que j'espérais qu'il dise quelque chose, son avis sur la défection de notre ami. Mon ami. Le sien aussi. Il n'a pas daigné prononcer son nom. Comme s'il n'avait jamais entendu parler de lui.

Et je suis sorti de là, emportant ce silence, j'ai traversé l'incendie blanc de trois heures de l'après-midi. *Et je disais :* il me faudrait m'excuser auprès de mes propriétaires pour ce dimanche. Parce que j'avais accepté de sortir avec les mendiants de Dieu, ce dimanche-là, ne demandant que ça, trop heureux que Hakim Madjar me le propose. Ce dimanche-là, aujourd'hui. J'ai dit à mes propriétaires de ne pas compter sur moi, que je ne pourrais pas.

Il s'est gardé de faire la moindre allusion à Kamal Waëd dehors aussi, quand nous nous sommes retrouvés dans la rue. Parce qu'il aurait encore pu, même à ce moment. Mais il ne l'a pas fait.

C'est tout simplement ce que Madjar a refusé de faire. Intentionnellement ? En connaissance de cause.

Je ne peux pas lui en faire grief. Je ne pouvais pas exiger de lui d'entamer un chapitre qu'il n'avait pas même envie d'ouvrir. Car il n'avait pas du tout l'air d'avoir envie. J'aurais pu attendre longtemps.

C'est encore ce que je fais.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Je dis qu'est-ce qu'il y a parce que j'avais reçu sur moi un épouvantail vivant qui avait manqué de me faire mordre la poussière. Un individu encore jeune mais qui me dépassait d'une tête. Il continuait d'aller, après ça, les yeux exorbités, et c'était presque tout ce qu'on pouvait distinguer de son visage entre la barbe bouclée et sa tignasse également bouclée, empesée de crasse. Nous ne nous trouvions que nous deux dans la rue ; je l'ai interpellé. Mais à son allure, à son sourire, aux loques dont il était affublé, j'ai compris que j'avais affaire à l'un de ces timbrés (inoffensifs) qui infestent la ville. Il ne m'a pas entendu.

Lâbane souffre, avec un sourire angélique, sans le faire exprès. Je le regarde, il est assis juste devant moi. Il a l'air de souffrir et il paraît content. Content d'avoir quitté la ville, sans doute. Mais content d'autre chose aussi. Il a une femme. Elle y est restée. Il semble dire : « Qu'y puis-je ? » Comme Hakim Madjar, content aussi, et Marthe là-bas. Et moi, content.

N’importe qui peut s’évanouir (mourir) avec son visage, sa voix, ses gestes. Mais il revient aussi. Il a un autre visage, une autre voix, d’autres gestes. Et il est plus vrai encore.

Lâbane voit que je le regarde. Il me regarde aussi sans se défaire, sans se départir de sa distraction. Il me surveille. Je suis troublé. Je ne sais pas l’impression qu’il me fait. Je ne peux pas dire ce qui fond sur moi. Une pitié intolérable, mais je n’essaierai pas d’approfondir ça. Comme les autres fois, je n’en ai pas envie.

Cependant rien en lui ne paraît vouloir solliciter la pitié.

Il serait stupide de lui reprocher quoi que ce soit, de se montrer sévère à son égard. Je ne me laisserai pas influencer par de telles idées. Il restera toujours quelqu’un d’innocent ; de terriblement innocent. Il le restera sans avoir jamais à en rendre compte.

Devine-t-il mes pensées ? Pas plutôt qu’ils ne se détachent de moi, ses yeux reviennent me chercher.

Il me sourit. Il m’a souri. C’est un tel choc pour moi. Je cherche de quelle façon répondre à ce sourire. Mais comment y arriver ? Aucune force au monde. Aucun sentiment. Aucune affection, amitié ou haine.

Je souris et je tremble de détresse. Je souris avec tout le désespoir que me donne la conviction de n’ouvrir aucune brèche, de ne pouvoir avancer d’un seul pas.

Brusquement c’est comme si le désert, la sauvagerie avaient résolu de rejeter toute feinte, toute dissimulation. Il a suffi de quelques lacets, cinq ou six. Nous avons dominé les plaines, commencé à les entrevoir au loin avec leur mousse verte ou grise, et le pays a montré son vrai visage, les montagnes se sont mises à s’arc-bouter, se hausser les unes sur le dos des autres, se bousculer en troupeau. Toutes ces montagnes, et c’est vite devenu quelque chose d’excessif, d’excédant, et il paraît aussitôt plus absurde de tournailler de la sorte, de jouer à cache-cache avec ces masses de granit qui sont chacune la réplique aussi bien de sa voisine que des autres, si distantes qu’elles soient ; en tout cas ne semble pas avoir plus de sens que de partager le cauchemar d’une vieille camionnette vouée, condamnée, virage après virage, à les grimper toutes puis à les dévaler toutes sans autre espoir que de continuer – de continuer.

Sans Nom dit :

On ne finit de monter que pour redescendre à pic. Des précipices s'ouvrent pour nous avaler et quelquefois sur une pente s'entassent périlleusement, poignées de neige bleue ou poignées de riz conservant la couleur de la balle, des maisons de fellahs. Qu'est-ce qui circule, se hâte sur des sentiers tracés d'une main si indécise qu'on aimerait savoir par quel miracle ça peut tenir debout ? Hommes en robe de coton par le haut, bourricots par le bas – on aimerait savoir de quoi il s'agit ?

Puis de nouvelles terres s'étendent et elles mamelonnent à peine, elles se couvrent de cultures. Des champs labourés, çà et là. De la vigne en rangs serrés. Des vergers, amandiers, mûriers, noyers, figuiers, cerisiers. Çà et là, et plus maigres, battus par les vent.

Tous regardent ce nouveau paysage sous ses guenilles et prononcent de rares paroles. Regardent la route sinueuse, bordée de broussailles. Regardent les montagnes qui reculent à mesure qu'avance la camionnette. Des cirques, des escarpements stériles.

Ils ne les regardent peut-être même pas, que ce soit avec étonnement, ennui ou indifférence ; ils ne voient peut-être même pas qu'il n'y a plus rien de vivant en dehors de cette route, de cet inimaginable paraphe jeté sur ces hautes terres. Ils n'en remarquent peut-être pas le défi lancé à cette solitude sans ironie, sans signification, et à son chaos.

En une seconde, ce fil conducteur lui-même nous lâche, il s'enfonce puis disparaît dans une poudre tendre. Ils ne s'en aperçoivent peut-être pas davantage. Mais ils ont dû sentir le brusque amortissement des ressorts ; nous avons cessé d'être envoyés les uns contre les autres.

Ils se dévisagent. Ils se rattrapent par le bras ou par l'épaule. Mais la camionnette roule depuis un moment sans secousse, les roues ne produisent qu'un bruit d'ailes prises dans les buissons. Une nuée de poussière s'enfle autour de nous.

Nous y cahotons à l'aveuglette et ce sont des minutes interminables. Puis de nouveau les pneus écrasent des billes de pierre. La route emprunte un lit de torrent. La poussière retombe, blanche, douce, sur nous, sa cendre nous farde les cils et les sourcils.

À présent, une clarté exaspérée vole. Le ciel est devenu moins visible que de l'eau dans une jarre. Des pitons noirs, des échines de granit, un arbre tordu se sculptent dans cet air lardé de reflets. Tout ce qui demeure ; un paysage aux contours impérissables.

Lâbane dit :

Elle rentre presque, dans ce tas de pierres surmonté d'un chapeau de chaume plus rugueux encore que ces pierres, un tas qui se carre soudain devant nous. Il empiète si avant sur la piste que la camionnette stoppe dans un soubresaut.

On reste là. Personne à l'entour aussi loin, semble-t-il, qu'on puisse l'imaginer.

Pourtant, et ce chien qui rôde, qui flaire le sol ? Madjar est déjà hors de la cabine, renvoyant la portière. L'animal lève le museau vers lui. Je n'ai pas encore vu un clébard avec des flancs aussi creux, ni avec cette laine décolorée sur le dos. Sans race, des prunelles qui dardent une lueur de soufre. À moitié sauvage, c'est sûr. Zerrouk, le conducteur, descend de l'autre côté.

Il se met aussitôt à exécuter de grands gestes d'indignation qui pourraient aussi bien passer pour des gestes d'étonnement.

Madjar n'y fait guère attention, continue d'avancer. Quatre, cinq pas, je n'ai pas idée de les compter, et une voix d'homme explose. Une voix rageuse qui dit :

– Halte ! Restez où vous êtes !

On ne l'a même pas vu sortir du tas de pierres et il se dresse, pieds nus, sous une feuillaison de loques. Comme s'il avait toujours été là. Le mâtin se met à gronder, il montre les crocs. Une corde le tient attaché à un quartier de roche.

Mais l'homme dénoue cette corde et l'enroule sur sa main. Du même blanc terreux que le poil de son chien, ses moustaches frémissent. Madjar s'est rapproché encore. La bête tourne sur elle-même, bondit, lance des hurlements.

Et Zerrouk qui n'en finit pas de gesticuler. *Et je dis :* ce diable d'homme va-t-il faire donner sa bête ? À voir le peu d'efforts qu'il fait pour la retenir, c'est bien possible. Il est bien possible qu'il la lâche, aussi décharné dans ses haillons et tremblant de fureur qu'elle. Ça va faire du vilain.

Madjar dit :

– Je voudrais simplement vous demander…

Le ton de l'autre atteint d'un coup le paroxysme de la colère :

– Vous avez déjà passé trop de temps sur ma terre ! Filez d'ici !

Dans leur animosité, dans leur rancune, les deux voix, celle du mâtin et la sienne, ne se distinguent pas plus l'une de l'autre. Le chien hurle, et lui :

– Foutez-moi le camp d'ici ! Foutez le camp de ma terre ! Foutez-moi le camp, tous !

Cette fois, il brandit le gourdin qu'il serre dans l'autre poing.

Madjar dit :

– Bon. Il n'y a pas de mal.

Il revient sur ses pas.

Il rembarque sans ajouter un mot.

Nous roulons de plus en plus lentement. Le pays devient plus âpre. Une grisaille sans vie. Des croupes rocheuses détachent d'un côté leur profil sur le ciel et, de l'autre, des ravins se fendent et s'ouvrent comme des blessures abritant des plantes armées de dards.

La route n'en finit pas de monter, de monter et de donner l'impression de tourner en rond. Cinq, dix minutes après, il me semble revoir cet endroit que nous avons mis derrière nous. Nous progressons, puis aussitôt reculons jusqu'à notre point de départ, ou c'est le désert, lui, qui nous rattrape. Notre camionnette émet hoquet sur hoquet, sifflement sur sifflement, l'uniformité, l'immobilité de cette course l'épuisent, ce n'est plus qu'un quadrige hors d'haleine.

Et c'est là, quelque part dans ce pays perdu, qu'à bout de souffle elle rend définitivement les armes, qu'elle capitule avec un soupir. Madjar saute de nouveau dehors.

Il nous ordonne de descendre. Sortant derrière lui, le chauffeur se livre à la même mimique qu'une heure auparavant. Il agite encore les bras avec indignation, surprise ou, ce qui est plus sûr, incompréhension.

Madjar le laisse faire, le laisse s'emporter, récriminer. Il ne s'occupe que de nous. Nous commençons à descendre à la queue leu leu après avoir, non pas hésité, simplement examiné l'endroit d'un regard, essayé de deviner où nous sommes, nous demandant pourquoi nous nous arrêtons ici, mettons pied à terre ici et non pas ailleurs, dans n'importe quel autre endroit, car quel que soit l'endroit où nous serions descendus, il aurait ressemblé à celui-là, mais descendant sans rien dire.

Le chauffeur dit, gueule :

– Qu'est-ce que c'est que ce bled ? Qu'est-ce qui vous prend ?

Il dit, criant plus fort :

– Qu'est-ce que c'est que ce micmac ? Vous êtes tous tombés sur la tête !

Madjar nous surveille et nous, nous passons par-dessus les ridelles. Il ne répond pas à l'énergumène. Bien que lancées à tout le monde, les questions de Zerrouk ne visent que lui. Mais lui, il ne dit rien.

Une fois que le dernier des mendiants de Dieu, dont il ne faut rien savoir, pas même le nom, est en bas et que nous allons nous dégourdir les jambes, chercher des coins discrets dans la nature, il le prend par le bras. Le parleur se calme.

Madjar dit :

– Il ne te reste plus qu'à t'en retourner, mon vieux. On est arrivé.

Zerrouk se remet à rouspéter. Il crie :

– Bon, bon, ça va, avec tes blagues !

Mais Madjar dit :

– Je te dis que tu peux t'en retourner.

Le chauffeur se met alors à beugler :

– Si j'avais su que c'était dans un pareil…

– Je te l'avais dit.

– Ouais ! Tu me l'avais dit ! Mais faut être fêlé ! Faut avoir la cervelle ramollie ! Ouais ! Pour venir dans un pareil…

Et il dit :

– Comment que vous allez vous débrouiller pour retourner en ville ?

– T'en fais pas. Tu reviendras nous chercher.

– Moi, dit, s'écrie Zerrouk. Moi ici ?

– Et qui veux-tu ?

Le chauffeur reste muet, il bat en retraite. Incrédule, désarmé, consterné, apitoyé, il ne sait pas au juste quelle expression il pourrait prendre.

– Bon ; ben, adieu.

Il remonte dans sa patache. Une fois à l'intérieur, il passe le bras par la portière, il crie quelque chose, il dit – penser que c'est encore lui qui dit ça :

– Sans rancune !

– Demain ! Vers quatre heures de l'après-midi ! dit Madjar.

La main de Zerrouk s'agite.

Des manœuvres sur place, des marches arrière, puis avant, provoquant des bordées d'injures dans la cabine, et elle, la camionnette, exécutant tout ça de mauvaise grâce, et rebroussant chemin quand même ; crachant, grinçant, cahotant, et s'enfonçant quand même dans la pierreuse aridité. Et le vacarme du moteur, coupé de ratés, monstrueux d'abord entre les montagnes, s'atténue, devient presque mélodieux, puis s'éteint.

Nous avons conscience du silence. Nous ne l'avons pas entendu tout de suite, ne nous rendant compte d'abord que d'un faux silence, de quelque chose comme l'envers d'un grondement, mais déjà de si étranger à tout ce que nous connaissons, à tout ce que nous avons appris à écouter et à apprécier que nous restons longtemps, passons un moment avant d'y prêter attention. Puis il a dressé autour de nous sa présence péremptoire.

Nous pouvons l'entendre maintenant. Nous l'écoutons tous.

Aymard dit :

Il dira. Non, pas aujourd'hui, plus tard, et tout pourra encore être différent, se passer autrement. Il dira :

– Tu peux nous critiquer tant que tu voudras, Jean-Marie. Pense pourtant à l'apocalypse dont sort ce pays. Et si tu l'as oublié, j'espère que tu auras la bonne grâce de t'en ressouvenir.

Il repoussera son fauteuil avec brusquerie et ce sera une brusquerie calculée, on serait tenté de dire méticuleuse. Il se lèvera, il enfouira d'un mouvement rapide et familier ses mains dans ses poches. Il aura l'air de les dérober à un danger, *et moi, j'observerai* : c'est tout à fait ça. Je le connais bien. C'est bien de lui, cette façon de se lever, de se camper, de se promener, les poings dans les poches. Il cherche un refuge contre ses sentiments.

Il se promènera dans l'immense salle, l'énorme salle, qui devra être meublée dans ce goût officiel hérité de mes compatriotes et où le portrait d'un président algérien monte la garde aujourd'hui.

Il se sera manifesté dès mon retour du bled ? Non. Deux jours, trois jours plus tard. Ou longtemps, des mois après. J'aurai reçu une invitation à passer le voir à son bureau et Si-Azallah me l'aura portée. C'est ça, pas n'importe qui. Si-Azallah. Je n'ai jamais mis encore les pieds à l'Hôtel de la Préfecture. Je ne verrai cependant aucun inconvénient à m'y rendre cet après-midi-là – ce ne pourra être qu'un après-midi.

J'aurai tout de suite le plaisir de découvrir, et rien d'autre ne comptera d'abord en comparaison, un Kamal Waëd en pleine forme. C'est-à-dire pareil à lui-même. C'est-à-dire à l'aise dans son élégance, la parole sûre, évoluant avec une confiance en soi que ni le cadre, ni son lustre, n'affecteront. Tout au contraire, ce décor, lui, paraîtra souffrir de la confrontation, sera refoulé à l'arrière-plan et je cesserai vite de le remarquer. De l'allure, incontestablement. Et non moins naturellement, je retrouverai ma vieille admiration.

J'aurai écouté cette entrée en matière en silence, enregistré en silence sa gravité diplomatique (mais si légère, une pointe, dont je n'aurai pas pu, sauf épaisseur inconcevable, ne pas entendre l'ironie). Déjà, les salutations échangées auront été des plus sobres. Donc je ne dirai rien, préférant attendre la suite.

Elle ne laissera pas d'être intéressante, après cela.

Kamal Waëd n'attendra vraisemblablement pas de réponse de moi, non plus. Et s'il lui faut marquer ce temps d'arrêt, il est certain que ce sera pour la seule raison qu'il hésitera encore à aborder le vrai sujet de notre entretien – ou pour donner plus de poids aux propos qui tomberont de ses lèvres.

Mais je l'entends reprendre :

– Moi aussi, j'avoue, j'étais plein d'illusions, avant. Je voyais les choses autrement. Qu'est-ce que je n'allais pas imaginer ! Mais la réalité. Tu la connais aussi bien que moi.

J'apprécierai cet : aussi bien que moi. Il parlera d'insécurité, de misère, de flambées de sédition. Il dira que le peuple est prêt à piller lui-même ses propres biens. Puis il invoquera les principes de la Révolution. Puis le progrès, l'ordre.

Il dira :

– Tu admettras que ce n'est pas une tâche facile.

Je comprendrai à cet instant la raison pour laquelle il m'aura fait convoquer.

– Que penserais-tu alors de gens qui viendraient comme à plaisir ajouter à ces complications déjà grandes ? Semer encore plus de pagaille ?

Et de nouveau il se repliera sur des généralités, se remettra à dire :

– Ce qui est facile, c'est de proclamer des idéaux ! Mais quand il faut prendre le taureau par les cornes, c'est une autre histoire. On s'aperçoit que la vérité réside dans l'autorité, l'autorité seule, et le reste – tout le reste – n'est que du vent.

Il déambulera dans son bureau. Il ne prendra pas d'attitudes, non, il adoptera un style presque impersonnel, et je serai tout surpris (agréablement) de n'avoir pas attendu outre mesure, comme je l'aurai craint, pour savoir à quoi m'en tenir.

– Nous savons apprécier ce qui est bien et beau, nous aussi…

Sa marche finira par le conduire devant, je suppose, une fenêtre, une baie, par où la salle reçoit sa lumière (peut-être à travers des rideaux). Il se plantera là, il regardera dehors.

– Combien il y a là encore d'analphabètes, d'enfants allant pieds nus, de miséreux qui ne pourront éviter de mourir de faim, de petits fermiers qui restent devant leur méchant lopin de terre, sans semences, sans machines, de chômeurs qui fuient en France par bateaux entiers. Et à côté de ça, combien de vastes, de riches domaines abandonnés par les colons, dont nous sommes incapables de tirer grand-chose faute d'hommes et de connaissances, combien de puits de pétrole dont la plus grande part des bénéfices va à des sociétés étrangères. On ne saurait en avoir une idée exacte. Il faudra pourtant que les uns puissent un jour aller à l'école, et qu'il n'existe plus pour les autres de terres et d'emplois interdits, pour ces hommes justement qui ne pouvaient être que des manœuvres quand il leur arrivait de trouver du travail, et ces femmes qui n'auraient été que des boniches et qui feraient avec le temps d'aussi bonnes secrétaires, d'aussi bons professeurs ou quelque chose de semblable, avec de bons salaires, que n'importe qui. Et ce sera à la Révolution qu'ils le devront ; à nous, rien qu'à nous, qui aurons été capables de leur préparer et de leur construire cet avenir. Et eux-mêmes deviendront le meilleur rempart contre le désordre, la misère.

Le regard perdu par-delà la fenêtre, la baie, l'extérieur, il me tournera presque le dos, me présentera sa silhouette presque de profil.

Mais plus tard. Ce ne sera pas encore cette fois.

Il dira certainement :

– Ils seront notre œuvre, ces gens qui vivront comme de vrais hommes et de vraies femmes. Notre œuvre.

Sans Nom dit :

Nous remontons la piste jaune – un torrent de poussière bordé d'une terre vineuse. Nous la franchissons, cernés par ce silence, et dominons un lit d'oued qui imite un cañon. Pas trace d'habitations. Je suis un mendiant de Dieu, je n'ai pas de nom. La route en taille le rebord, y plonge.

Notre frère Hakim Madjar nous encourage. Nous y allons, dégringolons la pente. On n'imaginerait pas notre camionnette, ni rien qui se déplace sur roues, passant par là.

Au fond, un filet d'eau glisse entre d'énormes boulets de grès. Il serpente, clair, sous les lentisques. Nous avons plus de mal, après l'avoir enjambé, à escalader le versant opposé. Il semble tomber du ciel. Je suis un mendiant de Dieu.

Nous y parvenons. Nous poussant, nous soutenant les uns les autres, nous y arrivons. Les mains ici sont d'un plus grand secours que les pieds.

Un plateau fermé par une falaise nous attend de l'autre côté. Il va mourir sur ce butoir avec un mouvement de lame. *Je suis un mendiant de Dieu.* La falaise dresse un front sans clémence.

Je me retourne. Je survole d'un regard étonné un vaste moutonnement de pitons. Ça se prolonge jusqu'à l'horizon. Ça va plus loin encore. Des lambeaux de plaine, blancs, flottants, se confondent avec tout cet horizon pâle et rayonnant. *Je suis un mendiant de Dieu dont il ne faut rien savoir.*

Disséminés sur le plateau, de piètres fortins défendus par des cactus d'où certains toits émergent à peine se montrent, quelques-uns rencognés sous le flanc de la falaise.

Nous nous arrêtons. Tous les sept nous restons à quelques pas du précipice d'où nous venons de nous hisser. Nous n'avons aucun désir d'avancer.

Nous regardons ce *village*, pour autant qu'on accepte cette appellation. Une troupe de cabanes en torchis réunies en cet endroit comme elles auraient pu l'être n'importe où. Je pense : réunies ou éparpillées. Et pour des raisons qui ne paraissent pas plus claires que celles qui ont dicté le choix du lieu. Mais il est là, sous nos yeux, ce village, ou quelque nom qu'on veuille lui accorder, vers lequel, *je suis un mendiant de Dieu*, nous avons couru dès l'aube, tendu notre désir depuis plusieurs jours. Dont, vu les solitudes qu'il nous a fallu traverser avant d'y arriver, nous croyions de moins en moins qu'il existait à mesure que nous nous en approchions, de moins en moins qu'il se trouvait ailleurs que dans l'imagination de notre ami, dans la foi de notre frère et en quelque sorte maître, Hakim Madjar.

Préparons-nous à y pénétrer.

N'empêche ; des hommes, des hommes faits à notre image et ressemblance, ont formé le projet de se réfugier dans un coin aussi perdu. Même une bête sauvage ne doit pas trouver profit à y vivre. Mais si à ces hommes, *je suis un mendiant de Dieu*, et à ces femmes, présumant qu'il y en ait parmi eux, une inconcevable offense a été faite ? Si une chose pareille…

En attendant, rien ne bouge dans un endroit où des humains sont censés vivre : pas même un animal ; pas même un chat. Le village, le plateau, le pays s'obstinent à prolonger leur mutisme. Ils nous opposent leur silence, et on dirait qu'ils veulent nous réduire au silence à notre tour, nous murer dans une durée de silence dont ils seraient les seuls à pouvoir évaluer la fuite, l'écoulement.

Ou la non-fuite, le non-écoulement. Parce que ce sera une durée faite de temps sauté, d'attention déjouée.

Immobiles, prêts à voir surgir des spectres, si quelque chose doit en sortir, nous veillons. Des spectres que rien n'empêcherait d'adopter des traits de vivants, après tout. Auquel cas nous ferions bien, nous, de nous assurer de notre propre réalité, de vérifier si, arrivant ici, abordant ces terres, nous n'avons pas été, les premiers, transformés en fantômes.

Je suis un mendiant de Dieu. Le tableau qui s'expose là continue à nous surveiller avec ses mouvements arrêtés, sa réserve et son extrême vigilance. Ne visant, semble-t-il, qu'à proclamer la suprématie de la pierre, du soleil, du vent ; le vent avec ses modulations syncopées d'arrière-gorge, ses diatribes qui tournent court, ses vols d'élytres, ses grondements de tambours ; la pierre, debout, couchée, dans des attitudes anguleuses et brutalement coupées ; le soleil entassant perspectives sur perspectives de lumière froissée.

Cette prolifération de soleil, de roche et de taciturnité cache-t-elle autre chose, signifie-t-elle autre chose ?

Un chant puéril et frêle monte. Inflexible comme l'amour et la haine, il s'élève sans s'exténuer, sans se casser, sans s'enfler non plus. Il semble nous appeler, on croit y capter la voix de cette solitude et de la lumière noire dont midi l'arrose par rafales.

Nous nous laissons guider par lui. Nous reprenons notre marche avec cette sueur et cette poussière de la route séchée sur la figure. De grands disques d'un jaune doré auréolent le plateau, des monnaies de terre sur quoi les habitants avaient dû semer de l'orge ou du blé dur, peu, quelques boisseaux ; et maintenant qu'ils ont fait leur moisson, il n'en subsiste que la rousseur sous le feu du ciel.

Ce chant qui tient toute la vie dans sa main. Nous hésitons sur ce que nous devons faire.

Je suis un mendiant de Dieu.

Lâbane dit :

Ces chiens sont les premiers à nous accueillir, à sortir on ne sait d'où. Ils sont les premiers à s'agripper au sol et à nous couvrir d'aboiements, décidés à ne pas nous laisser aller plus loin.

Alors, des hommes arrivent. Mais ils s'arrêtent, ils restent là-bas, ils nous considèrent de là où ils sont. Ils ne débordent pas d'étonnement, ni d'enthousiasme, ni d'hostilité, ne trahissent rien qui ressemble à un intérêt quelconque. C'est tout au plus s'ils repoussent du pied ces chiens.

Deux femmes se montrent sur le pas de leur porte.

– Salut, dit Madjar.

Parce que sans doute plus âgé, bien que non le plus vieux, encore qu'il soit difficile de dire à l'aspect de son visage sec le temps qu'il a vécu, l'un d'eux a un hochement de tête – ou ce qu'on pourrait prendre pour tel mais dont on n'est pas sûr qu'il l'ait fait avant d'ébaucher le geste de s'essuyer le soleil de la figure.

– Oui. Salut.

Il reprend son examen de cette manière qu'il a de ne pas voir les gens à quelques pas à peine.

Puis soudain il semble s'aviser qu'il se passe quelque chose, voir quelque chose qui n'aurait dû jamais se produire.

– Et que voulez-vous ?

– Des hôtes, dit Hakim Madjar.

Mais il ne reçoit pas de réponse.

– Nous sommes des hôtes.

– Des hôtes, dit l'autre sur un ton de constatation vague.

– Des hôtes de Dieu.

L'homme reste impassible.

Madjar dit :

– Des hôtes.

Sans hausser la voix, l'homme s'adresse aux chiens :

– Oust. Allez-vous-en.

Est-ce après les chiens seulement qu'il en a ?

La queue entre les pattes, ils s'écartent un peu. Quelqu'un, l'un d'eux, ramasse une pierre. Je pense : pour s'en servir comme projectile. Je pense : contre ces animaux sauvages. Les chiens se débandent d'un mouvement oblique, non sans nous jeter de féroces coups d'œil.

– C'est-y que vous auriez perdu votre chemin ?

Madjar secoue la tête.

– Non.

Le paysan tombe dans une méditation. Ses traits se tendent, il dit, il s'interroge :

– Des hôtes de Dieu ?

Il emploie un signe de tête pour entraîner Hakim Madjar à sa suite.

Nous leur emboîtons le pas. Nous les suivons en file, évitant de fouler les champs. Des champs aussi secs, aussi nus – poudreux, rouges – que l'endroit seulement un peu plus durci, où la terre s'est seulement un peu plus usée sous les pieds, où nous marchons. Mais nous les évitons.

Puis il n'y a plus de sentier, le sentier déborde, il s'étale, cerne les habitations d'une grande boucle, d'une aire pilonnée, blanche, criblée de cailloux. Nous entrons dans une espèce de cour où se retrouve la même terre battue avec une clôture de figuiers de Barbarie autour.

Les fellahs arrivent en queue ; ils font cercle.

Une odeur de feu de margotin se propage de l'autre côté de la clôture. La maison n'a d'autres ouvertures que la porte, elle descend jusqu'aux épaules d'un homme et s'enfouit en partie dans le sol. Nous nous rangeons à son ombre, l'air crisse du bruit des insectes. Le chant qui pourrait arriver de n'importe où, et ne semble pas davantage savoir où aller, monte toujours.

Une femme s'approche, chargée d'un seau de bois, le pose avec ménagements devant nous.

D'un signe, l'homme fait :

– Buvez.

Un gobelet à l'émail éclaté passe de main en main. J'avale avec avidité, en tremblant, cette eau au goût d'argile. Je la reçois sur les lèvres avec ce goût et le goût chaud du bois, le goût de toute cette steppe que nous avons parcourue, qui me coule par la gorge, me desserre, me dénoue la gorge.

Le dernier de ceux dont il ne faut rien savoir soulève le seau jusqu'à ses lèvres, boit sans reprendre haleine. Je me mets à siffler près de son oreille comme on encourage un cheval à se désaltérer.

Hakim a commencé à expliquer qu'il ne se trouve pas ici avec nous (son bras balaie l'air de notre côté) pour demander ou donner quoi que ce soit. Nous sommes venus dans le seul espoir de partager vos peines, dit-il, si vous qui vivez dans cet endroit le voulez bien.

Il réitère selon son habitude :

– Partager votre peine. Faire des nœuds d'existence avec vous.

Le même homme, le premier, redresse le buste. Mais il reste court à la seconde où la réplique va lui venir.

Je ne sais pas si les autres ont compris la même chose. Je vois seulement que, changeant d'avis, il voudrait soudain n'avoir rien à dire, ou n'avoir à le dire que des yeux, sans desserrer les dents, ces yeux où se met à trembler une terrible lumière. Moins sans doute parce que les mots lui font défaut que parce qu'ils sont trop brûlants ou trop lourds sur sa langue. Et que prononcer ces mots-là, ce serait trahir, abîmer, vendre quelque chose ; ce serait le soustraire à l'important, qui ne se dit pas.

Ses mains enfermées l'une dans l'autre, il reste sans nous voir. Il lève le bras.

– *A rah !* dit-il.

La figure s'enveloppe d'une expression de patience, ne laisse paraître que sa pitié dans l'air qui aiguillonne la peau comme des épines d'agave. Elle seule confie, dit : sans importance, il ne faut pas s'en faire, tout est outrage ici.

Elle dit : même les paroles que tu reçois.

Elle dit : même celles que tu rends.
Les culs de chandelles qui lui servent d'yeux s'éteignent avec la mèche brûlée du regard dedans.
Le sang de l'âme est noir au contraire que le sang des dents est rouge.

Tijani dit :

– Et qui êtes-vous, vous qui voulez du bien aux gens tant que ça ? Ainsi, qu'est-ce qui vous pousse ?
Celui qui s'est nommé Madjar ne s'étonne pas de ma question :
– La fraternité n'a peut-être pas encore déserté ce monde, dit-il.
Oh ! je fais, moi.
Et lui :
– Eh quoi ?
– Il ne reste plus beaucoup de branches où elle puisse faire son nid.
Mais il dit :
– Faut y aller voir. Faut toujours essayer. Pour savoir.
Je prends le revers de son col de chemise, je le palpe entre le pouce et l'index.
– Vous venez de la ville. Vous ne venez pas de la ville ?
– D'où on vient n'a aucune importance.
– Il y a même un Français parmi vous.
– Qu'est-ce que ça fait : tu peux dire ce qui se cache dans la peau d'un homme ?
Mais moi :
– Et qu'est-ce qui y fait quelque chose ?
Il dit :
– Ce qui est loin de tout ça.
Je dis :
– Loin de tout ça ?
Il dit :
– Au-dessus. Ou au-dessous.
Il montre sa main ouverte, et il la retourne.
Je me gratte la tête.
– Tant que ça ?
Il dit :
– Pas plus.

Lâbane dit :

Je t'écoute parler sous ta poussière, Tijani, et…

Ce sera pour plus tard, une probabilité égarée sur la terre, dans le soleil (avec ses chiens), le vent ; dans la calcination, la sueur, les regards tendus. Tu restes avec ta patience au creux du corps, avec ton doute qui ne veut pas s'écouler. Alors ne parle plus, là-bas s'élèvent des appels qui pourraient aussi bien être des cris funèbres. Mais ce n'est rien de grave. C'est la pitié inépuisable que tu réserves au monde, c'est ton cœur qui est féroce et tendre comme un sexe de femme. Ce que tu cherches pour l'instant, tu penses ; mais tu ne sais pas ce que tu cherches. Alors ne parle plus.

Suffit.

Tijani dit :

Je vous vois vous promener de place en place, visiteurs. Votre regard croise le nôtre et vole aussitôt ailleurs. Il a l'air d'exiger une réponse de la source aveugle, tarie, de ce pays. Ne cherchez pas ; la réponse, c'est l'Autre qui la fournira. Et peu importe qu'il le fasse avec franchise ou non. Ce n'est pas nous, certainement aucun de nous. Nous, nous sommes assis au milieu du désert sans autre richesse que notre peau. À quoi faut-il donc s'attendre ? Que le monde reparte du premier sable. Sinon quoi ? Que pourrait-on espérer d'autre ? Et s'il ne le fait pas, qui le sauvera ? Il finit ici, recru de lassitude et de savoir, de douleur et de mensonge. Dans le sable.

Je ne suis moi-même qu'un étranger. Ma parole se forme dans une région lointaine. Je ne suis qu'un étranger menacé. Je vous vois, comme vous êtes assis maintenant dans une faille d'ombre ouverte dans ce jour par la montagne. Aussi étrangers que moi. Je vois comme la lumière se déverse autour de vous. Un liquide enflammé. Elle encercle chaque rocher, chaque objet d'un trait de feu blanc. Toute vie, toute œuvre d'homme ne sont que signes sur le sable.

Vous avez mangé le peu de choses que vous avez apportées. Du pain, des tomates, des fruits. Mais nous avons refusé la part que vous avez voulu nous en offrir. Vous avez accepté ce que nous vous avons proposé pourtant, cette galette d'orge, qui a été aussi, accompagnée d'olives noires, notre repas.

On peut toujours parler. Votre figure, vos mots, ni votre regard ne sont votre figure, vos mots, votre regard. Ils vous entraîneraient aux dernières extrémités s'ils devaient l'être. C'est l'Autre, et il attend toujours son moment. Mais il n'existe plus d'endroit où se comprendre sans mots, où se rencontrer et pouvoir parler sans mots. Et si chacun doit chercher cette place, la place de chacun n'est pas là où il se trouve ? Est-ce une nouveauté ? Et pourquoi ce serait une nouveauté ? Qu'avons-nous à en faire ? Cette lumière emprisonne bien, elle, chaque chose en elle-même et en fait la chose qu'elle doit être.

Je m'entretiens avec un interlocuteur pour lequel je me suis dépouillé de mon visage, de ma parole et de mon regard. Les réponses, les appréciations, c'est lui qui les donne. Il dit : je ne tirerai pas le monde de son erreur.

C'est pourquoi nous ne guignons pas votre place. Plutôt la mort.

Que dit-on de ça ? Une question qui, vous le comprenez tous, s'adresse exclusivement à lui – qui s'est nommé Madjar. Je le surveille depuis un moment avec la même absence de regard que nous avons tous pour vous regarder.

Il réfléchit. C'est bien. Réfléchis, l'ami. Et maintenant ?

– Rien, dis-tu, rien.

Je réponds :

– La paix soit avec toi.

Rien. Voilà qui me met en joie. Une réponse se réduisant au mot rien, il y a de quoi être comblé. Je m'en tiens là, moi aussi, je n'ajoute pas autre chose. La parole est maintenant à la pupille du jour dilatée sur ces montagnes. Elle est au vent et à la lumière qui balaient leur solitude, elle est à l'après-midi qui ne passe plus.

Lâbane dit :

Des gens qui s'efforcent d'être l'ombre d'eux-mêmes et c'est autre chose qu'une familiarité séculaire avec le malheur ; qui ont l'air de lutter contre des ennemis invisibles, qui se dérobent derrière leurs paroles, leurs regards, leurs gestes et on les chercherait en vain. Paroles, gestes, regards empruntés, ils ne parlent pas, ils se couvrent d'une seconde figure. Voilà c'est toi, Tijani. Un pays de steppe grillée avec ses quelques maisons d'argile. Mais ce silence aussi, qui t'assiège. Tu le sais, avec tes os crevant la peau de tes pommettes ; point chétif, seulement desséché par le soleil, usé, inaltérable. Tu sais ça aussi.

Les villes sont déjà pleines d'hommes comme toi et, avec chacun d'eux, c'est toi qui passes sur elles. Je t'ai vu. Tu as plus de patience que Dieu lui-même ; et ça te fait cet œil inconsidérément clair qui ne semble plus être un œil humain.

Suffit.

Maintenant je prends place sur ce rocher et je regarde. Cette canicule me pose un masque de braise sur le visage. C'est elle qui fait flotter entre toi et moi ces hautes terres, entre toi et moi ces montagnes mortes, grises, dépenaillées, entre toi et moi la horde d'esprits qui chevauche jusqu'à l'horizon.

Mais elle change. Elle commence, sous tes yeux et les miens, à tamiser sa propre lumière, à en accumuler la fleur. Et le ciel devient pur. Un regard qui pénètre la chair rompue de coups de sang. Mon âme se débat entre ses mains, ruisselante et rouge de cris, et de toutes ses contorsions monte… Où est-il l'agresseur, l'inconnu, qui la tient dans son poing ? Que ne me dis-tu son nom, Tijani ?

Tu n'en feras rien. Les autres vont, viennent. Tu les regardes. Ton seigneur a un visage radieux. L'avanie elle-même, la détresse elle-même qu'il t'inflige doivent briller comme ces choses extrêmes, ces choses à leur place, rochers, maisons, hommes, bêtes, farouches de soleil.

Alors elle vient me dire :

– Qu'as-tu à rester seul ?

Entends-tu ? Elle me dit :

– Qu'as-tu à rester loin des autres ?

Tu sais que c'est moi qu'elle interpelle de la sorte. Pourquoi donc demeures-tu sourd et muet ?

Sa figure se penche vers moi. Elle s'efforce de parler et s'aide de ce regard qui ne dépasse pas le bord des yeux. Elle se trompe de personne mais elle ne s'en aperçoit pas. Je dis :

– Je me repose un peu.

Elle paraît satisfaite de voir que je sais parler. J'ai été sur le point d'ajouter *madame*, mais je me suis rendu compte assez tôt, assez vite, du ridicule qu'il y aurait eu à l'appeler ainsi. Assez tôt et assez vite pour me raviser et penser à l'appeler *mère*. Mais ça non plus, je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas pu.

Je les vois, ces hommes, aussi raides que du bois mort, que de la glaise durcie. On serait tenté de croire qu'on a scellé en eux la source de la vie. Que s'ils ne tombent pas en poussière – privation d'eau, de pain, d'amour – c'est parce que Allah est grand. Sans doute est-il grand. Mais ça ne leur a pas épargné d'être devenus un tuf si noueux que leurs poumons doivent refuser le peu d'air dont ils ont besoin. Ils

étaient là avant qu'il y ait des villes, avant qu'il y ait des gouvernements et des lois, avant toutes les machines.

Alors je ris. Moi aussi je ris ; je remplis l'immense espace vide avec les échos de mon rire. Je ris de plus belle et *je dis* : vienne le mal qui purifiera le monde ! Qu'il envahisse tout !

Parle-leur, dis-leur ça, Tijani. Dis-le à ces mains de racines, à cette taciturnité de rocher, aux chardons de leur barbe.

Elle ne me regarde plus. Je pense que *mère*, pas plus que *madame*, ne lui convient. Elle me domine dans ses robes qui ont fait un si long usage qu'elles ont acquis la grise uniformité de la terre sur laquelle elle se tient.

Elle me pose une main aux doigts soudés, faite d'une pièce, sur la tête.

– Lève-toi.

Peut-être ne l'a-t-elle pas dit. Mais alors elle l'a pensé ; et si elle ne l'a pas pensé, je l'ai pensé pour elle.

Hakim Madjar est devant moi. Il passe sans me voir ni me faire un signe. M. Aymard presse le pas derrière lui. Il le rattrape. Il a l'air de lui dire la seule chose qui semble encore possible. Madjar continue à marcher. Il a le sourire de quelqu'un qui ne voit pas le sens d'une question quand la réponse saute aux yeux. Pardon. Pourquoi ai-je dit pardon, moi ?

Hakim Madjar part d'un rire d'amitié. Il n'a pas l'air de se moquer. Je n'ai rien voulu d'autre que de me faire entendre de lui. En dehors de toute intention. Mais il s'en va, là-bas avec M. Aymard, il s'éloigne et je ne trouve aucun apaisement. Je pense : l'eau que nous sommes venus chercher, Tijani.

Et une idée d'ombre s'insinue maintenant dans l'après-midi. Quelque part et nulle part une sorte de pitié retranchée se fixe. Deux points émergent d'en dessous le plateau, s'éclipsent puis reviennent. Deux points noirs qui se transforment sans avertissement en deux guêpes voletant à la limite du pays. Elles mettent longtemps, un temps extravagant pour avancer de quelques pas. Et en un clin d'œil elles parcourent la distance qui leur reste. Elles vont bientôt être là.

Je veux me lever. Je veux courir. Je ne bouge pas. Je fais comme les autres, je les ignore.

Et elle, la main sur ma tête :

– Lève-toi, fils. Lève-toi.

Aymard dit :

Vous comprendrez ! Est-ce une réponse ? Madjar n'a pas l'air de se moquer. Une lueur de gaieté danse dans ses yeux, mais il n'en a pas l'air.

Qu'ai-je à me scandaliser ? Peut-être n'a-t-il rien voulu d'autre que me faire entendre que, si vivement qu'une situation nous plonge dans la surprise, la perplexité, nous ne devrions pas le laisser voir. Ne devrions tout au moins pas nous permettre l'étonnement, la surprise, mais convenir qu'il existe beaucoup de choses compréhensibles dans ce qui ne l'est pas, et encore plus d'incompréhensibles dans ce qui l'est. Une impassible excitation, une étincelle allumée dans ses yeux. Seulement je n'y découvre pas le plus petit brin de raison susceptible de me tranquilliser.

Nous nous rapprochons des habitations. Les femmes circulent, moins effarouchées à présent. Une coulée de rochers polis tombée du front crénelé de la falaise est devant nous. Il se juche et s'assied sur un des blocs. Je le regarde faire, je ne vois pas la tête, le visage crevassé de lézardes, de craquelures sanguinolentes, suppurantes, fertiles d'une végétation sèche et blanche. Je ne vois pas le fellah. Je m'assieds aussi. Il flaire aussitôt notre présence. La voix sort non d'un fellah, non d'un homme, mais d'un tas de moellons hirsutes :

– Le soleil me grignote comme il grignote ces pierres. Mes lèvres gercées craquent, ma gorge est sèche, je ne sens plus mes jambes sous moi. Je ne sais pas si j'ai encore des jambes.

Des siècles de pluies, si rares qu'elles aient été, et plus sûrs encore des siècles de soleil et toute une écume de vie, une répétition d'histoires semblent être passés sur lui, l'avoir corrodé.

– Je cherche un inconnu dont j'ai oublié le nom, si jamais je l'ai su. Autrefois, il avait l'habitude de se promener en mer quand elle était belle. Il allait au gré des vagues sur son tapis de prière. Je ne le connaissais pas. Il m'avait trouvé en train de jouer de la petite flûte, sur la plage. J'étais si absorbé que je n'avais pas entendu son salut. Il m'en a fait la remarque. J'ai dit : « Pardonnez-moi. J'ai promis de jouer trois jours de suite en Son honneur, si le Très-Haut m'accordait l'enfant que je désirais depuis longtemps. Mon vœu a été exaucé, je joue depuis quarante jours et l'envie de poursuivre ne m'a pas passé. » Il déclare que cette façon de remercier Dieu est absurde. « Je vais t'enseigner comment te rapprocher davantage de Lui. » Il prononce des paroles que je reprends après lui, puis il gagne la haute mer. Resté seul sur le rivage, j'abandonne ma flûte et je m'efforce de répéter ce qu'il m'a dit. Mais bientôt je m'embrouille et ne m'y retrouve plus du tout. N'écoutant que mon zèle, je cours chercher le savant inconnu. Je le cherche encore.

Une voix qui vous fait oublier la tête difficile à regarder, la bille sans nez, sans bouche, sans yeux, semée d'écales. Nous nous serions sans doute attardés longtemps près d'elle si trois mendiants de Dieu ne s'étaient pas agenouillés devant nous au milieu de l'aire à battre.

Je dis :

– La prière de l'*asser*.

Je me lève. Me voyant debout, Hakim Madjar se met aussi sur ses pieds.

Des fellahs se joignent à nous. Leur expression nous tient à l'écart toujours autant. Les autres ne se

montrent pas du tout.

En l'abandonnant, Madjar dit à l'homme qui se squame, se détériore :

– Que ton bonheur dure.

Je n'ai jamais refusé de m'associer à ces prières. *Mais aujourd'hui je dis* : je suis effrayé par tant de solitude, je suis saisi par la responsabilité sans limite de ces gens. Ils me donnent le vertige. Autant que cet espace, que cette terre qui se dérobe devant moi. Autant que ces bouffées de lumière. Non moins que ce regard que le ciel tient sans cesse posé sur vous, qui finit par faire de vous une simple illusion. Madjar a dit qu'il ne faut rien faire. Je n'ai pas compris et j'étais prêt à me fâcher. Maintenant je suis prêt à rire. Tout ce que je traîne comme préjugés ! Je ne m'en guérirai pas. Même dispensé par amour, le bien pourrait devenir une malédiction, particulièrement quand il ne vous est rien demandé. Madjar a raison.

Kamal Waëd aussi avait raison là-haut, dans la villa du Dr Berchig, dans cette nuit peuplée d'arbres, il y a longtemps, et je ne le comprenais pas plus que je n'ai compris Madjar aujourd'hui : « Il serait plus charitable de nous voir dans notre vérité si méchante qu'elle soit à voir ; mais nous aurons beau faire… »

Tous les deux se rencontrent là-dessus, et moi, j'ai toutes les peines du monde à entrer dans leurs raisons. Ce qui fait s'éloigner Kamal Waëd de moi comme d'un pestiféré c'est peut-être simplement le bien qu'il craint que je ne lui veuille.

Ne rien faire. Est-ce trop nous demander ?

Depuis un moment, j'observe deux points noirs qui émergent d'en dessous le plateau, qui s'éclipsent, puis reviennent. Deux points noirs qui se transforment d'un seul coup en deux silhouettés de guêpes voletant à la limite du pays. Deux silhouettes qui après un autre instant se révèlent être humaines. Elles avancent et, je le constate bientôt, ploient sous une charge dont je suis incapable de déterminer la nature, un fardeau deux fois, ou trois, plus grand qu'elles.

Elles mettent longtemps, un temps infini à faire quelques pas, et en un clin d'œil elles parcourent la distance qui leur reste ; elles sont là. Elles vont côtoyer notre groupe en prière. Je pense : elles pourraient être aussi jeunes ou aussi vieilles que des fourmis, la différence serait aussi difficile à établir. Avec ce qu'elles transportent sur le dos, ces fagots sous quoi elles clopinent presque à quatre pattes, disparaissent presque, c'est certain.

Je veux me lever. Je veux leur porter aide. Je ne bouge pas. Je fais comme les autres, tous ceux qui m'entourent. Je les ignore.

La prière finie, je dis à Madjar :

– J'ai compris.

Cela me fait une drôle d'impression : il a un drôle de sourire. Je pense : notre civilisation et moi sommes jugés ici. Peut-être condamnés. Mais peut-être aussi que l'amitié va devenir possible maintenant. Après la condamnation. Au-delà de toute condamnation.

Les conversations avec les fellahs ne deviennent pas plus aisées. Que ce soit en groupe, en tête-à-tête, au hasard d'une rencontre, d'une question, ils se dérobent toujours. Quelquefois, il leur suffit d'un regard, comme ça, et ils n'ont besoin de rien ajouter.

Tijani dit :

L'ombre commence à épouser la forme de toutes les choses exposées. Les chiens élèvent des clameurs. La nuit arrive sans en avoir l'air dans le ciel citrin. Il n'y a plus d'hommes au loin, il n'y a qu'un vent lâché dans le vide, la stérilité.

Moi, Tijani des Oulad Salem qui ai reçu ces étrangers ce matin, moi encore je les réunis, les mène à nouveau dans ma cour, les fais asseoir en rond sur le sol.

J'apporte les deux plats de couscous d'orge, fumants, préparés à la citrouille, aux fèves sèches et à la graisse de mouton. Je les dépose au milieu de leur cercle puis, debout, je veille sur leur dîner.

Ils mangent en silence ainsi qu'il est prescrit.

J'entends maintenant les chiens renifler par-delà la clôture. Ils grognent, ils gémissent, quêtant un morceau. S'ils pouvaient pénétrer ici, ces hommes ne garderaient pas ce repas pour eux. Ils nous ont déjà dévoré des nouveau-nés.

Sans Nom dit :

La nuit a couvert le plateau d'une peau de bouc, mais invisible, sourde, une réverbération continue à éberluer les ténèbres. La pierre est brûlante où je trouve à m'asseoir. Nous évitons de parler. Chacun répugne de violer ce silence. De vagues tas d'ombre mottés çà et là, c'est tout ce que je devine de ceux qui sont arrivés déjà. Des fellahs. D'autres sont en train de venir. Toute la journée ils nous ont tenus à l'écart. De tangible, il n'y a que les vols de pensée qui circulent entre nous, ou le lointain, le délirant halètement des terres. On pourrait en dire autant de la roue vert-de-gris qui tourne à l'ouest, roule au-dessus des montagnes.

Une voix s'éclaircit. Elle se risque à dire sans qu'on puisse la taxer formellement d'ironie :

– Z-êtes-vous venus forts de votre foi comme Benawda quand l'est allé rendre ses devoirs à Sidi Abderrahman monté sur un lion ?

C'est l'un des fellahs, et de nouveau le silence, un silence où rien ne passe.

– Seul'ment vous connaissez la réponse du saint, ce me semble-t-y, quand Benawda l'a demandé où c'est qu'y pourrait bien loger son lion pour la nuit. « À l'étable. Avec la vache. » S'pas ce qu'il a dit, avec la vache ? Et le lendemain matin lorsque ç'a été le moment de repartir, Benawda a été chercher son félin qui lui servait de monture et vous le savez aussi, ce qu'il a vu. Le lion, y était plus dans l'étable. La vache l'avait mangé.

Ça te ressemble, homme des Oulad Salem.

– Nous n'avons amené aucun lion avec nous, dit Hakim Madjar comme s'il souriait.

Il dit encore :

– Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Mais une autre voix d'ici s'interpose entre les deux :

– Le vrai de vrai, sait-il qu'il est un saint ?

Je dis : tiens donc ; où est-ce qu'il veut en venir, celui-là ? D'où a-t-il appris ça ? Madjar, encore lui, répond :

– Non, certainement pas.

– Et qui le saurait alors ?

– S'il a peur d'être leurré, c'est qu'il est vraiment leurré, dit quelqu'un dans un débit précipité, sardonique.

Celui-là, je le reconnaîtrais quand bien même les plus profondes ténèbres voudraient le cacher. Lâbane, c'est lui ; il continue :

– Et c'est la plus grande des illusions.

Madjar dit :

– Ils ne tiennent guère à ce qu'on les reconnaisse.

– Si z-y veulent pas être reconnus, c'est qu'y sont connus.

De nouveau je pense : c'est bien de toi, homme des Oulad Salem.

– C'est vrai, dit Madjar. Mais ils préfèrent laisser de côté leur sainteté. Ils préfèrent laisser ignorer leurs actes et même se laisser mal juger.

Je dis :

– Ils viennent alors vous demander l'aumône et vous les chasserez avec des pierres.

– Juste.

Ça, c'est Madjar encore.

Je dis :

– Et vous ne comprenez le sens de leur venue que longtemps après leur départ, et parfois jamais. Il y a quatre mille *awliya* cachés.

Cette conversation commence à me donner sur les nerfs. Il ne faut pas se laisser aller ; non, il ne faut pas.

Madjar dit :

– Probablement.

Alors une grosse voix, rouillée parce qu'elle ne trouve sûrement pas souvent l'occasion de s'exercer :

– Des fois que vous vous attendez à voir des hommes. Nenni ; vous n'découvrez que des tourterelles posées sur une coupole blanche. Puis, aussi vrai que je l'dis, vous ne voyez qu'une tirée d'ailes dans le ciel.

Les stridulations des grillons fusent. On dirait qu'elles viennent des étoiles là-haut ; on dirait qu'elles sifflent, ces étoiles, qu'elles frétillent.

Je tiens les yeux braqués sur elles. Les montagnes se répandent aussi en feulements inarticulés.

La même voix humaine difficile, qui n'est ni paresseuse ni laconique mais seulement mal habituée à manier les phrases, continue à soulever la nuit comme on soulèverait des blocs de rocher.

– Moi, j'sais où sont tous les *awliya*. Ils sont sur la montagne. Ils gardent. Aussi vrai que je l'dis, ils surveillent le pays de leur regard, sans l'fouler du pied. Leur regard il est posé sur nous. Je sais.

Lâbane dit :

– Tu sais. Mais peut-être aussi que ce sont des démons. Hein, pourquoi pas ?

– Non. Parce que dès qu'eux y voient une injustice, y volent pour la réparer.

Lâbane :

– Ça pourrait aussi bien être pour autre chose. Ça pourrait être d'*autres gens*, et qui volent pour aller faire d'autres choses.

– Non, ça se peut pas. Parce qu'eux y ne s'intéressent qu'à la grande guerre sainte qu'ils mènent contre le maudit et ses suppôts.

Lâbane ne lâche pas sa proie. C'est une chose qu'il ne sait pas faire.

– Et si c'était une autre guerre que ceux-là font au monde et que nous ignorions quelle sorte de guerre, et pourquoi ils la font.

– Ça se peut pas.

Pourvu qu'il n'aille pas leur demander pourquoi ils n'en profitent pas plus, eux ; pourvu qu'il n'aille

pas prendre leur condition comme la meilleure preuve de ce qu'il avance. Il en serait capable.

– Moi aussi, je sais, dit-il.

Le fellah dit :

– Qu'est-ce… Qu'est-ce que tu sais ?

Au bout d'un moment, Lâbane répond :

– Rien.

Je sens que quelque chose d'aussi étrange qu'un regard s'est tendu dans l'obscurité.

– Dis-le, dit Boussâdia, un autre fellah.

Lâbane observe le silence. Mais après un temps, il dit :

– Je sais que quelqu'un est parti comme une colonne de feu pour purifier le monde, le nettoyer du doute. Je le vois et il me parle tous les jours. Rien ne lui échappera.

La conversation tombe, sur ces mots. Je comprends ce qu'il a voulu dire.

Aymard dit :

Il y a de l'audace dans la façon qu'a cette terre de se dévoiler au petit matin. Les autres dorment encore. Dans les yeux de Karima il y a cette audace aussi, quand elle s'avance vers quelqu'un. Mais des fellahs vaquent déjà. La nuit a oublié partout du bleu sur le plateau. La fraîcheur continue à baigner ces altitudes sillonnées très loin, très haut, par des oiseaux qu'aimante un soleil invisible, et par leurs cris perdus. Je n'ai pu rester plus longtemps couché. Chez Karima, il y a cette même fougue.

Quelques fellahs quittent le village. Ils s'éloignent à la suite de leur bourricot et disparaissent promptement dans un petit nuage de poussière. Il flotte encore qu'ils ont déjà basculé par-dessus la bordure du plateau.

Il en est de cet instant comme de ceux où l'enfance se réfugie.

Les chiens arrivent. Ils m'entourent et ne bougent plus. Ils ne poussent pas la familiarité plus loin, et moi, je ne les encourage pas. Je regarde plutôt les replis montagneux, au loin. Ce ne sont pas des bêtes qu'on aimerait encourager. Longs, lents, gris, nus, les sommets se succèdent, tendent le dos à la perpétuelle vibration de l'air, se prosternent parfois, puis dressent aussitôt après leurs griffes noires.

Madjar s'approche en compagnie de trois fellahs. Dès qu'il me rejoint, il passe son bras sous le mien.

– Est-ce qu'on peut commencer ? C'est le bon moment ?

Il a le sourire. Je ne comprends pas. Puis je comprends.

– Pourquoi pas ?

– Maintenant ? Ça vous va ?

Je dis :

– Bien sûr.

Il garde son sourire.

– On vous suit.

Je me retourne. Je me dirige vers la falaise qui barre le pays et paraît le condamner, vouloir faire écran à tout ce qui se trouve au-delà.

Il dit :

– Peut-on vous être utile à quelque chose ?

Les autres restent impassibles comme s'ils avaient délégué seulement leur corps et laissé leurs pensées, leur langue derrière eux, au village.

– Non, dis-je. Ça ne demande pas d'aide.

Je tire l'objet de ma poche. Il dit :

– C'est ça ?

Il brille aussitôt au bout de sa chaîne. Je fais oui. Les fellahs gardent un œil obstinément distrait.

On dirait qu'il s'amuse. Ça amuse toujours les gens. Il dit :

– J'espère qu'on ne vous gêne pas.

Nous allons, marchons à pas réguliers dans l'aube. Je pince la chaîne entre le pouce et l'index, je concentre mon attention sur la boule qui s'est mise tout de suite à scintiller. À la même seconde, je sens chez les trois fellahs cette fermeture, cette crispation, qui trahissent la vigilance. Je sens qu'elles leur donnent une drôle d'expression, sens le genre de regard qu'ils ont. Des regards qui hésitent à voir, qui se contraignent.

Nous marchons un bon moment. Ils pourraient parler, émettre un avis sur ce que nous sommes en train de faire ou sur tout autre chose. Ils s'en gardent bien. Madjar fait, lui aussi, comme eux à la fin.

Nous arrivons au pied du mur de granit qui s'enlève vers le ciel. Et je ne comprends pas.

Il ne se passe rien.

Je leur fais face. Madjar me renvoie un regard muet, tout comme les autres.

Je me remets en marche. Nous longeons le pied de la falaise. Dix enjambées si j'avais pu les compter, peut-être moins, et celui qui a l'air le plus boucané, le plus desséché (le plus silencieux aussi) dit :

– Non, merci ; c'est pas la peine, m'sieu.

Il se plante devant nous, usé comme il l'est, jusqu'à la corde, les os saillants sous la peau du visage. Un homme qui ne s'est jamais trouvé devant une vraie table, n'a jamais pris un vrai repas de sa vie.

– On arrivera bien à s'en tirer tout seuls, dit-il. On se débrouillera, vous en faites pas.

Il dit certainement ce qu'il pense mais n'avoue pas le reste, tout le reste. Tout en lui refuse même la possibilité d'un aveu.

– On commence à peine, dit Madjar.

Il est étonné. Il dit encore :

– Il vient tout juste de commencer.

Il me désigne de la main. Je dis :

– Il faut souvent beaucoup de temps pour arriver à un résultat.

– On va encore essayer, dit Madjar. On ne va pas s'arrêter déjà.

Le fellah dit :

– C'est comme y vous plaira. Si vous pensez qu'y faut, si vous croyez…

Ses yeux se fixent partout où des yeux peuvent se fixer, sauf sur nous. Il a l'air ennuyé et cherche à ne pas l'avoir.

Nous allons de nouveau le long de la falaise. Je pense : quelque chose le tracasse, et cette chose tracasse les autres aussi. Il suffit de voir la tête de coupables qu'ils ont.

Le ciel, l'atmosphère blanchissent, le soleil se précipite en cataractes sur les montagnes. Mais le matin se prolonge dans la solitude. Nous foulons des roches, des cailloutis, des plantes sans sève, des dartres rouges qui sont des vestiges de terreau. Les yeux de Madjar et des fellahs coulissent sans arrêt vers la petite boule hérissée de rayons.

On n'a sûrement jamais vu un fellah transpirer, à n'importe quelle heure de la journée. Ceux-là ont des gouttes au front. Ça les prend, ça commence quand moi-même je supporte allégrement ce soleil, et y marcherais encore des heures s'il pouvait rester comme il est, aussi agréable.

Puis il n'y tient plus, il redit, bien que visiblement il lui en coûte :

– C’est pas la peine, m’sieu. On pourra faire aussi bien sans ça. Faire comme avant. Continuer d’aller chercher not’eau à la rivière. Ça sera aussi bien, pour sûr.

Il murmure :

– Vous donnez pas tout ce mal.

Je suis surpris quoique au fond je ne le sois pas tellement. Madjar, lui, ne cache pas un air amusé et furibond. Il reste calme pourtant, un peu trop calme. C’est lui que les autres considèrent, pas moi.

Il dit :

– Ça en vaut la peine au contraire. Combien de temps allez-vous descendre tout au fond de cette vallée pour un baril d’eau ?

– Ça fait aucune importance. On descendra.

– Quand la rivière n’est pas à sec ! Et vous croyez que ça n’en vaut pas la peine ?

L’idée me vient que nous ne devrions pas insister, que nous sommes peut-être en train de provoquer ce qu’il ne faudrait pas même effleurer d’une plume. Pas même d’un souffle. Nous demeurons tous les cinq immobiles au milieu du plateau. Cinq points noirs perdus sous l’explosion du soleil.

Je pense : nous ne devrions pas.

Madjar dit :

– Qu’est-ce qui se passe ? Quelque chose va de travers ?

Celui qui a toujours parlé pour les autres répond :

– Non, y a rien qui aille comme il faudrait pas.

Tijani dit :

J'avais dit non, y a rien qui aille comme il faudrait pas, et celui qui répondait au nom de Madjar, et s'appelait encore Hakim, a dit :

– Alors pourquoi vous voulez qu'on renonce déjà ? Avant d'avoir commencé ? Vous n'avez pas besoin d'eau ?

– Si on n'a pas besoin d'eau ? Ah !

Il a dit :

– Une eau qui ne serait pas à prendre, à chercher à des heures de marche ?

– Bien sûr qu'oui, qu'on la voudrait, cette eau. Bien sûr qu'oui, qu'on aimerait même la voir passer devant nos portes. Dieu me damne ! Mais on pourrait aussi bien continuer comme avant, aller la chercher à la rivière.

Mes yeux ont parcouru la circulaire assise de granit du plateau. J'ai fouillé du regard sa couleur lie-de-vin, ses nids-de-poule, ses arasements de pierre à meule sous les rayons obliques du soleil. Je n'ai pas trouvé à quoi confier mon tourment. J'ai dit :

– C'est vrai, bien vrai, pas la peine de vous donner tout ce mal. Bien vrai, pas la peine.

Alors Aziz a détourné son attention de cette boule brillante qui pendait aux mains de l'autre. Pour la première fois, il a dit quelque chose :

– Dieu sait où c'est que ça peut nous mener.

Mais il n'a pas voulu (n'a pas pu ?) regarder les deux étrangers. C'est comme moi.

Youssef, lui aussi, a commencé :

– Z-avons pas de saint à nous. S'y en a jamais eu un ici, nous l'savons même pas. Nous l'savons seulement pas, ce qu'il est devenu. Nous vivons sans protection.

Le Madjar, leur conducteur, a dit :

– Bon, et alors ? En quoi seriez-vous plus avancés ?

Il ne comprenait pas. Il ne pouvait pas comprendre. Youssef a dit :

– En rien. C'est ça.

– Quoi ça ? a dit ce Madjar. Quoi ça ?

Youssef a dit :

– Ça d'où que ça vient.

Je disais : il ne peut pas comprendre et y aurait trop à dire s'il faut parler.

Madjar cherchait quelque chose sur notre figure à nous trois.

Youssef a bien voulu lui expliquer :

– Ben, si nous avions eu not'saint comme on aurait dû, y nous aurait donné not'eau. Z-aurions pas eu besoin de courir au diab'et y l'aurait donnée quand même. Y l'aurait trouvée et donnée tout seul.

Il tournait la tête, disant ça, ne s'adressait à personne. Pourtant nous étions des fellahs comme lui. Mais il ne parlait pas pour nous. Je sais pourquoi. Il ne parlait pour aucune des personnes présentes.

Les mâchoires de Madjar faisaient des nœuds.

– Vous ne voulez pas qu'on continue ?

J'ai dit :

– Ben vrai, c'est pas la peine.

Il a dit alors :

– Les autres, qu'est-ce qu'ils vont dire ?

J'ai dit :

– Les autres ?

Il a dit :

– Ceux du village.

J'ai dit, c'est ma foi vrai :

– Diront la même chose.

Et nous ne disons plus rien. Pas même eux, les étrangers, et ne bougeons pas de notre place. Comme si nous n'étions plus en mesure de faire un pas maintenant, tant ce qu'il y aurait eu à dire était gros. Bien vrai, trop gros pour passer à travers la gorge d'un homme.

Ça aurait pu durer longtemps. Serions encore à la même place aujourd'hui.

J'ai dit :

– Nous ne faisons plus partie de la communauté des vivants.

Madjar a juré indécemment. J'ai dit :

– Pour sûr ! On peut rien contre ça. On s'en va ?

Aziz a dit :

– Partir… rester…

– Nous avons glissé dehors sans nous en douter.

J'ai dit :

– Une déchra que je connais n'avait pas son saint, avant. Un jour, elle invite celui qui vivait au village voisin. Elle lui fait une fête. À la fin de la fête, elle l'égorge et elle l'enterre sur son propre sol pour être sûre qu'il y restera et la protégera.

Youssef a dit :

– Maintenant y n'sont plus des gens abandonnés. C'est pas la peine de chercher plus loin.

Madjar encore, il a dit :

– Mais aujourd'hui il n'y a plus de saint à amener ici et à égorger.

J'ai dit : m'est avis qu'il ne sait pas ce qu'il dit. Nous, on ne dit rien. *Je disais :* n'a même pas une petite idée de quoi il retourne.

Et il a continué :

– De toute façon, ça ne servirait à rien.

Je disais : non, il ne sait pas, n'a pas la moindre petite idée.

Aziz a dit :

– Voire.

– Nous le sommes tous plus ou moins, abandonnés, a dit Madjar à ce moment.

Aziz a eu un sourire triste :

– Mais nous, plus que les autres.

J'ai dit :

– Il est peut-être arrivé, l'homme qui protégera cette terre.

Livre 2

Waëd dit :

Pas suffisamment loin, pas assez pour échapper à l'atmosphère de travail, de bureau, de ces dossiers à étudier, ces grands dossiers avec leurs mentions *Important, Urgent*. Plus de minuit. Je n'ai pas eu la sensation du temps qui passe. Une odeur de pensée, de papier, tourne encore, fume encore autour de moi. Une odeur, une solitude qui créent une île paisible et lourde. Mais indécise aussi avec sa lumière rabattue ; brumeuse. Pas encore suffisamment. Elles continuent à me poursuivre. J'y ai travaillé, mais là-bas je ne m'en suis pas aperçu. Elles continuent à me rattraper, à vouloir m'isoler. Mais à présent toute préoccupation, toute pensée se résout en nuit.

Je libère mes poumons. Je me remplis d'air sombre. Je ne sens ni lassitude ni sommeil, et pas le moindre désir de rentrer. Je ne me sens pas la moindre attache.

Vigilance placide des grands arbres. Ombres libérées de toute sujétion. Une chaude nuit d'août. Une nuit parvenue à ce point où une nuit s'interdit d'avoir l'air d'une nuit. Où elle n'est plus qu'un regard. Je marche dans ce regard. J'ai l'impression de poser le pied dans du feutre. Je n'ai pas la moindre envie de rentrer. Magie qui s'exhibe comme un arlequin.

C'est mon imagination. Elle est prise d'une sorte de verve. Elle tient une sorte de manège. Je ne veux qu'aller faire un tour au centre de la ville. J'ai forcé la dose de travail, ce soir. Pas encore assez loin pour ne plus y penser. Pas encore suffisamment pour oublier. Assez et pas assez pour penser et pour oublier.

Quelqu'un m'accoste, arrive sur moi comme s'il voulait me barrer la route. Je ne l'ai pas entendu s'approcher, pas plus en tout cas que je n'aurais entendu un esprit, jusqu'au moment où, pendant un quart de seconde, je me suis préparé à une attaque. Dans sa main quelque chose a lancé un éclat froid. Qui peut-il être ?

Il dit :

– Avez-vous du feu ?

Mon cœur a battu trop vite. Plus vite que je ne l'aurais souhaité. J'en garde comme un goût âcre dans la bouche. Je lui tends mon briquet.

Essayer de distinguer ses traits, de les deviner. Ma curiosité s'excite. Il prend le briquet.

Il n'allume pas sa cigarette.

– Je vous ai pris pour votre frère.

Je dis :

– Vous ne pouvez pas m'avoir pris pour mon frère. Je n'en ai pas.

– Mais si, dit-il. Seulement il est comme un Noir qui aurait un frère blanc.

Voilà qui promet. À quel oiseau ai-je affaire ? Pas à un soûlard. Plutôt à l'un de ces amateurs de haschisch qui bourrent les fondouks et les mesrias ; une de ces outres à kif.

Il dit :

– N'êtes-vous pas monsieur Waëd ?

À une heure pareille, j'en suis à peine certain. Il faut s'attendre à tout.

– C'est tout ce qu'il y a de plus présumable.

Oui, je dis c'est tout ce qu'il y a de plus présumable avec une sorte d'hésitation, une sorte d'étonnement et de sourire. Hésitation, étonnement, sourire qui me procurent une sorte de jubilation. Il dit :

– C'est bien ce que je disais. Comme le visage sous le masque qui n'est plus supporté. Le visage avec seulement sa chair noire, sa solitude noire, son silence, ses désirs, son obscurité pleine de soupçons, de violence, d'indéchiffrables menaces. D'indéchiffrables menaces…

– Qui êtes-vous ?

Je commence à bouillir.

– Où voulez-vous en venir ? dis-je encore.

– Je l'ignore. À rien.

– Nous voilà bien avancés.

Il dit :

– Tout est bon pour moi. Et somme toute, je préfère qu'il en soit ainsi, qu'entre le monde et moi existe ce libre passage qui, pour être dégagé, ne s'en fait pas moins infranchissable quand je le désire. Oui, près, tout près des autres, et très loin.

– J'avais envie d'aller faire un tour au centre de la ville, mais maintenant…

– Il arrive souvent que le centre meure, mais que tout renaisse autour.

– C'est fichu. Je n'en aurai pas le temps.

– Le temps efface les questions, monsieur Waëd.

– Je vous reconnais un certain bonheur d'expression.

Voulez-vous me rendre mon briquet ?

– Le bonheur est à recommencer. Je n'ai pas encore allumé ma cigarette, si vous l'avez remarqué.

– Si fait.

Sans savoir pourquoi, il me vient un sourire ; et c'est un sourire complice. Je suis à nouveau troublé, attiré. Cette nuit feutrée, ces orifices que les lampadaires y creusent, cette lucidité, et lui surgissant comme un arlequin.

De l'individu pourtant, je n'ai rien réussi à deviner. Je ne sais qui il est ni comment il est. Sa voix, bien gouailleuse entre nous, a l'air jeune. Impossible de rien voir dans ces pénombres.

C'est moi qui prolonge la halte maintenant. J'écoute sa voix sans déplaisir. Je ferai preuve de toute la patience qu'il faudra, je le sais déjà.

On dirait qu'il a lu dans mes pensées, qu'il les a pénétrées. Elles ne sont pourtant pas encore devenues des pensées, et encore moins des dispositions.

– Celui qui donne, ne serait-ce que du feu – mais qu'est-ce qu'il y a au-dessus du feu ? – ne doit pas s'offusquer de l'aigreur de celui qui reçoit, laquelle est naturelle sinon légitime. Son geste le place à une altitude où l'amertume et le ressentiment de l'obligé ne sauraient l'atteindre.

Voilà que je me surprends à souffrir ; pas tant que ça à vrai dire. J'ai simplement envie de crier, à tout le moins d'exprimer une certaine souffrance. Dire que la souffrance je connais, ça existe, on peut

l'éprouver. Il m'a porté ce coup en traître. Dire qu'on peut l'éprouver, après un tel coup, pour l'avoir bien connue avant.

Je reste sans rien dire. Je vais être obligé d'écouter la suite. J'ai l'impression de prêter la main à ma propre mise à mort. Le piège dont il fallait se garer. Il s'est refermé sur moi.

Il poursuit :

– De même, la victime d'un meurtrier s'étonne de l'attentat commis sur elle – je suppose – en cet ultime instant qui peut réellement être son dernier. Elle s'étonnerait moins si elle s'informait des raisons de son agresseur.

Je me sens comme engourdi.

– Puis-je savoir pourquoi vous me débitez ces sornettes ?

– De quel côté vous échappez-vous ? me répond-il très vite d'une voix noire. De l'enfance ? De l'âge adulte ?

– Quelle question !

– Toute la question est là.

Tout ça me démonte, tout ça commence à m'excéder, tout ça m'agace.

Une danse d'ombres s'ébranle dans le vide nocturne. Lui et moi sommes pris dans cette mascarade.

Il dit :

– Entre les deux, une corde raide tendue, et vous, debout sur cette corde. Ouvrez les yeux. Vous les tenez fermés ! Ouvrez-les donc, vous êtes toujours sur la corde. Vous voulez suivre cette route, et vous voulez aussi revenir sur vos pas – c'est toujours l'abîme en bas – et vous avez peur de rester là.

Il me souffle au visage :

– On n'avance qu'en damnant son âme. Jusqu'au bout, allez jusqu'au bout ! L'homme n'est capable de se sauver qu'en se damnant.

Il dit encore beaucoup de choses dans un chuchotement extravagant.

– Vous ne pouvez pas y échapper. Ayez le respect de vous-même. Et s'il vous faut le payer d'une grande haine, s'il vous faut le gagner moyennant un mépris plus grand encore, pourquoi pas. N'est capable de concevoir ou d'essuyer une telle haine que celui qu'emplit une profonde pitié. Celui-là porte en lui la pitié suprême ! Pourquoi donc hésiter ? Tendez votre désir vers l'autre bord et ne cherchez pas l'échappatoire des raisons – d'aucune raison. Triomphez et vivez assez longtemps pour assister à votre victoire. Sacrifiez-vous ; vous n'aurez pas d'autre destin, pour autant que vous en espériez un.

Je comprends de moins en moins les insanités jetées par la voix rauque. Elle continue pourtant obstinément, ressasse, semble ne plus pouvoir s'arrêter. De moins en moins, et je jurerais que cet accent saccadé, brutal ne m'est pas inconnu. Sa précipitation surtout. Je jurerais avoir entendu une voix semblable déjà, si ce n'est celle-là. Le même débit, le même timbre.

Il continue :

– Gardez-vous d'avoir honte une fois la victoire remportée : vous n'aurez pas plus de destin, dans ce cas, qu'un ver de terre. Vous l'aurez payée plus cher qu'une défaite ! Ne vous demandez jamais si vous êtes un tricheur si le sort décide de se ranger de votre côté, s'il lui prend la fantaisie de le faire. L'enjeu que vous risquerez sera le plus élevé qu'un homme soit capable de miser. Mais là sera votre vertu. Seule la pierre est innocente !

J’en ai assez. Quelque chose étouffe en moi, se révolte, quelque chose qui ne tolère plus ces divagations.

Mais il s’acharne :

– S’il faut que le mal purifie le monde de tant d’égoïsme, de veulerie, d’infamie, laissons-le tout envahir. Peut-être que l’innocence viendra après !

À ce moment il déclenche le briquet. Non pas à la hauteur de son visage comme on s’y serait attendu : non, à la hauteur de sa ceinture et la lame brillante d’un couteau jaillit dans son autre main en même temps que la flamme.

– Le mal, dit-il dans un murmure.

La lueur du briquet s’éteint plus vite qu’elle ne s’est allumée. Si vite que, sidéré, oppressé, je me demande si j’ai bien vu. Car le briquet est dans le creux de ma main. Et lui, la crapule… il a disparu sans laisser de traces. Il a traversé les ténèbres, s’y est coulé aussi silencieux, aussi subreptice qu’un guépard.

J’effleure mon front du bout des doigts pour tâter la moiteur qui l’humecte et cette sueur me surprend. Pas un instant je n’ai eu la sensation de courir un danger. Il ne me voulait aucun mal ; je ne peux pas l’expliquer mais j’en ai la certitude. Pas même quand il a brandi le couteau. Le mal ! Bonimenteur !

Toujours à la même place, je suis des yeux une ombre lointaine. Est-ce lui ? Elle se balance, vive, ironique, meurtrière. Elle volette plus qu’elle ne marche en direction du Beylick, des vieux quartiers. Et si c’était lui ?

Je reprends mon chemin vers le centre.

Il fait trop chaud.

J’y renonce.

Marthe dit :

Il a pris une chaise, il s'est installé loin de nous. Hakim l'a laissé faire comme il a voulu. Ses yeux luisent de nuit. Il nous réunit dans un seul regard. Il nous réunit tous, sans nous voir, dans un seul regard. Mais il se détourne de temps en temps, cherche autre chose.

Hakim ne lui a pas demandé d'où il est venu. Et lui, il se tient tranquille sur sa chaise, avec son sourire qui ne s'accorde avec rien, comme oublié sur sa figure dont le charme surprend encore plus de surgir ainsi des ténèbres.

Mais quelque chose est entré avec lui, à sa suite ou en même temps que lui. Quelque chose d'autre est entré, quelque chose est venu du monde de la nuit. C'est comme un second personnage qui continue à circuler dans la pièce, fait l'inventaire de tout ce qui s'y trouve, pendant que Lâbane se tient sagement assis à sa place.

La conversation, restée un pied en l'air à son arrivée, reprend. Hakim dit :

– Excentrique, c'est le mot.

M. Aymard dit alors :

– Est-ce seulement de l'excentricité ?

– Toute l'aventure de l'homme, j'en conviens, est dans le défi. Non dans la soumission, non dans l'imitation. C'est l'apparent progrès importé qui risque de faire échouer cette aventure chez nous, un progrès reçu plus comme un coup de masse que comme un bienfait. Chez nous plus qu'ailleurs.

Je regarde Lâbane. Il paraît exulter en silence. Ce soir, il a l'air plus déroutant que jamais.

– Aveugle, absurde, car étranger à tout ce qui est sa vérité, dit Hakim.

Et Lâbane aussi, aveugle, absurde, étranger. Et le monde encore plus aveugle, plus absurde, plus étranger.

– Mais une recherche qui le chasse de lui-même et le conduit dans un désert tout en lui interdisant de savoir où il est, dit M. Aymard, lui réussirait-elle davantage ?

M. Aymard se fait l'avocat du diable. Il parle comme M. Waëd, en ce moment.

– Regarder en arrière comme nous le faisons, dit Hakim, c'est surtout ne pas abandonner ceux qui y sont restés, et tout ce qui y a été oublié, à partir de quoi on peut dire seulement qu'on regarde en avant.

– Tout est là, dit Lâbane.

Nos regards convergent vers lui. Il a toujours son air détaché. On dirait que ses lèvres n'ont émis aucun son. On dirait qu'il est intervenu dans une autre conversation, qui se déroule ailleurs.

Hakim lui dit :

– Tu as raison.

Puis il se tourne vers nous :

– Je ne connais pas mon sang ; j'ai à peine connu mon père, et naturellement, pas du tout mes grands-parents. Après, c'est l'obscurité totale, celle qui rit au nez de chacun de nous.

C’est vrai, personne ici ne sait de qui il descend. Au-delà de la troisième génération, les gens perdent le fil. Ils se perdent de vue, ils sont dans le brouillard.

– Et quand je vais chez les paysans de ma région, dit-il, c’est comme si j’allais en Chine.

M. Aymard allume une cigarette. Ses doigts tremblent toujours un peu. Ses verres de lunettes renvoient les reflets d’un regard élargi. La nuit collée aux fenêtres fixe l’œil sur nous. La campagne est un inépuisable murmure. Elle ajoute sa présence à celles qui nous entourent déjà.

Hakim dit :

– C’est pourquoi notre étrangeté nous demeure à nous-mêmes étrangère et ressemble à de la barbarie, à des catacombes où nous serions condamnés à errer toute notre vie.

– Ce que vous dites là nous concerne tous, dit M. Aymard.

– Pas autant que nous. Pas autant que nous. Nous, nous n’avons pas encore trouvé notre justification. Parce qu’on ne peut pas tenir pour sérieuse une justification juridique, politique ou même historique. Nous restons coincés dans une non-justification générale.

– Cri que le monde élève de tous les côtés !

– Aussi je dis : tant qu’à mendier, il vaut mieux aller tendre la main à la porte de notre pauvreté, devant l’homme aussi démuni que sa terre, l’homme qui conserve ce pays par-devers soi comme une parole muette, même si cette parole est un cri, une insulte, une accusation. Ce serait plus digne. Ou moins décevant.

– Père ! crie Lâbane.

Il nous fait tous sursauter. Il n’a pas changé d’attitude.

– Père !

Sa figure impassible se tend. Il ne voit rien. Nous attendons mais nous ne savons pas quoi.

De la main, Hakim fait signe qu’on le laisse en paix, ne lui parle pas.

Comme il ne se passe rien, il se tourne vers M. Aymard. Il dit doucement :

– Oui, cela vous concerne aussi.

– Hakim Madjar et ses pitoyables compagnons sont parmi les pires, s'écrie Kamal Waëd, n'étant justement pas si irresponsables que ça ! Je…

Si-Azallah dit :

Il se tait, hors de lui, il n'achève pas sa tirade. J'entends la rumeur de la ville. Elle fait irruption dans l'atmosphère ouatée du bureau et l'agite. Elle a quelque chose de déluré. Il occupe son siège à la fin comme pour y retrouver le calme.

Il dit – sa voix a pris un accent des plus sombres :

– Je les mettrai hors d'état de nuire. Ainsi que tous ceux qui de près ou de loin ont partie liée avec eux.

Je veux plaisanter :

– Alors, moi aussi, je suis de cette partie-là, je suis à mettre dans le même sac !

Il ne daigne pas me répondre.

Je dis :

– Il intervient trop d'éléments personnels là-dedans, Kamal Waëd.

Son silence qui se prolonge parle pour lui. Il a compris ce à quoi je fais allusion. Sera-t-il, ce mutisme, sa seule réponse ? Est-il vraiment aussi méchant qu'il veut le paraître ?

Mais il dit :

– Je refuse ce chantage.

Il reporte alors son attention sur moi.

– Il y a des éléments personnels ? Eh bien, soit.

Je dis :

– Il se peut que ce soit ça, la politique. Uniquement une forme de justification.

Il ricane sans bruit. Il attrape une règle et joue avec, tambourine avec, sur son bureau.

– Ils se heurteront à un mur. Y compris le Dr Berchig. Parce que je pense qu'il y est aussi pour quelque chose. Pour beaucoup même. Je n'en ai aucune preuve, mais quelque chose me dit que lui aussi trempe là-dedans.

Je tressaille. Ce nom qu'il me jette, qu'il consent à prononcer. Mauvais signe. Je préfère encore qu'il ne voie pas mon trouble. Je dis :

– À t'entendre parler, on croirait que le pays tout entier n'a qu'une idée : comploter.

– Je n'ai pas dit le pays tout entier.

– Les complots, ce sont aussi de bons moyens de gouvernement.

– Prends-le comme tu voudras.

– Pourquoi le Dr Berchig ?

Il observe un silence.

– Tu le sauras suffisamment à temps.

– Dommage ! Parce qu'en attendant, on ne peut se défendre de voir autre chose montrer le bout de l'oreille derrière les raisons politiques.

– Je me fous de ce qu'on voit.

Je dis :

– Regarde bien sur quoi tu poses le pied.

Il ricane encore.

Je dis :

– Certaines personnes nous empêchent de dormir seulement parce qu'elles existent, seulement parce qu'elles sont ce qu'elles sont. Nous voudrions que le passé, et tout un tas de gens, un tas d'histoires, cessent d'exister à cause d'elles. Mais ils n'en finissent pas de nous filer le train.

Kamal Waëd s'écrie :

– Suffit !

Il est violacé comme s'il allait avoir une crise de nerfs. Alors moi :

– C'est assez commode de dire suffit. Il faudra bien un jour que tu arrives à regarder les choses en face, en face les balivernes pour lesquelles tu voudrais anéantir ce passé, l'enterrer vivant sous un présent mort, et tous ceux qui en font partie.

Il dit, crie, son teint tournant à l'ardoise :

– Passé ! Présent ! Vivant ! Mort ! Tout ça est complètement stupide !

– Je regrette…

Le soleil qui se prend dans les arbres du jardin m'envoie des javelots dans l'œil. Je pense : tu ne peux pas soutenir la vue de ces choses, car tu saurais ce que c'est que la vérité. Et il n'y a place que pour une vérité. Mais ça, tu le sais déjà.

Quelle discussion pénible ! Ne vaut-il pas mieux envoyer tout ça au diable ? Comme une fine lame au plat miroitant passe et repasse sur mes nerfs tendus.

Je plaque les mains sur les accoudoirs de mon fauteuil et me lève. Je tâche de sourire. Le soleil s'est déplacé. Il n'éclabousse plus le bureau comme il le faisait il y a quelques secondes. L'atmosphère paraît libérée dehors tandis qu'elle reste ici d'une morosité hargneuse. Je ne nourris pas d'inquiétudes pour le Dr Berchig. Je m'en fais plutôt pour celui-là. Je ne le reconnais plus.

Ou bien est-ce maintenant qu'il est lui-même, assis comme il est là, cuirassé, inébranlable et prêt, dirait-on, à ne faire qu'une bouchée du monde ? Je le vois loin, très loin, un tout jeune homme amusant, ravi de se dévouer, sacrément intelligent. Je le vois à une distance d'où mes paroles ne lui parviennent certainement plus que comme un bruit sans signification, mais toujours dans le mystère de sa séduction.

Il se souvient trop de ce qui l'a fait ce qu'il est devenu, voilà le malheur, et pour quoi il a tant envie d'enterrer ça.

La douleur, la détresse. Je pense : une chose avec laquelle je ne sais comment m'y prendre. Mais quelle douleur ? Quelle détresse ?

Il s’est levé aussi. Sur le rectangle de lumière et de verdure béant qui semble aspirer toute la pièce vers l’extérieur, il se découpe en silhouette plus sombre sur d’autres silhouettes dehors de palmiers, d’arbres entourés de feu blanc.

Ce n’est pas ce que j’avais voulu. Pas ça.

Aymard dit :

Si-Azallah baisse la voix malgré lui, il répète :

– Je regrette d'avoir à vous le dire, mais vous feriez bien d'être prudents.

Un frémissement court dans les petites mèches folles de sa barbe. Un sourire sans doute destiné à corriger la gravité de ses paroles. Chez les Madjar, je n'ai trouvé que lui, ce soir. Pas de Lâbane, ou pas encore. Mais la nuit ne fait que tomber. Il dit :

– On commence à vous prendre au sérieux en haut lieu. Vous devenez intéressants.

Ses tics ne le laissent pas en paix une minute. Il ajuste nerveusement sa calotte haut perchée sur sa tête. D'autres gestes nerveux suivent.

La figure de Madjar exprime peu d'inquiétude.

Marthe dit :

– Comment ?

– Les temps ont changé, paraît-il, dit Si-Azallah.

Elle dit :

– C'est vrai ?

Elle demande ça à Madjar qui hausse les épaules.

Si-Azallah :

– Vous n'avez pas que des amis.

Madjar grogne :

– Ce serait trop beau.

Puis il s'étonne :

– Qu'est-ce qu'ils veulent ? Ce pays leur a échu en héritage ou quoi ?

Il me regarde. Il rigole. Je dis :

– Je suis convoqué mardi à la préfecture.

Je souris.

– Je vais enfin voir mon ami Kamal Waëd. Ça fait des mois. Quand j'y pense !

Il dit :

– C'est dans trois jours. Vous n'en avez pas parlé.

– Ça n'en valait pas la peine.

Si-Azallah se lève :

– Je vous prie de m'excuser, vous avez tort de le prendre ainsi.

Il est presque sombre. Mais il ne le reste pas longtemps, son tempérament ne le lui permet pas. Il incline gracieusement la tête devant Marthe. Il franchit la porte sans abandonner l'air de componction

amusée qui convient mieux à son personnage.

Madjar lui fait au revoir de la main, ne le retient pas.

Je crois qu'il a beaucoup d'estime pour ce diable d'homme, qu'il voit en lui un ami sûr. Comment prend-il ses avertissements ? Y a-t-il menace ou non ? Si-Azallah, nous prévenir ? Cela ne lui ressemble pas beaucoup. Il pécherait plutôt par excès de discrétion. On peut être tranquille que ses renseignements sont puisés à bonne source.

Mais que faire de son avertissement, si précieux soit-il ? Il n'a rien compris, lui non plus.

Madjar dit :

– Un problème va se poser à vous à présent.

Je dis :

– À moi ? Je ne vois pas.

– Vous êtes convoqué à la préfecture. Vous ne voyez pas ?

– Non. Sincèrement.

– Les choses pourraient se gâter pour vous. Vous n'en finirez plus, avec les ennuis.

Après ce qui vient de se passer avec Si-Azallah, je comprends.

– Ne vous tracassez pas pour ça, dis-je.

– Ils ne prendront pas de gants.

– Vous seriez chic de ne plus en parler.

– Et pourtant.

– Quoi ?

Il dit :

– Nous, on continue.

Je le regarde.

– Il ne manquerait plus que ça ! Il ne manquerait plus que vous vous arrêtiez à cause de ces bêtises !

– Nous repartons dans quatre jours. C'est ce que je voulais dire.

– Eh bien ! Je serai des vôtres.

Il réfléchit, il rentre les coins de sa bouche.

– Ils vont vous chercher la petite bête.

Peut-être que, dans son esprit, mon temps a trop duré, et qu'il est passé maintenant.

– Si ce n'est pas vous qui le voulez, qui m'abandonnez, auquel cas je n'aurai absolument rien à dire, je n'y renoncerai pas pour tout l'or du monde.

Il dit :

– N'en parlons plus.

Nous n'en parlons plus, nous parlons d'autre chose.

Mais après un moment, je demande, je ne peux pas m'en empêcher :

– Où allons-nous, cette fois-ci ?

– Au même endroit.

– Aha.

Marthe dit :

Lui aussi s'était mis d'un coup sur ses pieds. Nous nous attendions à ce qu'il parte. Il demeurait fiché sur place. Il ne manifestait pas la moindre velléité de départ encore après une minute ou deux. Il ne remarquait pas notre surprise. Il ne voyait rien.

Hakim s'est levé. Il a posé un bras sur ses épaules, il lui a parlé tout bas. Il lui a dit des mots presque tendres. Puis il a dit :

– Tu veux rentrer chez toi ?

À ce moment, Lâbane a paru se réveiller :

– Qui est-ce qui nous délivrera de ce passé à la parole dorée ? Qui nous apportera la promesse d'en guérir ?

Hakim a dit :

– Il est peut-être en train d'arriver, il est peut-être déjà parmi nous, celui qui le fera.

– Je meurs d'attente. Qui est-ce qui me ressuscitera à son arrivée ?

– Il te fera renaître.

Quelque chose s'est mis à trembler en moi. Lâbane disait :

– Il y a si longtemps que je me suis écoulé à travers mes blessures.

Mais tu portes toutes les choses en toi, Lâbane ! Et bien plus encore, beaucoup plus, une parole de soleil, de pierre et de vent qui vient de loin.

Il a dit :

– Que celui qui est libre de cœur me délivre. Et vous qui riez, préparez-vous au châtiment. Crevez-vous les yeux pour éviter de voir ce qui vous attend. Père, père !

Je pense : son cri n'est sans doute pas celui qui convient. Sans doute en faudrait-il un autre. Mais je ne le connais pas.

– Père, c'est de haine et de mépris que vous avez nourri votre enfant. Mais moi, je vous aurais jeté mon cœur à manger comme à un chien si on me l'avait laissé, et ç'aurait été, vous, votre orgueil de le dévorer, et moi, ma consolation.

Hakim a enlevé le bras dont il lui avait entouré les épaules. Il l'observait avec tristesse ; M. Aymard regardait ça aussi et serrait les dents.

– Il est temps que la consolation revienne. Il est temps que vous vous arrachiez les yeux pour me voir.

Soudain j'ai peine à supporter ça. Hakim prend ma main. Il l'étreint, la pétrit dans sa main. Il a compris ce qui se passe en moi. Le tourment ne s'éloigne pas. Lâbane conserve la même attitude, un air traqué, il continue à ne voir personne, à n'entendre personne.

– Sommes-nous un sol si riche pour qu'on le creuse, le fouille tant ? Mais qu'est-ce que creuser, qu'est-ce que fouiller comparé à ça ? La terre se rétrécit de douleur n'importe où je pose le pied.

Et il se met à crier :

– Mon corps va s'abattre ! Enfuyez-vous !

Aime ton prochain comme toi-même ; c'est tout ce que je trouve à penser.

Il crie :

– Mon âme va s'abattre !

Il s'abîme alors dans un sanglot sans larmes ; des frissons montent de ma main, après avoir parcouru mon corps hérissé, jusqu'à la main calme de Hakim.

Il crie de toutes ses forces :

– Ma faim à moi est celle d'un macchabée !

Puis moins fort :

– Nous aurons un guide qui ne sera ni berger ni mouton ! Notre cœur fondra, brisé par le premier de ses regards. Il nous appellera de sa voix de bélier, nous l'entendrons et nous sortirons de nos tombes. Mais les cadavres, il n'en voudra pas, il les repoussera ! Seuls les vrais morts le suivront, marchant au nouveau soleil. Ceux-là ne seront pas abandonnés. Un épervier dessinera des cercles au-dessus de leur tête. Oh, seigneur des chasses, je suis en route, je danse en allant mon chemin, libre dans un monde d'hommes libres !

Bien et mal, joies et peines, je vois comment vous vous dérobez au regard du Créateur pour pactiser et fonder un royaume équivoque.

Mais je dis : la conciliation est impossible, le mariage est contre nature.

Je suis au désespoir.

Il dit plus faiblement encore :

– Et moi, fantôme né de la cendre, ombre au milieu des flammes claires, où j'atteins enfin ma raison d'être. Moi dans la combustion et dans la poussière, dans le vent qui guérit du temps ; le feu et son ombre.

Il a poussé un long soupir et n'a plus proféré un son. Un silence fade, sournois, est tombé sur nous.

Puis, les yeux grands ouverts, il a eu une expression d'enfant. Il a regardé autour de lui. Hakim le surveillait.

Moi, assise, je tenais la main de Hakim et j'attendais. M. Aymard non loin de moi, sur sa chaise, attendait aussi. Tous les trois immobiles comme si à un instant quelconque notre attention avait été prise en défaut et n'avait pu percevoir la chose qui s'est engouffrée dans la pièce. Et cette chose a fabriqué ce qu'elle a voulu – cette mystification.

C'était lui maintenant qui avait l'air effrayé, qui restait à nous observer. C'était lui qui nous adressait un sourire inquiet, un sourire destiné à gagner notre confiance, et qui disait :

– Hein ? Bien vrai, il se fait tard. Si tard, qu'il se fait tôt. Il est l'heure que je m'en aille. Adios !

Non, il n'a pas dit plus. Nous avions fait un rêve les yeux ouverts et les dernières traces venaient de s'en dissiper.

M. Aymard s'est levé, le premier. Je me suis levée aussi sans réfléchir, par imitation. Mais je n'ai su que faire. Alors je suis allée en direction d'une des fenêtres, j'ai apporté des verres de boisson fraîche. Ils ont bu en silence.

J'ai bu aussi.

Lâbane avait dit ma faim à moi est celle d'un macchabée.

– Il faut que tous aient à manger à leur faim et de quoi s'habiller et même, plus tard, de quoi s'acheter des autos. En attendant, ils bénéficieront de congés payés et d'allocations, et c'est à la Révolution qu'ils le devront. Nous seuls sommes capables de leur préparer cet avenir, la Révolution qui créera des industries.

Aymard dit :

Ce n'est pas Kamal Waëd que je vois. C'est un inconnu. Un inconnu qui prolonge sa station devant la fenêtre, qui regarde dehors, me tournant le dos ou presque, et qui ajoute :

– Il y a encore un long chemin à parcourir, mais nous le parcourrons aussi vite que possible. Nous avons déjà commencé ; nous élevons déjà des usines, des écoles, des barrages. Nous mettrons de l'ordre dans nos affaires.

Il continue à regarder dehors, à s'adresser non pas à quelqu'un (moi) qui se trouve dans la même pièce que lui mais à un interlocuteur là-bas, où vont ses regards.

– Alors, toi et tes compagnons, ayez la décence d'arrêter cette farce. Nous l'avons tolérée jusqu'à présent. Je crains que nous ne puissions continuer. Anarchie, violences, aveuglement, c'est tout ce qui en sortirait, si tant est qu'il en sorte quelque chose. Laissez en paix ces fellahs chez qui vous vous introduisez et dont vous troublez l'esprit. Nous avons besoin de calme et d'ordre. La paix doit régner. Nous ne voudrions même pas entendre dire qu'il existe un endroit où elle est menacée.

Il fait volte-face sans quitter la baie. Il dit et retrouve, simple et directe, sa voix de quand nous étions étudiants :

– Laisse tomber, Jean-Marie.

Je revois le vrai Kamal Waëd. Mon Kamal est devant moi. Mais le temps d'un éclair, et c'est l'autre qui reprend, ne me donnant pas le temps de répondre :

– Tu détestes et méprises ta civilisation, cette civilisation dont tu es le plus achevé des produits, pour des raisons qui te regardent et dans lesquelles je ne veux pas entrer. Libre à toi de vouloir la détruire. Mais si tu cherches à le faire ici et si tu as cru trouver des alliés en certains des nôtres qui sont une négation vivante de toute civilisation, eh bien tu t'es laissé fameusement avoir. Tu ne connais pas nos cocos ! Avec eux on joue toujours perdant.

Cette fusée de rire, sarcastique, méprisante, qui suit ! C'est si étrange, ce que j'entends, que je n'en crois guère mes oreilles. Sans se rapprocher, ne me permettant toujours pas de placer un mot, il poursuit d'une même haleine :

– Ici, elle nous est encore trop précieuse, ta civilisation – c'est la civilisation tout court – pour que nous le tolérions. Tu iras la détruire dans ton pays si le cœur t'en dit.

– Premièrement, je n'ai l'intention de rien détruire du tout, dis-je.

Son regard vole et me traverse comme une flèche étincelante.

– Si tu veux rester dans ce pays, et pour ma part je le souhaite vivement, ne nourris en tout cas pas de pareils projets.

– Deuxièmement, les buts des mendiants de Dieu ne s'opposent pas à ceux de la Révolution. Je dirais même qu'ils convergent et pourraient se compléter.

– Comme professeur, tu apportes déjà énormément à ce pays.

A-t-il entendu ce que j'ai dit ? Il n'ajoute plus un mot, ne bouge pas de sa place. Il m'a fait venir à seule fin de me communiquer cette mise en garde, ou ce conseil – à moi de choisir – ; il n'avait rien d'autre à me dire en dehors de ça, je le sais maintenant.

Il est bien renseigné. Mon désir de m'expliquer, bien plus, de le blaguer, de lui poser toutes sortes de questions, et d'abord, pourquoi tout à coup il se fait si rare, s'évanouit. Je pense : toute parole serait vaine. Notre récent échec auprès des fellahs me paraît moins dur à digérer, en comparaison.

Madjar n'a pas insisté, lui non plus, chez les fellahs. Il n'était pas impressionné, non, on ne pouvait pas croire qu'il le fût le moins du monde ; plutôt il n'y avait plus rien à faire là-bas. Et il n'a pas insisté. Ses yeux s'enfonçaient dans les lointains, je les revois très bien, ses yeux enfouis sous la corniche des sourcils. Et les yeux du fellah Tijani aussi s'enfonçaient dans les mêmes lointains, dans un visage raidi. Mais lui, on aurait cru qu'il savait de quel côté il allait venir, l'homme qui protégerait son coin de terre, qui le protégerait lui-même : des mêmes lointains, et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Je le regardais aussi, je pensais aussi : il est responsable de ses invités.

Nous avons buté contre un obstacle, quelque chose comme cette falaise devant nous ; seulement c'était un obstacle qui demeurait invisible. Mais je continuais à tenir cette histoire de saint sacrifié pour une plaisanterie de fellahs, s'il y avait quelque chose à y comprendre. Je pensais : l'hôte est sacré ici. Je pensais : toucher un cheveu de sa tête…

Nous sommes retournés alors vers les maisons, c'est tout ce qui restait à faire. Je pensais : j'ai rencontré cette résistance, j'ai senti cette obstruction depuis que nous avons commencé à mettre un pas devant l'autre sur ce plateau désertique. Et aussi abondamment qu'il y aurait pu avoir d'eau à trouver, aussi proche à découvrir qu'elle ait été s'il y avait la plus petite chance, ça ne pouvait que rater.

Quand nous sommes arrivés au village, il tombait du feu. Un martèlement de forge ébranlait ces hautes terres. Nous nous sommes retrouvés parmi des gens, nous avons été accueillis par des mines dont il m'a semblé qu'elles n'ont jamais été plus dures, plus creusées, plus muettes. À peine certainement plus dures, plus creusées, plus muettes que la veille, quand ils nous avaient reçus, mais certainement plus.

Nous avons commencé à attendre la camionnette et son irascible conducteur. Le sentiment que quelque chose de grave, voire d'irréparable, allait se produire couvait dans l'air. Quelque chose de grave, d'irréparable, sans qu'un seul homme présent eût la force de s'y opposer ou de lui résister. Et c'était le sentiment le plus susceptible de ressembler à une trahison, et il serait plus inexplicable encore, plus tragique que l'erreur, la profanation dont on ignore ce qu'elles peuvent abîmer, souiller. Détruire définitivement et indignement.

Je pensais, fermant les yeux sous le poids de la chaleur et de la lumière : on doit pourtant pouvoir trouver de l'eau dans ce pays. Mais le disais pour penser à autre chose ; rien que pour penser à autre chose. Et j'interrogeais le front de la falaise impitoyable découpé sur le ciel, *disant encore* : il y a de grandes chances, là-dessous. En tout cas, assez pour que ça vaille la peine d'essayer. Mais rien que pour penser à autre chose.

Certains d'entre eux s'étaient adossés à leurs masures, d'autres s'occupaient à d'indéfinissables travaux, passant, repassant devant nous avec des airs de marcher sur la pointe des pieds, comme quand un malheur est arrivé – encore que celui-là restât à venir s'il fallait qu'il vînt. Comme quand on craint (était-ce ça ?) de réveiller le mort qu'on sait allongé dans les parages, sans qu'on puisse non plus imaginer quel mort, ou quel danger pire, et que l'idée qu'on s'en est faite demeure pourtant si incroyable qu'on ne se sent guère enclin à parler de danger (ou de malheur, ou, à plus forte raison, de mort). Et l'on s'aperçoit juste à cet instant qu'ils ne marchent pas moins normalement qu'à l'accoutumée, ne restent pas moins assis à leur manière habituelle dans un pays où il n'y a jamais grand-chose à faire. Je pensais : mais c'est une eau interdite. Plus interdite que s'il faut aller la chercher à une telle profondeur, sous une telle couche de terre qu'il vaut mieux y renoncer tout de suite et la laisser pour toujours là où elle est, comme si elle n'existait pas, ni ne vous était destinée.

Disant cela, le ressassant. Et la révolte, l'humiliation ne se levaient pas, mais stagnaient en moi. Révolte, humiliation des sources qui se cachent, et que ce soit justement des hommes comme ceux-là qui les rendent interdites et inaccessibles, des hommes qui en auraient le plus besoin, mais que s'obstiner à vouloir aller les découvrir contre leur gré, leur désir, serait encore plus fou, peut-être criminel, en tout cas absurde. Disant cela, le ressassant, me rendant idiot à force d'y penser, sachant pourtant qu'il fallait s'en détourner, laisser ces choses à… Je ne savais pas à quoi, je ne savais pas à qui, je ne savais pas pourquoi.

C'était un secret qu'ils n'avaient assurément à partager avec personne.

Nous sommes pauvres et ignorants : la phrase, les mots mêmes, de Madjar ce matin-là. J'acquiesçais. *Je disais tout seul :* nous sommes indubitablement pauvres et ignorants. *Je disais :* ils se réveilleront encore demain. Ils auront vite fait le tour de leurs occupations. Ils iront s'asseoir à deux, à trois ou à un seul, et attendre. Attendre que la journée passe et amène la suivante. Puis que la suivante passe. Et que si, au bout, il ne leur reste d'autre ressource que de se transformer en pierre et de s'en remettre au vent qui tourne jour et nuit autour d'eux, de laisser ce vent les user, les effacer, c'est leur affaire et un secret qu'ils n'ont à partager avec personne. Mais Madjar a oublié, lui aussi, la leçon apparemment. Lui-même l'a oubliée, parce que tout cela se trouve au-dessus de l'échelle humaine, des forces humaines. Ou au-dessous.

Nous avons commencé à attendre la camionnette et son conducteur. Mais notre hôte, le Tijani, est bientôt venu, il nous a fait lever, fait mettre en marche sous le regard des autres fellahs. Il nous a demandé de le suivre. Il avait dit aux hommes du village de rester là où ils étaient. Il est venu seul avec nous. Quand nous sommes arrivés en bordure du plateau, surplombant l'oued dont nous avions piétiné les bancs de sable et les galets pour venir, il nous a considérés sans un mot, laissés sans un mot.

Je pense : mais il ne faut pas que j'oublie le fellah encore jeune, à la tête encore plus maigre si c'était possible, plus sauvage avec son mélange de crainte, d'impuissance et de frénésie qui s'est jeté sur nous au moment du départ, a craché sur nous et qui, retenu avec beaucoup de mal, s'est mis, les traits convulsés, à hurler et à se tordre. Hurler, écumer et se tordre. Il ne faut pas que j'oublie ça.

Nous y retournons demain. C'est là que Hakim Madjar a décidé d'aller de nouveau. Il n'y avait que ça à faire, c'est sûr et certain.

Je dis :

– Adieu, Kamal Waëd.

Mon départ a semblé le surprendre.

Lâbane dit :

Je me redresse. Mais j'avais déjà commencé à l'écouter. Commencé avant de me réveiller.

… et je les rêve tous, dit-il. *Je les vois tous.*

Comme un grand péril, il est sorti de mon sommeil, m'a tiré du sommeil, et je me suis assis. N'y a plus rien à faire qu'à continuer d'écouter.

Je les entends tous. Je les pense tous.

Assis sur ma couche, j'écoute. Entouré par l'obscurité, tendu vers elle, la respiration retenue, j'écoute.

Jean-Marie Aymard et Kamal Waëd. Hakim Madjar et Marthe. Le Dr Berchig. Si-Azallah. Mme Waëd. Les autres. Tous les autres. Si nombreux soient-ils.

Sa voix passe comme une coulée de fer fondu. Elle ouvre l'obscurité, elle la balaie de sa traîne de roussi et laisse les chairs de la nuit plus inertes, plus calcinées.

Le maître de chasse.

Je pense : et moi ? Je pense : pourquoi m'oublie-t-il ? Qui suis-je pour qu'il néglige de me nommer comme les autres ?

Dans le dernier soleil, dit-il. *Dans mon corps creux. Face de terre, mais je ne parle pas. C'est là-bas que je suis, parmi ces cris joyeux qui pourraient aussi bien être des cris funèbres. Je patiente. Je les vois dans la poussière de leur éternité, de leur sueur, de leurs regards. Je les rêve. Ils se tiennent ensemble. Ils attendent ensemble. Là-bas où tout commence. Où tout finit. Où rien n'a encore commencé. Isolés ensemble, outragés ensemble, abandonnés ensemble.*

N'a pas ri. Le rire s'est arrêté en arrière, en deçà de la parole. En deçà de toute pensée.

Ainsi…

Mais le jour s'est levé. J'ai regardé.

Je regarde. Je ne vois que Rachida à côté de moi. Elle dort, tiède et tendre, une moue gonflant ses lèvres. Je dis :

– Rachida, Rachida.

Elle aspire fort l'air, entrouvre les yeux. Mais ils chavirent, tout ouverts. Elle s'en retourne déjà là d'où elle est venue.

Je m'écrie :

– Rachida, tu n'as rien vu ? Tu n'as rien entendu ?

Elle n'a que sa voix de quand elle rêve pour protester :

– Voir quoi ? Entendre quoi ?

Je dis :

– Rien, dors.

Son visage reprend sa douceur tiède et tendre. Il fond dans le sommeil. Elle a succombé à quelque

chose de plus fort qu’elle et que moi.

Aymard dit :

Une femme sort de l'un de ces gourbis que rien ne ferme sauf une guenille de rideau. Le trille bref d'un oiseau crépite, repart plus loin. L'aube n'est plus troublée. Elle continue à monter, impétueuse. Il n'y a plus qu'elle et cette femme qui, pieds nus, s'en va par un vague sentier, un baril arrimé sur le dos. Elle et l'odeur des hautes plaines, elle et les effluves des montagnes qui se soulèvent de tous côtés vers plus d'altitude. On la reçoit à la figure comme le pressentiment d'une tempête éblouissante.

La femme louvoie entre des plaques de terre rouge où de l'orge, peut-être du maïs, ont été semés et fauchés, et maintenant d'anciennes fanes, d'anciens chaumes y dressent des pointes de herse. Ce manque d'eau, toujours. Je la regarde s'éloigner, se rapetisser. Cette eau à trouver. Cette eau à transporter. Cette eau à conserver. Cette eau qui est un problème. Je sens ce qu'ils pensent, ces fellahs qui rôdaillent à longueur de temps sans nécessité mais l'air appliqué, imperturbable. Avec leur attitude assurée et ombrageuse, je sais ce qu'ils ruminent, les idées qu'ils roulent dans leur tête : *ils sont revenus. Qu'est-ce qu'ils veulent à la fin ? Qui leur a demandé quoi que ce soit ?*

La dureté qui n'appartient qu'à cette terre les rejette, dirait-on, les refuse, et eux lui sont devenus hostiles. (La rupture a dû être consommée à la suite d'une ancienne violence et rien n'a changé depuis ; et la lutte et l'existence de l'homme ont été condamnées à demeurer vaines.) Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, ils ne nous ont pas fait trop mauvaise mine en nous voyant débarquer à nouveau. Excepté Tijani, qui ne s'est pas approché, qui n'a pas semblé nous reconnaître. Ils n'ont même pas eu l'air étonné.

Je n'ai pas remarqué comment l'un d'eux a pu se dresser à mes côtés, ni depuis quand lui aussi regarde ce paysage rongé déjà par le soleil. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il lève sur moi des yeux déteints, qu'il dit ; et il aurait aussi bien pu ne pas le faire, même à ce moment :

– Dommage. Vous êtes revenus de si loin.

Il continue à surveiller les terres. Sur sa figure ne se lit pas la plus petite trace du regret qu'il vient d'exprimer. Il aurait pu aussi bien n'avoir rien dit. Il dit encore :

– Dommage.

Je m'aperçois de la présence de Lâbane à quelques pas. Je me sens moins seul.

Le fellah s'éloigne en mâchouillant un brin d'herbe. Il traverse lentement l'étendue décolorée.

Madjar arrive et entre chez Mimouna. Qu'est-ce que je fais ? Je l'y rejoins ? Je me dis : j'y vais.

Cassée en deux, elle brosse la terre battue de son logis. Je m'arrête à la porte ; plutôt que d'entrer je recule. Il s'échappe de là-dedans une âcre odeur de palmier nain décomposé ; son balai humide qui embaume. À la fin, j'entre quand même. J'observe Madjar debout à quelques pas. Lâbane est là aussi. Le soleil qui explose, énorme, sur le pays s'allonge tout d'un coup à travers la porte et il règne une ombre plus noire dans les coins. Pour prendre place dans cette ombre sur une grosse pierre ou un billot, il a fallu que Lâbane ait traversé les murs.

Les mains croisées derrière lui, Madjar regarde Mimouna projeter l'eau d'une cruche en pluie et recommencer à balayer. L'odeur de palmier, de poussière, s'agglutine à l'ombre. Elle donne des coups de

balai comme si c'était la seule chose avisée à faire au monde.

– Reste à ta place, il ne t'arrivera pas de malheurs.

Les châles élimés qui lestent sa tête semblent l'attirer vers ce sol qu'elle gratte. Ayant dit ça, elle tente de se redresser. Elle s'appuie des deux mains à ses hanches.

– La vie est un rêve.

Elle dirige une de ses mains vers Madjar.

– Tu es devant moi maintenant, je te vois, et l'instant d'après c'est fini.

Ni grande ni forte, et la peau des jambes et des bras si tannée qu'elle en paraît violette.

– Alors pourquoi vouloir aller plus loin que là où tu te trouves ?

Elle se met à déplisser sa robe du plat de la main et y passe un moment.

– Dieu est partout.

– Ces gens, dit Madjar, qui vous proposent, jeunes et vieux, du travail chez eux ne sont pas des étrangers ; ce sont des gens comme vous. Tout ce qu'ils vous offrent de partager avec eux, vie, ouvrage et terre, ils le proposent de bon cœur, fraternellement.

Elle dégage ses oreilles des châles qui s'arrondissent en cornet de chaque côté de son visage.

– Partager, dis-tu ?

– Bien sûr, dit Madjar.

– Comment peut-on avoir la prétention de partager une chose qui n'appartient qu'à elle-même et à Celui qui l'a créée ? Qui peuvent-ils bien être, ceux-là ?

Le soleil continue à pousser la tête à travers la porte. Des effluves d'argile et de chaumes grillés envahissent l'atmosphère brune et la poussière remuée du gourbi.

Une silhouette se projette dans l'entrée. Rien qu'une personne, il n'en peut passer davantage. Elle laisse ensuite pénétrer la lumière granuleuse.

– Qu'est-ce qu'on gagne à s'entêter ? dit le nouveau venu.

Il dit :

– Ça ne rendra pas nos terres plus fertiles.

Mimouna le toise.

– Va chercher des maîtres et une terre prostituée ailleurs. Si ton Seigneur n'a pas envie d'abaisser son regard sur toi ici, il ne le fera pas plus là-bas.

– Tu es un peu dure, la mère.

– Va chercher cette dévergondée qui s'est livrée à qui a voulu d'elle. Ces étrangers qui sont repartis aujourd'hui vous la laissent après s'être bien amusés avec elle.

– Mon cœur est pur et n'aspire qu'à vivre en amitié avec tous.

– Je n'en suis pas étonnée.

– Oh, oh, la mère !

Elle lui décoche un regard sec. Il retraverse le rectangle de ciel et de terre rouille que découpe la porte.

– Comme des impudiques ! dit-elle.

Ils nous ont tenus, Madjar, Lâbane et moi, à l'écart de cette conversation, ils ont ignoré notre présence tout le temps qu'elle a duré.

Nous sortons de là. Le jour fait taire toutes les voix, ne s'accommode plus que du claquement de ses propres flammes, de sa solitude. Quoique aveugle, une détermination y accomplit son chemin. Nous n'en avons aucune compréhension, mais nous nous enfonçons dans sa complicité.

Lâbane dit :

Je me mets en travers de son chemin, je l'attrape par la manche. Je lui dis :

– Faut pas y aller, Hakim.

Il m'examine. Il n'a pas l'air surpris. Il cherche à comprendre, simplement à comprendre. Je vois l'effort qu'il fait. Tant qu'il peut, il essaie tant qu'il peut.

Plus avec les yeux qu'avec la voix, je crie :

– Vaut mieux pas.

Pas loin, la vieille est accroupie devant un foyer qui n'est qu'un tas de cendres. Elle racle ces cendres des deux mains, et maintenant elle s'éloigne.

– Pourquoi ? dit-il.

Je dis :

– Y en a qui ne veulent pas partir.

Elle revient avec une poignée de brindilles à la main.

Il dit :

– C'est impossible, d'autres veulent partir.

Elle s'accroupit de nouveau devant le foyer. Le soleil est déjà haut, déjà intolérable.

Impossible ? D'autres veulent partir ? Nous nous regardons comme si l'un s'apercevait dans l'âme de l'autre ou comme si nous n'en partagions qu'une et que chacun, peu importe lequel, Hakim ou Lâbane, apprenne dans l'autre ce qui se passe en lui, mais que l'un refuse quand l'autre accepte.

– D'autres veulent partir, dit-il.

Je baisse les yeux.

Je dis :

– Tout se pardonne.

Il s'en va. Il a pris le sentier de terre rouge qui se tortille, dur et tassé par les pieds, entre des roches plus ou moins rabotées aussi. Tisonné par les cris des cigales, le jour est un feu qui a bien pris.

Il faut pousser les choses jusqu'au bout maintenant.

Mais je ne peux pas bouger. L'embrasement lui-même, les flammes elles-mêmes de ce matin – et rien d'autre – me retiennent prisonnier, me ligotent, m'empêchent d'aller le rejoindre, de lui dire – quoi ? J'attends.

Puis les barrières tombent, je peux partir. Je file à sa recherche entre les maisons de glaise.

Je n'ai pas eu à courir bien loin. Il est là, il se tient, lui et des hommes, dans une étroite bande d'ombre. Comme je m'approche, un fellah dit :

– Avec vous, on peut le faire. Si vous voulez nous y emmener, on vous suit.

Il dévisage l'homme. Par ces simples paroles, celui-là m'a dépossédé de toutes les pensées et de

toutes les paroles que j'avais envie de dire.

Je me demande comment il y est arrivé. Il dit, encore lui :

– Le diable m'entre par les deux yeux si c'est pas la vérité vraie !

Un bout de vieil homme qui déglutit les mots dans sa broussaille de barbe.

Un autre va peut-être dire autre chose, faire des objections. Je me mets à espérer. Rien.

Je pense : un cheminement de sang, des convoitises, des rêves, une fièvre dont eux-mêmes ne savent pas grand-chose, ne sont capables de rien dire. C'est cette chose-là qui leur jette comme une ombre, une distraction sur la figure, qui les pousse.

Ce sont eux qui attendent maintenant.

– Demain, dit Hakim, serez-vous prêts ?

Le vieux dit :

– Tout de suite.

– Pourquoi pas ? dit l'un des fellahs.

Hakim dit :

– Demain. Et même, ce ne sera que pour voir.

– Voir quoi ? mâchonne le vieux. C'est tout vu, pour ce qui est de moi.

Et Hakim :

– Sûrement pas.

Le vieux dit :

– Alors c'est pas comme vous avez prétendu.

L'entretien bute sur cette supposition. Chacun trouve soudain apparemment beaucoup à penser, mais rien à dire. Ils fixent sur le pays une attention sourcilleuse. Ces regards ne s'aiguisent que sur une steppe rousse, nue, vide qu'ils connaissent bien, ou devraient, depuis qu'ils existent.

Hakim Madjar chasse les fantasmagories dont ils ont plein la vue :

– Il faut d'abord que vous alliez voir sur place, que chacun se rende compte si, eux, ils veulent de vous et si vous, vous voulez d'eux.

Ils s'interrogent sur ce fait qu'ils n'ont pas prévu et c'est le petit vieux qui parle, qui dit :

– M'est avis que c'est tout ce qu'il y a de plus sensé.

Une escarboucle luit dans chacune de ses prunelles ternes et comme s'il n'en pouvait entendre davantage, il se sauve. Il prend ses jambes à son cou dans la canicule dévorante, plonge dans ces terres qui reçoivent un feu inhabité, vain, hystérique.

Les autres ? L'un d'eux cligne des paupières pour la première fois.

– Les jambes lui ont poussé comme à un gamin.

La canicule, le silence renversent tout.

– Vous qui venez de si loin, dit-il encore, vous pouvez vous vanter…

Il ne poursuit pas. On croirait qu'il a peur de continuer, peur de déranger ou de réveiller, de provoquer quelque chose.

Il s'intéresse de nouveau prodigieusement à ces solitudes aussi sèches que le cal de ses pieds, à croire

qu'il les découvre pour la première fois. Savoir ce qui pourrait se passer ? semble-t-il se dire. Savoir s'il existe une protection ? Contre ça, contre tout, si on le disait ?

Il est resté coi comme s'il avait manqué proférer un blasphème et les autres n'ont manifesté aucun empressement à savoir la suite. Comme lui, ils se sont mis à considérer l'incandescence démesurée, chacun la figure non pas fermée avec sa forte bouche, seulement réfugiée dans cette immobilité et cette fixité des paupières mi-closes, de pierre, qui ont retiré leur regard et ne craignent plus l'éblouissement, comme ces autres trous forés au-dessous des pommettes, sous une barbe dure, couleur de terre.

Sans Nom dit :

Nous coupons au plus court par ces saignées pratiquées sur la montagne que sont les routes du fellah. Même à cette hauteur, on ne découvre pas le soleil, du moins pas encore. L'annonçant sans plus, un vent de lumière se déploie en éventail dans le ciel. Nous sommes une quinzaine d'hommes. Nous marchons sans broncher dans cette clarté de lait. Nous marchons Dieu sait depuis combien de temps dans le mutisme de ces longues crêtes livrées à l'inlassable harcèlement du vent.

Sans doute parce que le soleil est sur le point de crever l'horizon Ziane, un petit vieux, dit :

– On dit que la providence a son printemps où elle fleurit, son été où elle fructifie. Vienne l'hiver, et la v'là qui vous abandonne.

Sans doute va-t-il se lever ; mais il serait le dernier à s'en apercevoir. Sa voix est une serrure toute rouillée d'avoir gardé trop longtemps le silence. En quelle saison de la providence est-on ? Sinon de quoi veut-il parler ?

Un fellah à mon côté dit :

– T'entends par là, je suppose, que s'il y a eu de grands changements, pour nous ils n'ont rien changé ? Je me trompe ?

Ainsi, on est en hiver. Quoiqu'on soit au mitan d'août, c'est l'hiver de la providence.

– Oh ! Oh ! dit le vieux, j'ai rien voulu insinuer de pareil.

Il glisse un regard prudent vers nous, les gens de la ville.

– Je suis pas assez intelligent pour ça.

Mais après ça, il lance une série d'œillades, des œillades pleines de malice mais qui ne semblent avoir de signification que pour lui. Après un certain temps de marche encore :

– Parce que si j'avais été malin, du moins assez, je me serais loué chez un colon tant qu'il y avait encore des colons dans le pays. J'aurais le gouvernement pour patron à l'heure qu'il est, je serais un fonctionnaire aujourd'hui. Sans avoir rien fait que de me trouver là.

Et l'autre fellah :

– Pourquoi que t'as donc attendu qu'il parte pour y penser ?

– Qui ça, qu'il parte ?

– Eh ben, le colon !

– Parce que je suis pas assez malin, je te l'ai déjà dit.

Et c'est encore un fellah, mais pas le même, qui dit :

– Pourquoi, pourquoi ; parce que ces ouvriers de fermes ne nous laissaient point approcher de leur paradis, de ces fermes de colons, tiens ! Et maintenant que la Révolution est arrivée, ce sont les mêmes qui ne nous laissent toujours point nous en approcher. On le sait, pourquoi !

Il détourne la tête et crache. Nous marchons en silence. Une voix simplement gaie dit :

– Et c'est eux maint'nant, dans ces fermes où y font la loi, où y sont les patrons, qui te prennent à la

journée quand y-z-ont pas beaucoup envie de se fatiguer. Plus d'un de ces ouvriers, il préfère maint'nant t'engager pour faire son travail, et te payer de sa poche et attendre d'encaisser les bénéfs. C'est pas des types, ça ?

Madjar, ni aucun de nous, ne se mêle à cette conversation. On l'a tout juste vu poindre à l'horizon, et le soleil est déjà haut perché dans le ciel, il s'est emparé de ces montagnes dans l'innocence de leur réveil. L'espace grésille de lumière à présent. Un seul cri pourrait le remplir en entier.

Une nouvelle piste que nous dévalons après toutes les autres, et nous tombons, cette fois, sur la route gouvernementale. Nous ne tardons pas à distinguer le village. Il est posé au fond d'une auge.

Nous nous arrêtons. Le vent transforme notre sueur en douche, ma chemise se colle à ma peau. Il est juste à nos pieds, d'où un petit serpent d'eau lance des clins d'œil à la pelle comme le vieux tout à l'heure. Des maisons blanches, bleues, jaunes ; un fouillis de noyers, d'oliviers, de jujubiers, de térébinthes, de figuiers. Mais cette verdure ne dépasse pas les bords de la cuvette avec toute cette steppe autour, rien que cette steppe, et que sa gale grise.

Les maisons ont bonne mine, et aussi les jardins, et ces poules, ces ânes, ces chiens, ces moutards, ces vieilles. Les hommes aussi qui se déplacent lentement. Des hommes barbus que notre apparition a immobilisés chacun là où il faisait quelque chose.

Et l'un d'eux, un paysan tout en hauteur, un plus grand que tous les autres, nous interpelle :

– À quoi bon rester là ? N'y a qu'à avancer.

Comme ceux d'un figuier, ses veines et ses muscles gros et tourmentés, et toute blanche, sa laine. Quittant la route gouvernementale, nous descendons en file indienne, agrippés par des ronces. Nous enfonçons nos pieds dans la poudre brûlante du sentier. La vue de tous ces enfants, de ces bourricots, de ces poules, de ces biques ! Ils détalent tous à notre approche. Et les femmes rebroussent chemin, courent se cacher dans les maisons. Il n'y a que les hommes. Eux, ils restent droits, enracinés dans leur terre, avec leurs figures d'icônes aux sourcils rapprochés, aux yeux profonds, larges, calmes. Et les crissements des cigales déchirent l'espace vert, bleu, roux au-dessus et autour de nous, tous les arbres pleins de ces cris, et d'arbre en arbre criblant l'air surchauffé dans l'intention, dirait-on, de dissimuler le silence d'août.

Puis ils viennent. Ils font cercle autour de nous. Les salutations ne sont pas terminées, que l'un d'eux appelle :

– Ya Fatma ! Ya Kheyra !

Et les femmes, épouses, mères, ou filles, de répondre de loin :

– Oui ! Qu'y a-t-il ?

De loin ; sans se montrer. Et l'homme :

– Nous avons des hôtes ! Préparez du couscous ! Préparez du café !

Et les salutations recommencent. Des hommes arrivent toujours. Des nouveaux, qui tendent la main, qui reculent, puis vous considèrent avec retenue.

Le grand fellah au poil blanc s'adresse à Madjar ; il dit :

– Si sur cette terre un homme doit se faire du souci et connaître la tristesse par dénuement, c'est une injustice et un péché. Qu'ils viennent. Sur la pupille de nos yeux, qu'ils viennent. Le refuge et le salut sont dans le Très-Haut, non dans les biens de ce monde.

Il prononce la *tahya*. Je la répète avec lui en silence d'une âme reconnaissante.

Il dit :

– Béni soit le ciel qui nous fait présent de nouveaux frères. Nous serons comptables de leur sort devant lui, cette lumière m’en est témoin.

Aymard dit :

Ça fait deux bonnes heures que nous sommes là, assis à l'ombre d'une tente de fraîcheur tendue par de vieux noyers dans le délire rouge, et un moment que ce bruit dure. Du café, trop sucré, circule. Ce grésillement têtu ne semble avoir pour origine que le féroce soleil explosant sur le pays ; j'y prête l'oreille sans y prendre autrement garde. Parle qui veut, comme il veut. Toi, moi, l'autre. Dis ce que tu as envie de dire. Je pense : toute gêne tombée. Je pense : c'est plutôt le cœur qui parle, qui s'ouvre, parce qu'il sait pouvoir le faire. Deux grandes heures. Je jurerais de vingt à trente minutes à peine, si petites ces heures me paraissent-elles. La semence des figuiers attise par son âcreté l'ardeur du jour. Je donnerais (gratis) mon âme au diable si je n'ai pas toujours connu cet endroit et ses habitants !

Un fantôme de grondement. Un fantôme. Pas davantage. Je pense : c'est ça qui n'a pas de sens.

Tout le monde cause à la fois de tous les côtés et ne semble pas s'en apercevoir ou, s'en apercevant, n'en pas faire cas. Là-dessus, Moussa, une tour faite homme, et toute blanche, dit :

– Au prix de combien de souffrances, de sacrifices, ce pays aura été ce qu'il est devenu, nos fils risqueront de l'oublier. Il serait bon que quelqu'un le leur rappelle de temps en temps, que quelqu'un le leur dise. Car s'ils l'oublient… Ah, il n'a pas été fait sans peine. S'ils l'oublient… mon Dieu, ce ne sera peut-être pas bien grave. Mais peut-être que si. Peut-être que ce sera le signe que quelque chose commence à aller mal chez eux sans qu'ils s'en doutent. Il serait bon alors que quelqu'un soit là pour le leur rappeler.

À ce moment, sans que rien indique une approche ou une avance, une impression de vitesse pénètre, se fiche dans l'air. Sa vibration a l'acuité d'un bourdonnement de guêpe. Mais c'est un bruit bonasse, et même cordial, à y bien réfléchir. Il ébranle la campagne tranquillement, flegmatiquement, il trace sa route dans le jour comme une chose qui ne veut surtout pas en troubler la sérénité. Je dirais même mieux : une sorte d'immobilité gagne le pays à mesure qu'il augmente.

On respire cet air chaud, chargé d'odeurs des espaces, cet air qui ne s'oppose qu'à soi-même, à ses murailles d'azur, de vent, de feu, et on se sent comme on devrait toujours se sentir si on est assez intelligent pour le rester.

Deux garçons de Défla s'éloignent alors, bientôt rejoints par Lâbane. Ce que voyant, je me dis : j'y vais aussi.

Tous les quatre remontant le sentier qui mène à la grand-route, nous entendons toujours sans rien voir. Puis nous voyons un nuage qui se profile à l'horizon, mais trop près de la terre, et trop seul, pour être un vrai nuage. Un panache de poussière, plutôt. Lui aussi, tranquille, bonasse, anodin. Une fumée minuscule avançant au fond de la steppe avec une détermination insouciante.

Au bout d'un instant, l'un des deux gars dit :

– Des camions militaires.

C'est tout ce qu'il s'est contenté de déclarer. Plus économe encore en paroles, son compagnon ne juge bon ni de confirmer ni d'infirmer.

C'est pourtant indéniable ; ils ont vu la même chose. C'est inouï ! Comment parviennent-ils à

reconnaître ça ou n'importe quoi à cette distance ? Nous retournons auprès des autres.

Là, les deux de Défla se bornent encore à déclarer avec la même sobriété :

– Ils reviennent.

Moussa, le grand, le blanc de poil, dit :

– Encore eux ?

Il fait le tour de l'assistance d'un regard qui effleure à peine çà et là quelques-uns et où personne au bout du compte ne décèle quoi que ce soit d'alarmant. Puis je comprends qu'il l'a adressé uniquement aux siens.

– Les v'là de retour pour la troisième fois. La troisième depuis que vous êtes passés chez nous.

Sans changer d'expression, Madjar l'interroge :

– Et qu'ont-ils fait les autres fois ?

– Rien.

Il n'a pas changé d'expression, Madjar ; ses traits se sont à peine tendus.

– Alors pourquoi sont-ils venus ? Vous êtes-vous demandé s'il y a un rapport ?

– Non, rien, répète Moussa. Ils ont arrêté leurs camions – deux – au-dessus du village, puis ils sont restés là. Pas un n'est descendu. Même pour se soulager ou chercher quelque chose, voir quelque chose. Vous en faites pas.

– Et après ça ?

Moussa dit :

– Trois heures. Ils sont restés trois heures, peut-être un peu plus. Puis ils sont repartis comme ils sont venus, sans dire un mot après avoir fait que regarder, et peut-être même pas. Trois heures sans bouger et à tenir leur langue. Vous en faites pas. Ils resteront le temps qu'il faudra, et ils nous montreront leur dos.

Moussa dit :

Je n'ai pas fini de parler et les voilà qui se détachent sur le ciel poli par ces millions de gouttes de soleil, qui n'en bougent plus, immobiles là-haut. Grands camions gris-noir – bêtes de fer. Ils sont arrivés et un silence de mort étend son aile sur Défla, sur les montagnes autour. Un silence qui suppose trop de choses, qui brise plus qu'il ne restitue la respiration du jour. Cette paix est une paix arrachée avec ses racines et déchiquetée.

Laissons ça pour le moment. Je reviens vers les nôtres. Quelques paroles échangées me prouvent qu'aucun n'a perdu son sang-froid. Tant mieux. Nous crions aux femmes qui vaquent dehors de rentrer. Nous leur rappelons, et aux enfants de même, qu'il faut faire rentrer les bêtes aussi.

Les hommes qui étaient retenus loin dans les champs, s'y occupant depuis l'aube, reviennent. À cet instant, ceux des camions sautent à terre, en haut sur leur route, je le remarque aussitôt ; je vois également qu'ils prennent le sentier qui descend jusqu'ici. Voilà qui est nouveau.

Du coup, leurs robes changées en ballons par la course, les femmes qui lambinaient encore, tournaillaient çà et là, filent en piaulant :

– Ils arrivent ! Ils arrivent !

On dirait qu'elles viennent de s'en apercevoir, ces drôlesses. Et les mioches hurlent maintenant sur leurs talons.

Je demande aux hommes de me suivre, les visiteurs d'abord, et je vais devant avec eux. Il faut consulter le maître, il faut le voir avant de faire quoi que ce soit.

Nous arrivons devant sa petite maison chaulée de blanc dont la cour sert en même temps d'école. Une gerbe de voix enfantines en jaillit sans souci de ce qui se passe, tous ces gamins et filles serrés sur une natte, occupés ensemble à s'assourdir en se balançant d'avant en arrière, et notre maître au milieu d'eux. Nous ne pensons d'abord à rien, nous ne pensons qu'à les regarder, si excités qu'ils paraissent, chacun à sa manière, mais tous unis dans la même chanson, et si discordants que soient leurs gosiers, pleins de confiance en eux-mêmes. Si pleins qu'ils semblent assurer la journée d'août dans son rayonnement – à quoi, par une sorte de connivence, répond la stridence des cigales.

Les paupières austères de notre maître se soulèvent. Il continue toutefois d'accompagner les enfants d'un remuement muet des lèvres. Je dis assez haut pour dominer le concert :

– Maître, maître.

Son regard est posé sur moi depuis un moment. Mais il se donne tout ce temps pour me voir et bien plus encore pour m'accorder quelque réalité. Il prend enfin en considération mon désir de lui parler. Il se lève. Droit, tout de blanc vêtu, y compris la barbe qui lui étire le visage, il vient sur le pas de la porte.

Le chœur derrière lui donne de la bande. Quelques voix se coalisent pour le redresser, pour lui faire retrouver l'aplomb initial et se placent plus haut encore. Un instant, elles y réussissent. Mais à leur tour, elles chancellent, défaillent ; elles aussi se taisent l'une après l'autre.

On leur fait évacuer la cour, et c'est nous qui nous y pressons à leur place.

Je dis :

– Ils reviennent, maître.

Il n'a pas besoin d'autres explications.

– Si vous n'avez rien à vous reprocher, n'ayez aucune crainte. Un homme craindra Dieu.

Tandis qu'il prononce ces mots, dehors un appel qui n'est peut-être pas de commandement, bien qu'il en ait toute l'exigeante neutralité, réclame les représentants du village.

Notre maître dit :

– Allez accueillir ces gens.

Nous y allons.

Bâtis sur un modèle unique, ces individus en sombre uniforme se sont disposés en éventail à mi-hauteur de la pente qui nous surplombe. Il m'est difficile de savoir à qui répondre.

Mais je suis bientôt tiré de mon embarras. C'est certainement la même voix, même si je n'en repère pas plus le détenteur que s'il était tous ces gens en armes réunis, qui communique encore :

– Que ceux dont on a signalé le déplacement vers Défla, ce matin, s'avancent. Il y a ordre de les ramener en ville.

Lâbane dit :

Je vois d'où vient le coup. Le maître de chasse abat ses cartes. Mais il y a mieux à faire que de se préoccuper de ça.

Hakim Madjar s'explique avec eux. Son souci est d'éviter la bagarre, ça saute aux yeux. Mais ils ignorent ses raisons. Ils ignorent tout bonnement ses paroles. C'est comme s'il crachait en l'air.

Quelque chose doit se produire. Quoi que ce puisse être, il le faut, c'est déjà en marche. C'est en marche et personne ne pourrait dire comment ça va montrer le bout de son nez. Ça va-t-il être ces manigances que je sens dans mon dos ? Cette galopade, hommes ou bêtes en fuite dans les fourrés, ce froissement de feuilles, de branches ? Je ne sais pas. C'est tout ce qui se produit en attendant. Il y a peut-être eu une chose plus laide, une chose qu'on n'aimerait pas nommer. Je ne sais pas. Mais il y a eu des ordres aussitôt :

– Halte ! Halte !

Des cris, des ordres répétés par l'air brûlant. Quelqu'un a voulu – a voulu faire quoi ? – se sauver ? Quelqu'un de Défla ? Nous, nous sommes tous ici, mendiants de Dieu et le reste, aucun n'a bougé.

Je cherche qui a filé, si c'est bien ce qui est arrivé. Mes regards croisent ceux de M. Aymard. Il m'envoie un sourire comme s'il me disait : courage. Courage de quoi ? Courage pour quoi ? Je pense : c'est vous qui allez bientôt avoir besoin de courage.

Quelques-uns, des forces de l'ordre, sont déjà partis pour couper sa retraite au fugitif. Mais y a-t-il eu des fugitifs ? Des pensées défilent maintenant à toute vitesse dans ma tête. Cette voix qui tombe comme une hache m'empêche d'attraper celles qu'il faut, celles qui tentent de me chuchoter un avertissement. Elle dit :

– Vous préférez qu'on aille vous chercher, des fois ? Qu'on aille vous prendre par la peau des fesses ?

Tiens, il n'a pas perdu le goût de la blague, celui-là. Alors un claquement part. Il déchire la torpeur de midi. Un seul, mais il revient porté par son écho, explose encore. Parti d'où, ce coup de feu ? Tiré par qui, lui aussi ? Les poursuivants là-bas ? Les fuyards ? Un énorme tas d'armes est enfoui dans le ventre de cette terre et il est toujours à portée de la main, prêt à servir. Je ne me casse pas la tête pour ces choses. J'attends de nouvelles détonations. Elles pétaradent.

– Oui ! s'écrie-t-il, allant, marchant au-devant d'eux.

Hakim Madjar : c'est lui qui crie ça.

– Me voilà ! Ici ! Ici !

Il était au milieu de nous et je le vois maintenant marcher, s'avancer et se jeter dans la première salve. Il crie, hurle :

– Qu'est-ce qui vous prend ?

En proie non à la terreur, non à la panique, non à la colère, simplement à l'indignation. Le groupe, un paquet de silhouettes en kaki, s'apprête à tirer encore, et lui s'achemine toujours vers elles, proteste d'une voix enrouée de corbeau, avec la même exaspération ahurie, la même impatience comique sur le

visage. Et tout hurlant, je le vois pivoter, tourner sur ses talons et plonger – à la seconde où, moi, je me précipite – dans l'épaisse poussière, entouré de petits geysers soulevés par les balles, tac, tac, tac, de petits flocons, pour ne plus se relever, comme s'il était submergé par cette terre, englouti par sa profonde poussière. Sacrée poussière ! C'est elle qui m'entre dans les yeux, me fait couler des larmes, forme avec ces larmes une boue qui dégouline sur mes joues tandis que des bribes de hurlements montent encore de la gorge de Madjar à mes côtés. Après quoi il cesse tout à fait de crier, étouffé sans doute par toute cette poussière, et ça me permet d'entendre les vociférations, les appels, les jurons des autres, d'entrevoir leurs silhouettes dispersées, lancées dans la course, la poursuite, la chasse.

Je reste comme je suis, collé à plat ventre au sol, suffoquant dans la poussière, ne relevant pas ma gueule. Mais les regardant, pouvant les regarder. Voyant ces marionnettes meurtrières, dérisoires, gesticuler comme dans le temps, pareilles, bien que ce ne soit pas les mêmes qu'alors, mais exactement semblables, et tirer. Et je m'imagine faire une culbute dans le temps, un temps replié, superposant les jours anciens et les jours nouveaux – les obligeant à se croiser, se rattraper, se dépasser, fondre dans un jour unique, torride, innocent. Je pense : ils n'ont jamais été séparés, ces jours, tous ces jours, ils n'ont jamais été réellement différenciés, et moi, je ne me trouve pas renvoyé, rendu au cauchemar truqué d'une guerre morte, mais projeté d'un passé vers un avenir qui a fini par révéler sa figure. Où, couché dans la poussière, j'entends contre mes oreilles, d'abord un hurlement triomphal : « En voilà un ! », puis l'ordre dont il est suivi, puis le cliquetis des mousquetons, et de nouveau le cri : « Encore un ! Le voilà ! »

Et je continue à les entendre. Entendre un bon moment bien que l'espace qui m'en sépare se soit tout d'un coup élargi et ne représente plus une menace. Maintenant je le comprends malgré ces balles qui s'entêtent à claquoter, à gazouiller et à pleuvoir. Mais quelque chose m'empêche de bouger et je ne sais pas encore quelle chose. Puis je sais ; mes yeux qui pleurent, piqués par cette poussière. Je m'en rends compte lorsque je vois un âne couper un champ au triple galop, procédant lui aussi de la damnation lâchée sur cet arpent de terre. J'essuie mes yeux de leur boue. Je les écarquille alors, les fixe sur la suite des événements, une suite prévue de toute éternité, et sur la manière sereine, précise, inchangeable dont elle arrive. Puis j'encaisse le choc. Le visage contre terre, je n'ai pas vu le coup tomber. Je ne sens aucune douleur. Mon insensibilité vient de mon envie de me garder vivant. Je ne cherche pas plus loin, m'arrêtant juste à cette perception des choses qui sait mieux que tout ce qu'il faut savoir et faire. Je reste étendu comme je suis, bras et jambes en croix, concentré dans mon attente presque paisible.

Je pense : j'ai la vie entière pour me relever et me recoucher. Mais en même temps quelque chose de plus puissant, de plus cynique que l'univers lui-même, quelque chose avec quoi il serait vain de ruser, me dit : ce jour hissant midi comme des couleurs, cette heure qui ne s'achemine vers aucun soir et ne vient de nulle part ? Un coup monté. Un espoir plus faible encore de s'y relever ; de s'y relever et de s'y recoucher.

Si-Azallah dit :

J'entre ; il n'y a personne. La véranda est vide, la lumière y brûle solitairement. Ancré dans les vertes ténèbres du parc, un navire en attente de passagers. Les coups espacés de dix heures tombent dans les profondeurs de la ville sur une enclume de verre. De la forêt de pins, de sa vibrante présence toute proche, dévalent des senteurs de résine. Le Dr Berchig reçoit ce soir. Il en est ainsi tous les soirs. Lui et ses hôtes prolongent leur dîner à l'intérieur. Je ne me ferai pas annoncer. Je préfère attendre ici. Ces messieurs finiront bien par se montrer.

Je me trouve mieux, sans préjudice du trouble que je jetterais dans leur repas, seul à réfléchir entouré des murmures de cette nuit. L'entretien que je veux avoir avec le docteur ne souffre d'ailleurs pas de témoins.

Une sentinelle debout à la frontière de deux mondes. C'est une étrange situation, une étrange garde. Je sais ce qui se trouve derrière moi. Mais en face, mes yeux explorent une terre inconnue et elle s'étend, déserte, aride. Ce paysage gagné comme par un oubli anticipé détient-il la réponse ? Lui seul est de force à la proférer. Je le crois. Je le crois.

Ma pensée revient à Kamal Waëd en dépit de moi, par tous les détours. Il fait partie de ce paysage. J'attends la réponse, reste là à attendre. Elle n'arrive pas. Les temps ne sont pas mûrs.

Il a scellé le pacte. Il l'a fait ; il l'a fait. Il semble cruel de l'imaginer, et plus encore de le dire. Drôle que ce soit à lui que cela arrive quand rien ne peut lui arriver sans m'atteindre. Je reçois toujours ma part de ce qui lui échoit.

Le Dr Berchig pousse, en me découvrant dans la véranda, un cri de surprise qui me tire de mes pensées. Il fronce les sourcils, il avance les deux mains dans ce geste d'accueil qu'on lui connaît.

– Comment ? Vous étiez là et vous n'êtes pas venu vous joindre à nous ! Il faut que je vous gronde pour ces façons de faire.

Il se tourne à demi vers ses invités :

– Vous connaissez Azallah, j'en suis sûr, et lui vous connaît, j'en suis encore plus sûr. Donc pas de présentations. Que tout le monde se trouve une place ; et soyez confortables comme disent les Anglais.

Mes pensées ne me lâchent pas. La gêne d'avoir été surpris aux prises avec elles ajoute à ma distraction. Mais je n'ai plus qu'à user de patience, laisser la soirée s'écouler. La conversation part tout de suite. Elle devient générale, bruyante, gaie. Des giclures, des lambeaux, me parviennent :

… le malheur avec les Occidentaux, c'est qu'ils en sont arrivés à penser que la civilisation est tout ce qui est bon pour eux ; ils s'enferment dans le confort qu'elle leur procure comme dans un bastion fortifié et hors duquel un cataclysme même ne saurait les tirer que pour les emporter avec leur refuge…

… jusqu'à quel point le menteur ment-il véritablement, jusqu'à quel point cherche-t-il à donner le change ? L'homme avance masqué…

… nous cachons ou renions certaines parties de notre âme de la même façon que certaines parties de notre corps…

… notre peuple ? Il est de ces victimes endurcies, invulnérables, insensibles, de ces victimes impassibles et stoïques qui finissent toujours par enterrer leurs bourreaux…

... il y a tout cet autre côté atroce de la réalité, le sexe, la satisfaction érotique, les tripes, la digestion, le crime, la plaie, la haine, la mort et la décomposition, dont nous voulons délester notre conscience et notre pensée, comme si de ne considérer que « le bon côté des choses » était susceptible de nous conférer l'immunité…

Je pense : heureusement pour moi qu'aucun de ces messieurs ne s'avise de me demander mon opinion, je peux rester avec mes pensées.

… le marchand de pastèques s'empare du haut-parleur de la mosquée et s'en sert pour vanter sa marchandise. Mais toute la population accourt, croyant avoir été convoquée à la prière…

… cette guerre, dites-vous ? La guerre mondiale, avant elle, a fait sortir de terre ce peuple qu'on ne voyait pas et ne connaissait pas, ces légions de fellahs ! Et depuis, ils sont allés loin ! Jusqu'en Europe !...

Je dresse l'oreille.

… comme une force aveugle. Et ni les partis, ni les milieux évolués politiquement et intellectuellement, ni les villes, ni les administrations, ni le gouvernement lui-même, n'ont su prévoir cette invasion, et se trouvent noyés, et de plus en plus digérés…

Assurément, Otman Lablak n'est pas le seul dans son genre, ça devient la préoccupation de tout le monde.

… nous entrons dans l'âge du sable…

Cette phrase déclenche des rires.

… je voudrais vous demander, mon cher professeur, si vous connaissez cette chanson enfantine qui commence par : Tib tib tib Hamou khaï. *À un moment donné, il est question d'une voisine, et il est dit d'elle qu'elle est – quoi au juste :* khabara *(pipelette) ou* khammara *(démente frénétique) ? Et un peu plus loin, est-il question de* mqatfa *(petites pâtes) ou de* marqa *(sauce) ?…*

... et moi, je trouve qu'Alger sent si mauvais, que je n'ai pas le courage d'y aventurer le bout du pied…

… alors ce fonctionnaire qui réunit en sa personne le maire, le garde champêtre, l'officier d'état civil, plus un certain nombre d'autres qualités, décrète tout simplement le couvre-feu, et ce, dès sept heures du soir, en plein été ! Encore marqués par la guerre, ses administrés s'y soumettent sans un murmure. Toutefois, l'un d'eux se rend à la ville et constate à la nuit tombante que, loin de s'arrêter, les activités redoublent et que les habitants ne songent pas du tout à courir se terrer dans les maisons. Cela lui donne à réfléchir. De retour chez lui, retrouvant les rigueurs du couvre-feu, il se promet d'élucider ce mystère. Un soir, à l'heure dite, il prend le guet, tapi dans un fût de goudron vide abandonné sur la place du village. Quelques minutes se passent à peine, et un taxi arrive, stoppe devant la mairie. Une magnifique fille en descend. Elle entre dans l'édifice communal et le taxi fait demi-tour. Notre bonhomme ne quitte pas son fût de la nuit. Au petit matin, le même taxi revient et la belle sort de la mairie : elle est accompagnée du maire-garde-champêtre-officier-d'état-civil…

Puis tout ça, parti en fumée, n'ayant pas duré autant que je le redoutais. Le calme revenu. Et palpable aussi, le silence. Et moi, seul de nouveau dans la véranda. Le Dr Berchig est allé reconduire ses invités. Moi, toujours en faction à la limite de deux mondes et éprouvant le besoin de retourner à cet autre moment et de le comprendre, ce moment sur le point de pousser un cri, clamer une réponse.

Le Dr Berchig reparaît. Il consulte son poignet. Il s'écrie :

– Une heure et demie !

Il me regarde.

– Eh bien, Azallah, quelque chose ne va pas ? Je vous observe depuis le début : qu'y a-t-il ?

Sans tourner autour du pot, je lui rapporte ma dernière conversation avec Kamal Waëd.

Il m'écoute, et reste songeur. Une grosse moue soulève sa moustache poivre et sel ; sa tête s'incline légèrement vers sa poitrine.

Mais il dit :

– Non !

Il redresse la tête, me présente des yeux fermés.

– Il ne le fera pas.

– Pourtant, monsieur le Docteur…

Il dit :

– Il ne s'y hasardera jamais. Il veut simplement se donner des airs.

– Je n'ai pas eu cette impression, si vous permettez que je vous contredise.

– C'est toujours comme ça au début. On est tout feu tout flamme, on a un peu d'autorité entre les mains, alors on se prend pour Dieu le père. Qui va exécuter ses ordres ?

– Qui ? dis-je.

Je reste muet.

– Hein, vous voyez ? Dites-moi qui ?

Il me prend par les épaules.

– Allez. Vous pouvez dormir tranquille, cette nuit. Foi de docteur Berchig !

Il part de son rire un peu lourd. Je suis surpris de sentir tomber si vite un tel poids de mon cœur. Sur le chemin de la ville, je suis stupéfait par l'étendue de cette libération.

… vous savez comme nous aimons fabuler, cher ami. C'est que l'imagination est grande chez nous ! Nous le faisons par plaisir et pour faire plaisir ! Nous le faisons par fantaisie ! Mais peut-être bien un peu aussi pour nous cacher, pour nous mettre à l'abri du regard indiscret, de l'intrus. Mensonge, dissimulation, appelez ça comme vous voudrez, vous ne m'ôterez pas de la tête que cela nous aide à sauvegarder notre intégrité dans toutes les situations où elle est menacée. Sans le mensonge, celle-ci souffrirait fort, courrait même de grands dangers. Aussi est-il d'une importance considérable dans notre vie quotidienne ; sans lui ni amitié, ni affaires, ni politique possibles. Le mensonge est la plus féconde de nos activités, et c'est la raison qui en fait aussi un jeu un peu tragique. Dans la mesure où nous y risquons cette même intégrité que nous voulons sauver, c'est certain ! Car le menteur, le simulateur, prétend être celui qu'il n'est pas…

Je marche dans le calme de la nuit d'août décolorée par une lune tardive. Les propos de tout à l'heure raniment en moi leur bruit de nouveau.

Lâbane dit :

Je porte avec lenteur, sans avoir autrement remué et, de fait, je n'ai pas conscience d'être le moins du monde sorti de mon immobilité quand j'ai porté la main à mon visage, quand elle a glissé dessus comme une aile ou comme une patte pour en arracher le masque de sueur et de poussière ; porté la main sans juger utile, sans juger indispensable de m'étonner, me contentant de regarder le bout de champ devant moi qu'un écran de chaleur secoue comme un drap au vent et de sentir se jeter sur moi toute cette terre légère qui pourrait signifier une extinction, une dissipation dont je n'aurais peut-être même pas à souffrir. Alors j'ai pitié d'elle. Je crache sur elle une boue de salive, de terre, veinée de filets de sang et me relève, m'en vais sans but, m'enfuyant devant rien, et persévérant ensuite parce que j'ai commencé et n'imaginant rien d'autre à faire et qu'aussi longtemps que je marcherai je ne comprendrai pas ce qui est arrivé, n'aurai pas à le comprendre.

Puis il a fait nuit. Nuit, la terre, nuit ses plaines, nuit ses montagnes. Mais le ciel a étalé une visibilité à la surface des choses là même où tout se confondait dans une uniforme noirceur. Et cette clarté est chassée à son tour par une autre nuit plus intraitable, plus brutale. Et, pour autant qu'une pluie d'étoiles et de cris de grillons, et l'obscurité, et l'aveuglement contre lesquels je me bats de tous les côtés ne soient rien – plus rien.

Je continue, je marche, brûlant, allant encore plus loin, assez loin, dans l'espoir d'atteindre non pas un lieu quelconque, connu, ni même un lieu habité, mais un endroit (quel qu'il soit) aussi éloigné que possible, et peu importe le temps que j'y mettrai ; dans la nuit et sur la terre, sortir, m'échapper ; – et me défendre de réfléchir à ce qui n'est pas cette destination avant d'y être parvenu ou d'être parvenu à quelque chose de semblable ; sortir, m'échapper de ce plasma gluant de terre et de nuit, ce mortier inerte où j'oublie à chaque moment que je marche si je n'oublie pas que je peux y disparaître corps et biens et n'en pas revenir si je m'arrête de marcher. C'est même tout ce que je suis capable de comprendre et il n'y a pas à dire comment j'y suis arrivé, et sans que rien, pas un signe, se soit fait voir ou pressentir ; foi peut-être, simple foi, peur remémorée peut-être, connaissance instinctive de l'ennemi. Me fiant à mes seules facultés, à mes seules capacités d'invention, m'efforçant uniquement d'oublier derrière moi l'accumulation de férocité, de m'en éloigner aussi vite que mes jambes épuisées, engourdies, me le permettent. Tout en moi, des yeux aux genoux, tiré vers le bas, s'arrache. Pourtant le corps au-delà de l'exténuation se montre plus enclin à avancer qu'à s'arrêter, s'abandonner, s'effondrer sur place, même après avoir trébuché et s'être écroulé par terre plus de fois que je n'aurais su le compter. Mais n'éprouvant rien aux endroits endommagés, excepté une fourmillante insensibilité, éprouvant seulement l'impression de m'enfoncer davantage dans une sombre bagarre et d'échapper à moi-même sans me laisser rejoindre, et que c'est mon unique chance.

N'imaginant même plus, après un délai incalculable, que j'augmente la distance, agrandis l'espace entre moi et cet autre qui n'est peut-être que moi-même, que je fuis, tous les deux désormais suspendus, attachés, fixés à une distance, un espace, un fil, un temps immuables ; et cette noire désolation ricanante me poussant toujours et moi courant toujours dans l'espoir de ne jamais arriver mais simplement de conserver intact le peu d'avance que j'ai réussi à mettre derrière moi ; donc, en face, rien, et derrière, l'idée d'une chose inconnue, immobile, mouvante, épaisse, convulsive, inévitable, et de sa révoltante

vitesse qui la met invariablement prête à me rattraper quand je crois l'avoir distancée, quand je ne peux rien faire de mieux que de la distancer et que c'est mon unique chance.

Waëd dit :

Ardents, fixes, des phares trouent encore de temps à autre la nuit. Ils accourent. Ils nous foudroient de leur flamme sauvage. Ils passent. Ils se font plus rares. La campagne se vide de plus en plus autour de nous, se vide jusqu'au fond. Jaber en profite pour presser l'allure. Nous sommes les seuls à rouler. Mais vite la bande asphaltée sur laquelle nous fonçons se rétrécit, se gondole, se déforme. Jaber ne ralentit pas pour autant. La voiture fait des bonds. Nous sommes entrés dans une nuit autre que celle où nous avons taillé notre route jusqu'à présent. Une nuit vierge, une nuit de steppe. Son air chaud, ses odeurs sèches s'engouffrent dans la voiture.

Cette sensation d'écraser aussi un chemin de terre. C'était où ? Après avoir quitté Genève. Trompés par des indications qui devaient nous diriger vers Annecy, nous sommes partis trop loin à l'ouest. Guy Régnier, qui était au volant, s'en est bientôt aperçu. Il n'est pas allé plus loin. Il a rebroussé chemin. Nous sommes revenus vers le poste de police de la zone franche que nous avions laissé un instant plus tôt sur notre gauche. Nous l'avons contourné cette fois sur la droite pour prendre une route qui nous a semblé plus importante. Cette manœuvre nous a mis en infraction. Un policier a commencé à faire des gestes à travers les vitres du poste. Guy s'est arrêté. Sans sortir, d'un mouvement de bras à demi menaçant, le policier nous a signifié de repartir. Guy a démarré. Nous avons roulé un peu. Guy s'est mis en codes. Il a écrasé le champignon puis dépassé un gros-cul. À partir de là, il a fait donner tantôt les phares tantôt les feux de croisement. La nuit n'a pas tardé à se vider autour de nous. Guy a pressé encore l'allure. Mais vite la route s'est rétrécie, gondolée, déformée. Il n'a pas ralenti pour autant. Vibrante, la voiture faisait des bonds. Nous sommes entrés dans une nuit plus dense mais non inflexible, non railleuse, comme celle-ci. Une nuit traversée de senteurs d'étables, faite de terres labourées. Nous nous étions encore trompés.

Je suis alors frappé par la pensée, violente comme un éclair, d'une *autre vie*. D'une autre façon d'être, d'une autre voie. Une émotion absurde me serre la gorge. Je vois si loin en toutes choses et d'un œil si différent tout d'un coup ! Vois comme l'existence peut perdre aussi son mouvement et son élasticité. Se figer, un désert dévasté par une immobilité qui n'est pas même tragique, seulement vide. Je me consume de mille passions. Je suis dévoré par l'espoir de saisir cet éclair, de m'enfermer sur lui. Je ne veux pas m'amuser à vivre. Je ne veux pas simplement m'amuser à vivre et oublier que j'existe.

C'était une nuit européenne là-bas, où dormaient, avec leurs bêtes, des hommes rudes et forts qui avaient fini leur journée de travail dans ces champs ; une nuit où l'on croit entendre couler l'eau des lavoirs, se glisser des oiseaux nocturnes, des mulots et des lièvres. Elle vivait d'une vie profonde, fermes, greniers à blé et à foin, cuves à vin, fosses à purin, une terre épaisse et riche, une pâte sombre.

Guy était visiblement content de la casquette beige, en forme de béret, qu'il venait d'acheter au bazar ultramoderne édifié sur l'emplacement de la maison natale de Jean-Jacques Rousseau. (Ayant pris la place, le bazar n'a pas voulu perdre le bénéfice en prestige qu'il pouvait tirer de sa situation : inscription en hautes lettres de métal sur la façade de marbre, à quoi on a même ajouté une phrase de Jean-Jacques dédiée à cette habitation qu'on a fait disparaître.)

– Ma femme n'a jamais accepté de me voir porter une casquette, a dit Guy en riant.

J'ai dit :

– Celle que tu as achetée est une jolie chose.

– On verra ce qu'elle va dire.

Partis parmi des meutes d'autos, nous nous étions orientés au jugé. Nous avions cependant aperçu ensemble une grosse flèche bleue éclairée portant : Annecy-Grenoble. Nous avions pris la direction indiquée. À un rond-point, nous l'avions perdue. Guy avait hésité puis s'était avancé en se fiant à son instinct. Une flèche identique nous était apparue plus loin, puis encore une autre. À partir de ce moment nous avions tenu le cap, nous dégageant peu à peu du flot de la circulation et gagnant la périphérie.

Passant devant des stations d'essence, Guy avait dit :

– Je vais tout de même prendre de l'essence ; elle est moins chère ici.

Après en avoir dépassé deux, il s'était arrêté à la troisième.

– Mais je ne ferai pas le plein. Il arrive qu'à la douane on vous contrôle même le niveau de votre réservoir.

Bientôt nous perdions notre route. Je n'en étais pas fâché (comme l'était Guy), cette voie campagnarde me plaisait au milieu de ses champs enténébrés.

Raviver sa propre image à l'extérieur, lui donner le glaçage qui incite le miroir à briller, à tout capter mais sans rien révéler. La purifier et garder cette flamme.

– L'âme ? était en train de dire Guy. Ce mot ne fait rien vibrer en moi, je ne sens aucune chose nommément désignée par lui.

Le moteur tourne maintenant à un haut régime. Jaber vient de passer la quatrième et le vrombissement âpre de tantôt a fait place à un murmure à peine audible, caressant, moins fort que le bruit de l'air glissant sur le pare-brise.

– Par contre, disait Guy, une ardente et douloureuse faim de la vie, oui, c'est quelque chose qui existe dans toutes les fibres de mon corps. Le plaisir de vivre. Et rien de plus. Mais rien de moins.

Nous observons tous les deux le silence. Les champs, les montagnes que je sais proches sans les voir, ne s'ouvrent que dans le jet de nos phares ou dans celui des globes de feu hypnotiques, isolés, venant à notre rencontre.

Puis il dit :

– Il semble pourtant difficile d'admettre…

Il ne va pas plus loin. Réfléchit-il ? Je ne distingue de lui que le profil, vaguement éclairé par le tableau de bord. Il a un rire silencieux. Il maintient la grande vitesse. La route se jette sous le capot, avalée sans répit. La vitesse nous enferme dans ses murs immatériels.

Une ambiance de gaieté s'est installée dans la voiture.

Guy prononce un seul mot :

– L'immanent.

Après un moment, il dit, comme se répondant à lui-même :

– C'est trop insuffisant. On peut exercer sa pensée sur tout mais pas sur l'infini. L'objet, oui ; surtout l'objet aimé. Le pouvoir, oui. Le sexe, oui. La mort, oui. Mais l'immanent ?

– C'est une affaire d'aptitude sans doute.

– Ou de feinte.

Il ajoute :

– Ceux qui y croient nous enseignent seulement à prendre des assurances contre la vie.

– J'en conviens, il y a beaucoup de choses à aimer sur terre.

– Tu veux dire à adorer.

– La femme, dis-je intentionnellement.

– Les femmes ! rectifie-t-il. Chacune avec sa beauté, chacune avec son mystère, qui n'est pas illusion.

Puis nous avons été obligés de rouler moins vite. Arrachée, l'écorce d'asphalte manquait par endroits, et la route laissait voir sa chair crue. L'enfilade des arbres s'était resserrée aussi sur nous. Des fermes endormies, les chiens aboyaient sur notre passage.

Nous n'avions pas dîné encore. Quand, tout à l'heure, nous nous sommes consultés pour savoir si nous devions le faire à Genève qu'un méchant petit vent humide soufflant du lac balayait, Guy a dit :

– Dieu sait ce que les Suisses seraient capables de nous faire manger.

Ne faisons-nous que rêver notre vie ? Qui la façonne alors ? Au fond, Mère ne s'est pas trompée, ou si peu. Il s'avère avec la plus grande évidence qu'elle a voulu pour son fils une vie faite de devoirs et de responsabilités, mais avec un destin en plus. Un destin qui soit, cela va sans dire, le prolongement du sien, c'est sa seule erreur. Et pour obtenir ce résultat, elle a osé. Elle m'a du même coup obligé à m'éloigner, à sortir non certes de sa maison et de son existence, non certes aujourd'hui, cette année – plutôt avant qu'elle s'en soit aperçue et alors que je restais, vivais toujours à ses côtés, alors même que je continue à le faire et à m'entretenir avec elle de chaque chose, et que mes yeux la caressent avec persévérance comme un marbre vieux et muet. À partir, à m'enfoncer dans une courtoisie abstraite qui lui interdise de rien savoir de moi, une espèce d'exil dont on ne revient pas, et sans que soit prononcé un mot plus haut que l'autre, sans que soit jeté un regard plus vif que l'autre, sans un geste de trop qui aurait ébranlé quelque chose, sauvé encore quelque chose. Pour ne plus jamais revenir, pour ne plus rien savoir d'elle. Et sans même avoir besoin de la quitter, sans même avoir besoin de m'expatrier. Mais cela aussi, elle a dû le prévoir. Que n'est-elle capable de calculer, de préméditer !

Et si le monde n'appartient qu'à lui-même – c'est-à-dire à personne ? Pourquoi un destin alors ? As-tu songé à cela, mère ?

Livre 3

Rachida dit :

Je le vois ; je dis :

– Pas possible ! C'est toi ?

Je ne l'ai pas entendu arriver jusqu'au moment où je l'ai aperçu, planté devant moi. Il est sorti de terre. C'est bien de lui. Je ne pourrai jamais m'y habituer. Ce mari hirsute, aux vêtements en loques, maculés de boue. Je ne sais pas si une vague d'angoisse ou de bonheur submerge mon cœur. Je regarde sa figure grise de poussière, ses cheveux et ses sourcils poudrés aussi de cette poussière. Plus que son allure de vagabond, c'est son air qui me laisse stupide. Il me guette avec une expression férocement joyeuse. Une expression qui allume de telles lueurs dans ses yeux ! Je ne sais pas. Je ne sais pas si, devant un mauvais sujet, je me sentirais plus effrayée. La houle soulevée en moi par son arrivée inopinée semble l'avoir atteint à son tour. Mais elle me revient dans l'abominable sourire qu'il affiche.

Je trouve la force de l'interroger. Je dis, et ma voix tremble malgré moi :

– D'où sors-tu, après tant de jours ?

Un rire bref craque entre ses dents. C'est toute la réponse que je reçois. Mais la parole coupante comme toujours dans les moments d'excitation, il dit :

– Laisse. Ne t'occupe pas de ça.

Son regard tombe sur un tabouret. Il va aussitôt s'asseoir. Il reprend ses habitudes comme si rien ne s'était passé, comme s'il n'y avait pas eu cette absence de plusieurs jours. Et pas plus tôt assis, il oublie jusqu'à mon existence, et plus sûrement pourquoi il se trouve là et comment il y est arrivé. Ses yeux, fixes, se maintiennent braqués sur le vide.

Puis dans un sursaut, il lève la tête. Il se tourne dans tous les sens avec l'air de flairer un danger. Il me considère, aux aguets, moi qui n'ai pas fait un mouvement, et ne semble plus me reconnaître, il m'observe avec une mine méfiante. Puis, comme s'il venait seulement de remarquer que c'est moi, il me sourit. Je sens mes lèvres frémir, elles se tordent sous la montée de sanglots que je dois étouffer.

Je souris, moi aussi, du fond de mon désespoir, vole sans changer de visage par-dessus l'abîme qui sépare la douleur du ravissement. Je suis devant lui rayonnante, malheureuse. Sa présence ne le met pas moins, je le sais, hors de mon atteinte.

Je suis confondue par la transformation qui s'est opérée en lui. Je pense : il est comme un enfant, tout d'un coup, avec sa mine gaie, confiante. Je vois tout à travers un voile de larmes.

– Rachida ! Rachida ! Pourquoi restes-tu clouée là ? s'écrie-t-il. Réveille-toi !

Le sourire aux lèvres, il va de sa démarche vive, silencieuse, chercher la meïda et revient la placer devant lui. Moi, je continue en disposant la moitié d'un pain et une assiette contenant de la salade de concombre. Puis je vais derrière l'armoire dressée comme un paravent au fond de notre chambre ; j'apporte une marmite.

Avec une moue, je dis :

– C'est tout froid. Je ne t'attendais plus. Mais ça sera vite réchauffé, tu vas voir. C'est quelque chose

que tu aimes.

– Bon, va, va.

Il dit va, va, et il agite la main. Autant que son regard, sinon davantage, cette voix me fauche les jambes, caresse en moi un duvet crispé.

Je sors vite, sans oser le regarder.

Retournant peu après dans la pièce, je me sens armée d'une secrète assurance. C'est cette joie qui est, je le sais, mon bien ; je m'appuie sur elle tout en circulant, en exécutant sans bruit, sans un mot, de simples gestes. Je le sais. Il n'y a pas d'autres raisons. Il n'y en aura jamais d'autres.

Je sers Lâbane.

– Comment trouves-tu ça ?

– C'est bon.

Il le dit, les joues gonflées. C'est du mouton cuit, avec du persil et du safran, dans de la tomate fraîche. Ce qu'il faut, quand il fait chaud.

Je prends un autre tabouret, je m'assois devant lui. Je le regarde se jeter des fournées dans la bouche avec une réjouissante voracité. De temps à autre, il me transperce de ce regard que j'aime mais que je supporte à peine. Je me deviens à moi-même incompréhensible, je m'échappe, tout en restant assise sans remuer un cil. Je passe de la gaieté, une gaieté tumultueuse, cruelle par la violence avec laquelle elle fait sauter mon cœur quand je m'y attends le moins, à une appréhension sans cause, à une idée de peur plus qu'une vraie peur, et je la redoute davantage pour cette raison. Ce n'est pas que je le craigne, lui ; pas le moins du monde. Je crains plutôt pour lui. Quelque chose me semble le menacer sans cesse, le poursuivre sans cesse, une affreuse chose attachée à ses pas, présente à ses côtés et dans l'air qu'il respire, qu'on respire avec lui. Lui, il passe à travers tout, les yeux fermés. Comme si un charme le protégeait. Moi, rien ne me protège.

Débordant d'énergie, tout muscles, tout nerfs, il a un air indomptable qui subjugue sans le vouloir ni le savoir. Je le plains de toute mon âme. Je contemple son expression candide et sérieuse, ses immenses yeux, baissés en ce moment. Je ne peux prononcer une parole. Toujours émane de ces traits, ciselés serait-on tenté de dire si ce mot ne suggérait une certaine dureté dont son visage est exempt, cet appel qui ne vous arrache pas à vous-même mais vous y ramène miséricordieusement, vous rend à une pensée dépouillée de toutes les tentations. J'assiste à son repas, avec mes sentiments plus vifs et plus nets que mes pensées. Les pensées ne feraient que ternir de leur souffle le profond miroir dormant en moi, s'il m'en passait par la tête. Je suis tranquille. Dans cette joie, dans cette crainte, en quelque endroit inaccessible, inexpugnable, une chose est à l'abri et, parce qu'il en est ainsi, je ne demande pas quoi. Je suis tranquille, je suis heureuse.

– Il faut me donner des effets propres, dit-il. J'irai au hammam.

Il se passe la main sur la bouche avant que j'aie le temps de lui tendre une serviette.

Je dis :

– Comment, à cette heure ?

– Il n'y a pas d'heure pour bien faire ! Les hammams restent ouverts toute la nuit. Ils ne restent pas ouverts toute la nuit ?

Sans répondre, je me lève et m'en vais lui préparer un baluchon de linge.

Lorsqu'il l'a placé sous son bras, je l'ai dévisagé avec stupéfaction. Je crois que j'ai aussitôt compris,

mais j'ai eu soin de le lui dissimuler. Je venais de le surprendre loin de moi, très loin. C'était tout à fait ça, comme si je n'avais été rien de moins qu'arrachée de sa vie, de ses pensées. Je me suis sentie coupable et honteuse. Autant et plus que si j'avais permis à un ennemi mortel de se glisser entre nous. Autant et plus que si j'avais moi-même résolu de l'exposer à la cruauté de cet ennemi. Et lui s'en retournait, courait se livrer avec son sourire léger et son innocence folle, quand il croyait aller simplement prendre un bain !

Je lui ai donné un peu d'argent, il est sorti, je me suis retrouvée seule. Je suis seule de nouveau. Capable de comprendre que Lâbane appartienne à son destin autant qu'à moi, mais incapable de l'admettre. Capable de convenir que ce destin peut lui porter autant de coups qu'il le désire, mais incapable d'en accepter l'idée. Cela forme l'envers de ma vie, le versant caché et inévitable de mon bonheur, de la douceur avec Lâbane. Mais j'ai envie de crier : je suis seule !

Je m'en suis voulu de pareilles pensées. J'ai pensé : le ciel fasse qu'elles ne soient pas porteuses de malheur.

Non, je ne me résigne pas de l'avoir laissé repartir, d'avoir laissé se recreuser ce vide comblé depuis si peu dans mon cœur, de m'être laissé arracher la vie. Je garde un goût de défaite dans la bouche.

Lâbane dit :

Aller loin. Aller à un autre hammam. Dans un autre quartier. Dans la nuit, loin dans les rues endormies. C'est sûr qu'on laisse pour une fête solitaire s'exalter ces lumières qui ne se consument jamais. De l'autre côté, aller de l'autre côté de la ville, dans ce vide où ne règne qu'une nuit, une puissance indifférente. Mes yeux finiront par la rencontrer.

Aller ici.

Personne ne sait où je suis arrivé. La police de M. Waëd ne s'avisera pas à venir m'y chercher.

J'aurai l'avantage en plus de disposer seul, à cette heure, de la salle de sudation. C'est une caverne qui s'ouvre sur des flots de vapeur, de chaleur. On n'en explorerait pas, dans toute une vie, les profondeurs. Au-dessus de ma tête, noyée dans la brume, une ampoule unique écarquille sur ma nudité un œil obscène.

Je me fiche de son regard. Je me jette des baquets d'eau dessus après m'être débarrassé du masseur. Il était à moitié endormi. Envie de chanter – n'importe quoi, pour faire retentir cette ombre équivoque. J'y vais, je commence. Elle répond. Résonne merveilleusement. Maintenant c'est comme si c'était elle qui donne de la voix, ayant attendu pour se lancer simplement qu'on la provoque. Ça roule longtemps des vocalises. J'ai longtemps écouté.

Et je me retrouve dans la rue. Dans la nuit. Je regarde d'un côté, de l'autre. J'envoie promener mon paquet de vieux habits sales au loin. Libre.

Je vais devant moi. Je me sens stimulé par l'ardeur du bain. Retourner à la maison ? Pas de maison qui tienne ! Et d'abord, quelle maison ? Ma femme, Rachida qui m'attend ? Quelle femme, quelle Rachida ?

Au pas de course, non pas parce que je suis pressé d'arriver là où je veux arriver. Pour galoper un peu. Les ruelles de la vieille ville, et toujours au pas de course. Puis les remparts. La nuit saute par-dessus, elle. Moi pas, je m'arrête sur la route qui côtoie, à l'intérieur, les fortifications. La voici. La grande bâtisse est là, c'est elle. Je dis : c'est toi ? Elle dort. Farouche. Massive. Je lève les yeux vers les combles. Pas de lumière. Je dis : tu dors ? Mais eux, ils ne se couchent pas si tôt d'habitude. Farouche, massive, sombre de haut en bas.

Alors je monte. Je grimpe, pourquoi pas, le long escalier de flanc. J'arrive devant la porte. Je colle mon oreille. Tout est mort dans cette maison. Pendant que je dis ça, des paroles précipitées me parviennent. C'est une voix qui rêve, qui voit des choses terribles dans son rêve. Je pense : la voix de Mme Marthe. Faut-il entrer ? J'écoute. Elle s'est tue. Faut-il quoi faire ? J'écoute encore. J'écoute.

Je redescends.

Sur la route, je me retourne. Je fais face à la grosse baraque. Puis je recule jusqu'au rempart sans la quitter des yeux. Je ne bouge plus, je reste à la regarder, à la surveiller.

Waëd dit :

À lui, à Si-Azallah, je ne peux pas montrer ma nervosité. Je ne veux pas qu'il en voie la moindre trace. Il m'excède. J'ai d'abord été sur le point de lui interdire ma porte. Puis j'ai consenti à le recevoir. L'habitude. Il parle. Je le laisse discourir.

Qu'il parle tout son soûl. Tout ça me laisse parfaitement indifférent. Je ne l'entends pas. Il pérore, lui, et moi je fais des pas dans mon bureau, je me promène ; parfois je m'arrête devant la baie pour observer les jardins. Mais que je m'y poste, et je ne regarde plus rien de précis. Le flot coule, impossible à endiguer. Impossible de prévoir où il veut en venir. Je ne l'entends pas. Je suis loin, très loin d'ici.

Il ne s'est pas installé, comme à l'ordinaire, dans un des fauteuils. Il a planté sa silhouette de cigogne devant mon bureau. Je la vois, blafarde et volubile. Elle se débat dans la glace sombre qui recouvre ma table de travail comme si elle y était prisonnière. Il a toujours été bavard. Mais aujourd'hui c'est monté d'un degré ; ça le pousse plus à cracher ses mots avec des chuintements de salive qu'à les formuler ; à se pencher en avant, à s'appuyer opiniâtrement de ses longs doigts sur la glace, le cou tendu.

Soudain j'entends :

– Ce n'est qu'un accident sans doute que cette mort, sûrement même. Mais tu l'as tellement voulue, tellement souhaitée, ou souhaité quelque chose de semblable – il s'interrompt, bouche ouverte – qu'elle ne peut plus être considérée comme un accident ! Qu'elle est plus que ça, ou autre chose, elle…

Je dis :

– Quoi ?

– Elle est… elle est… une sorte de meurtre, ou quelque chose dans ce genre.

Je me mets à rire. Cela le surprend. Il est démonté. Je dis :

– Quelque chose dans ce genre, c'est tout ce que tu es capable de trouver !

– Oui, un meurtre et… autre chose qu'un meurtre, bégaie-t-il stupidement.

Je garde mon sang-froid. Je ne veux pas m'en laisser départir par cet épouvantail. J'écoute. J'écoute sans chercher à réduire la distance que j'ai mise entre lui et moi. J'écoute avec ennui.

– Un meurtre, dit-il dans un souffle. Un meurtre qui est autre chose qu'un meurtre conçu et exécuté ouvertement. Surtout pas par haine ! Mais par raison. Pour des raisons !… Des raisons… ah mon Dieu… comme je connais ça !… Il faut savoir, il faut comprendre… Mais je crois comprendre. Non par haine, mais par haine d'autre chose, avec quoi Madjar n'avait rien à voir. Ou peut-être que si. Mais quoi ? Par haine d'autres personnes et il n'aurait servi que d'intermédiaire dans cette affaire ? Un meurtre par personne interposée ? Perpétré comme on ouvrirait un chemin interdit, barré ; peut-être pas même interdit ou barré, mais qu'on croit interdit et barré. Pour ouvrir un chemin, une porte. Mais sur quoi ? Menant à quoi ?

Sans faire un mouvement, sans quitter la fenêtre, je souris. Il me regarde. Une fois de plus, cela lui coupe la parole.

Je dis :

– J’ai l’impression de respirer mieux.

Il prend un air atterré. Je ne sais pas ce qu’il a compris. Il est devenu cadavérique. On dirait quelqu’un qui voit de ses yeux un spectre se dresser et venir vers lui, qui sait ? la main tendue.

– De quoi as-tu peur ? dis-je.

Il balbutie :

– De toi.

Et après un silence, dans un hoquet :

– De ton âme. De ce que tu en laisses lire. De ce qu’on y déchiffre.

– Tu es victime d’une illusion, ma parole.

Je dis encore, j’entends ma voix ; elle se fait sentencieuse sans que j’y sois pour quelque chose :

– Il est des âmes qu’on ne comprendrait jamais, les aurait-on créées soi-même.

– C’est la vérité. Après tant d’années.

– Heureux de te l’entendre dire.

Il se récrie :

– Réjouis-toi tout seul, car dans le cas présent, ce n’est que trop vrai !

– Il importe peu que je me réjouisse seul ou non. Les choses continueront d’aller comme elles ont commencé.

– Jusqu’où ? Dieu, jusqu’où ?

– Jusqu’où !

Avant que n’éclate le rire, l’invincible rire, l’excentrique rire qui m’étreint la gorge, il se sauve. Et c’est le silence.

Le silence enfin.

Tijani dit :

Moi, Tijani des Oulad Salem, je le savais. Ils l'ont porté ici. Les nôtres ont amené sa dépouille. Ils l'ont prise de nuit à l'insu de ses amis, et des autres de l'autre village, ayant trompé la vigilance de tout le monde. Ils ont tout de suite compris ce qu'il fallait faire. Ce qu'ils avaient à faire. Maintenant il ne partira plus. Dès que je l'avais vu, moi, j'avais su.

J'avais dit : ce Madjar, qui se nomme encore Hakim, c'est lui. Lui et pas un autre. Il nous protégerait. Maintenant le voilà revenu et enterré dans notre terre. Le voilà qui habite avec nous, et personne ne le saura en dehors de nous, ni ne saura jamais s'il a été enterré quelque part ou s'il s'est envolé. Je savais qu'il reviendrait. Et il est revenu. Et c'est comme si son corps s'est fondu dans le pays, qu'il se trouve partout et nulle part, plus vivant, plus réel mort que vif.

Nous sommes partis sans nom, nous nous sommes enfoncés dans le pays, nous avons imaginé notre route. Ou nos ancêtres l'avaient fait. Nous avons pris le chemin du blé jaune et de la vigne verte, nous nous sommes arrêtés à un point d'eau, puis à un autre aussi noir, transparent, froid qu'un œil. Et c'étaient toujours eux, nos ancêtres, qui marchaient, s'arrêtaient, se désaltéraient. Nous avons reçu notre nourriture, pain d'orge, olives, figues… Seulement nous n'avions pas reçu notre protection. Et c'étaient peut-être toujours eux, nos ancêtres. Le soleil nous a guidés, eux ou nous, puis égarés. Le ciel s'est allumé et s'est éteint. Le pays s'est ouvert et nous a absorbés davantage. Eux ou nous, toujours sans notre protection, sans notre gardien. Et nous avons su que tout le pays avec nous (avec eux) avait faim de sauvegarde. Et aujourd'hui l'orphelinage a cessé.

Aujourd'hui notre terre est juste comme une galette sortie du four pour apaiser la faim. Nous pouvons sans honte nous nourrir, les uns et les autres. L'orphelinage et les jours de pleurer et de chercher, de s'asseoir dans la poussière et de s'ouvrir le cœur, ont cessé. Nos femmes circulent comme à la fête. Nos compagnons, ceux qui l'ont porté jusqu'ici, traînent la jambe de-ci, de-là, adoptant une attitude insouciante. On dirait qu'ils n'ont rien fait de remarquable, qu'ils ne se sont pas distingués. On dirait qu'ils n'ont jamais rien fait du tout.

Il disait quand il était un homme et pas encore un saint :

– L'eau que nous sommes venus chercher, l'eau pour laquelle nous avons fait tout ce voyage.

Un saint pas encore enfoui dans notre terre et toujours vivant. Et moi, je disais :

– Patience.

Exactement ainsi que je l'avais dit.

Kil Ahmad va garder des moutons dans la plaine. Mais sa femme et sa belle-mère, la terrible veuve Henni, s'entendaient à le tondre. Dès son retour, elles commençaient : « Quand gagneras-tu assez pour m'acheter des babouches comme celles de ma sœur ? » « Quand gagneras-tu assez pour m'acheter un foulard ? » Il ne restait jamais plus de deux ou trois jours chez lui. La semaine dernière, leur dispute s'entendait dans tout le village. « Va-t'en au diable, gueux ! » disaient les deux femmes, et armées de bûches, elles le rouaient de coups. Lui hurlait : « Quelle calamité ! J'ai la punition que je mérite ! » Quand elles en ont eu assez de le battre, la mère a dit à sa fille : « Conserve la couverture et la natte pour

toi. Moi, je prends les deux peaux de mouton. Il ne faut rien laisser à ce pouilleux. » Aujourd'hui ils se sont réconciliés, ils se sont remis ensemble. On ne peut pas être plus contents qu'ils ne sont.

Moussa n'agit plus comme un mécréant. Chez lui, ils n'ont pas consommé un mouton qui vient de leur crever.

Ils aiment tous écouter Moulay. Même les femmes osent s'approcher pour l'entendre quand il est disposé à débiter ses histoires. Un jour ou l'autre il finira par nous en fignoler une sur notre saint et nous la bailler, et elle pourra être aussi ancienne qu'une autre.

– Crois-moi si tu veux ou ne me crois pas, dit mon épouse, ses paroles savent trouver le mal de ton cœur.

Mais c'est une folle comme les autres. Moulay dit n'importe quoi et tu entends là-dedans ce que tu as envie d'entendre parce que tu en as envie. Si ça te soulage, tant mieux pour toi.

Oui, un jour ou l'autre, et l'un de nous va l'inviter à dîner et il nous racontera l'histoire de notre patron. Il touchera sûrement des cœurs et recevra des dons. Ensuite il pourra la répéter et ses descendants la répéter après lui.

– Personne ne pourra nous en tenir rigueur, dit Kamal Waëd, parce que chacun sait ce qu'elles signifient, ces brutalités ; dans l'esprit de tous, elles signifient l'ordre. Pas n'importe quel ordre certainement. L'ordre pour le bien et le progrès. Pour la défense des principes révolutionnaires, pour la protection des travailleurs et la promotion des catégories déshéritées, pour le respect de la dignité humaine, pour l'instruction du peuple et sa prospérité. Tout passe par là.

Aymard dit :

Les mains dans les poches, il marche de long en large dans la cellule.

Il s'arrête de nouveau, à trois pas.

– Ce sera toujours une entreprise impossible que d'espérer concilier toutes les choses. On ne nous en voudra pas si par moments nous avons la main un peu lourde, si nous y allons un peu rudement.

Je reste assis sur le châlit comme il m'a trouvé en arrivant. Que lui répondre ? Non, je ne pense même pas à prendre une cigarette dans l'un des paquets qu'il m'a apportés, des gauloises.

Il dit :

– Tu vas te retrouver dans ton pays dans quatre ou cinq jours. Nous ne pourrions pas nous offrir le luxe d'un incident diplomatique en te gardant plus longtemps en prison. Alors…

Je lève les yeux sur lui. Un semblant de sourire passe sur ses traits. À son insu ? Je pense : à son insu, malgré lui.

Sa voix s'assourdit légèrement, comme envahie de mélancolie :

– Alors je voudrais tout de même que tu partes avec la conviction qu'une terre et un monde comme les nôtres ne sont pas destinés à produire les valeurs nouvelles, inédites et que, de ce point de vue, tu peux être tranquille, tu n'auras rien perdu. Ici, on trouve seulement la force qui détruit toutes les valeurs.

Sa parole se retend, dure, elle martèle les mots :

– Et cette force s'appelle le fellah. Trop heureux si nous empêchions qu'elle se réveille, que nous trouvions assez d'énergie pour la contenir. Que ceux qui, pleins de louables intentions, viennent jouer les bons prophètes y regardent à deux fois ; ils joueraient plutôt les apprentis sorciers. Si le malheur veut que dans cette lutte nous ayons un jour le dessous, je te prédis que nous ne serons pas les seuls à en pâtir.

Son regard passe au-dessus de ma tête. Il paraît avoir renoncé à tout espoir d'obtenir de moi une parole ou une marque quelconque d'intérêt. Il va dans un sens, revient aussitôt, refoulé par l'exiguïté des lieux. Je ne ressens ni hostilité ni antipathie. Je n'en ai aucune envie. Je n'éprouve pas même de l'ennui. Je n'éprouve pas même de l'impatience.

– Ce pays, dit-il, n'a pas tant besoin de pain ou de travail, que d'ordre – de stabilité, de sécurité, d'institutions sûres. Un corset qui le maintienne droit.

Je m'étonne soudain, je pense : à quoi bon, toutes ces justifications ? Mais il est entraîné comme malgré lui. Il exprime pourtant ces considérations avec le même détachement, la même impartialité que s'il parlait pour dire quelque chose et parce qu'il a commencé.

– Ce peuple qui s'endort très vite est aussi un peuple qui se réveille brusquement. Qui pourrait dire ce qui fermente dans les recoins obscurs de sa conscience en cet instant précis ? Alors il nous faut veiller. Nous ne devons jamais laisser passer le temps de faire une chose – de ramener l'ordre là où il semble menacé, avant même qu'il le soit.

Les mains fourrées dans les poches, il va jusqu'à l'étroite et lourde porte de la cellule, fait demi-tour. Mais à ce moment, il ne bouge plus. Il reste là-bas, où il est, où le jour avare d'une lucarne placée haut tombe sur lui et lui façonne un masque lointain. Il dit :

– Moi aussi, je suis du peuple. Je n'ai pas besoin de l'idéaliser.

– Hakim Madjar est mort, n'est-ce pas ? dis-je.

Vivement les yeux s'ouvrent dans ce masque. Ils ont peut-être été toujours ouverts. Même ainsi, on ne dirait pas qu'ils me voient. Ils demeurent perdus dans la contemplation de quelque chose de visible pour eux seuls.

– Oui, dit-il.

Il a dit oui et sa voix s'est épaissie, est devenue rauque.

– Mais ce n'est pas moi !… ce n'est pas nous qui l'avons tué ! Personne n'a voulu sa mort. Ce sont ses idées, qui n'ont pas enduré de se trouver en face des réalités. Elles seules. Il s'est tué lui-même en allant à l'encontre de la vérité. Il s'est brisé parce qu'il n'y a pas place ici pour deux vérités, et nulle part. Qu'il y en a nécessairement une qui est mensonge et qui doit voler en éclats au contact de l'autre. Tu vas bientôt retourner dans ton pays, il n'est d'aucun intérêt pour nous de te garder plus longtemps, et inutilement, en prison, mais tu sais à présent assez de choses pour comprendre que ni moi ni personne d'autre n'a tué Hakim Madjar, que ni moi ni personne d'autre n'a son sang sur les mains, et qu'il est parti parce que sa vérité, à supposer que c'en soit une… Mais ce n'en est pas une ! Ce n'en était pas une ! Et c'est ce qui l'a tué ! Le seul mérite qu'on puisse lui reconnaître c'est d'y avoir cru si fort qu'il en est mort. Mais sa vérité n'était pas une vérité pour nous. Nous avons notre vérité. Et puisque nous l'avons trouvée, il nous faut lui inventer une puissance, la rendre assez forte pour soutenir les attaques dirigées contre elle. Tu vas retourner dans ton pays, mais ne pense pas que nés dans la tyrannie nous désirions à notre tour exercer la tyrannie. Ce n'est pas exact. Nous jouons le tout pour le tout en ce moment, Jean-Marie.

Des sillons se sont creusés sous ses yeux et, descendant jusqu'aux coins de sa bouche, ils ont pris une teinte bistre. Il me regarde comme quelqu'un dont les mots ne lui servent à rien. Pas à soulager son âme en tout cas. Il se peut aussi que je me trompe. Je me tais. Il reste comme en arrêt contre la porte de la cellule.

Il fait un pas, et un autre, vient de lui-même, tout d'une pièce. Parvenu près du châlit, il trahit une légère hésitation aussitôt dominée.

– Au revoir, Jean-Marie, dit-il.

Sa voix est de nouveau enrouée. Je serre la main qui m'est tendue. Au revoir ? Pourquoi ?

Si-Azallah dit :

Le ciel tamise une bruine de chaleur. Mais une autre chaleur sourd des murs, des maisons, du pavé, et c'est une chaleur recuite, inerte, une chaleur vautrée comme un cadavre auprès des bouches d'égout. Le jour tire à sa fin, il semble suer sang et eau, éructer des pensées, produire des aspirations, et ce sont ces femmes enroulées dans la miraculeuse blancheur des haïks qui traversent la foule grise, la cohue crépusculaire. Cohue incohérente, combustion quêtant des traces de fraîcheur. Cette journée peut être considérée comme une journée morte. La foule parcourue de spasmes s'étire par les rues, sans couleur, hallucinée, cherchant refuge en elle-même. Je remonte vers la place de l'Hôtel de Ville, encore que ce ne soit pas mon but. (Si j'ai un but, je ne sais tout bonnement lequel il est.) Mais je continue, sans projet, attendant que se précise celui qui me tire en avant. Du moins, je me donne cette illusion, mon but pouvant aussi bien se trouver quelque part derrière moi. Un jour trop beau pour ne pas finir dans cette décomposition. Elle flotte partout, l'odeur qui en émane, elle imprègne tout.

Je change à la fin de direction. Sans trop chercher pourquoi, je m'oriente vers la vieille ville. Je ne veux plus rien avoir de commun avec ce genre d'animation. Cafés ? magasins d'amis ? cercles ? Mon esprit repousse tout ça. Je continue comme j'ai commencé. Marcher, errer, aller devant moi. Pourquoi faut-il à toute force un but ? Se promener, sans plus ; insoucieux de tout ce qui pourrait advenir, de l'heure.

Je me plonge dans la pâte humaine du Médresse. C'est une guerre qui ne fait que commencer, à ce que Kamal Waëd a prétendu, l'autre jour. Ça ne m'étonne pas. Je n'en suis pas du tout surpris. Une guerre est toujours une affaire avantageuse. Aujourd'hui c'est leur tour. Demain, ce sera celui de leurs adversaires.

– Dieu te pardonne, ai-je dit, tu as ta guerre à toi, en plus. Comme s'il n'en suffisait pas d'une !

D'abord il ne m'a rien répondu. Et j'ai remarqué le rictus que mes paroles ont attiré sur son visage.

Alors il a dit :

– J'ai toujours été seul, à n'importe quel moment de mon existence et devant n'importe quel événement. Je peux continuer et je n'ai pas besoin qu'on me pardonne. La solitude ne m'effraie pas.

– Je n'y comprends rien, à ton jargon. Mais Dieu te pardonne quand même.

– Vieux fou, que pourrais-tu comprendre à ces choses !

Je me suis soutenu à son bureau pour conserver mon aplomb, me refusant d'imaginer ce qui se passerait si j'étais contraint d'enlever mes mains de là. J'ai continué à le considérer. J'étais comme fasciné.

Comment en est-il arrivé à ce cynisme ? Je me rappelle mes premiers soupçons. J'aurais alors voulu me tromper. J'aurais aimé que l'abjection soit venue uniquement de moi, abjection de ces soupçons, mais l'ignominie de mon incrédulité a été finalement la plus forte et elle a dissipé ma suspicion, l'a étouffée presque aussi vite, presque aussi précipitamment que m'avait étreint l'émoi de ma découverte. (Je n'ai pas dormi une heure sur les vingt-quatre qui ont suivi, me sentant triste et misérable. C'était terrible de penser à ce qui se tramait dans la tête d'un homme qui se trouvait m'être si proche que je me fiais à lui comme à moi-même.)

Il restait tranquille, lui, ayant mis à exécution ses plans, ou une partie de ceux-ci, et moi, je ne saisissais pas ce que je faisais là, dans ce bureau.

– Que croyais-tu donc ?

Étonné, je répondais :

– Moi ? Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas et tu cherches comme un aveugle sans trouver.

– C'est bien possible.

Il a dit :

– Eh bien, continue. Cette recherche m'a fait passer des nuits blanches. Mais j'ai trouvé ! Et trouvé seul, apprends-le !

Seul ! Tu le crois, mon pauvre idiot de Kamal ! Une main de fer te mène comme elle l'entend plutôt ! Tu n'es qu'un pion. J'ai peine à te le dire ; le courageux, le généreux, c'était Hakim Madjar. Tu n'es, toi, qu'une marionnette…

Le voici qui se présente à moi, mon projet : le Dr Berchig. Il faut le voir. Je dois monter chez lui. Ma décision, je m'en aperçois aussitôt, était déjà prise depuis un moment. J'ai du mal à m'arracher à la vieille ville, un poids m'écrase la poitrine. Endolori, démâté, je vogue à travers la tristesse de ces rues. Examinée avec le docteur, la situation se révélerait sans doute plus claire, ou moins dangereuse qu'elle ne semble. Mais il est encore tôt pour y aller.

– Les chiens domestiques, a dit Kamal Waëd, aboient à tout rompre et rêvent de liberté en bénissant leurs chaînes.

Et il a ajouté :

– Moi, ma vérité me purifie et me lave.

Puis encore :

– Je n'ai pas assez de grandeur d'âme pour ignorer la haine, mais assez pour n'en avoir pas honte.

Il a le front de faire des mots, en plus.

– Alors il y a eu ces deux gros camions et la jeep, madame Marthe, ils sont arrivés. On les a regardés et on n'a rien dit. Et eux, ils sont venus et ils n'ont rien dit. Puis il y a eu cette fusillade. C'était rien que pour faire peur aux moineaux peut-être, je peux pas vous dire. Mais ç'a été vite la pagaille. Une de ces pagailles où la plus petite histoire devient vite une grosse. On ne sait pas comment. Mais c'est quand ça s'est mis à tirer sans faire attention où ça tombait. Y a eu alors des cris, des insultes, de la colère. Eux maintenant ils y allaient pour de bon avec leurs fusils. Des gars ont commencé à dégringoler. Mais on pouvait pas savoir qui, dans cette poussière infernale, et on savait toujours pas ce qui arrivait. Et pourquoi. Ça courait de tous les côtés pour se mettre à l'abri du chahut et de la poussière que soulevait cette mitraille. Si vous aviez vu ça, madame Marthe, vous auriez bien rigolé.

Marthe dit :

Lâbane parle et ne compte ni sur une réponse ni sur une remarque. J'écoute, déconcertée par cette détermination incompréhensible qui accomplit son chemin, qui se carre entre nous comme en dépit de nous, par cette volonté qui répand une brume de tristesse, d'hostilité. Elle cherche aveuglément ce qu'elle voudrait détruire tandis que Lâbane parle et je me dis : elle finira bien par le trouver.

– Et ç'a été fini. J'étais couché un moment après à côté de Hakim. Mais je voyais comme ils restaient, eux, avec leurs armes et leurs airs de rien comprendre, et leur bouche ouverte. Les chefs, qui les avaient amenés là, les ont fait rembarquer dare-dare. Il fallait voir ça ! Et vas-y que je te gueule après, que je t'aboie des ordres, que je te bouscule. Comme s'ils étaient pas fiers d'eux. Mais pas fiers du tout ! Comme s'ils voulaient se tirer de là pour ne pas trop regarder ce qu'ils avaient fait. Ils les ont tellement bien poussés vers leurs camions qu'en moins de deux, y avait plus rien, c'était nettoyé. À part l'odeur.

Je le regarde sans arriver à en détacher les yeux, sans rien comprendre. Si jamais j'ai pu l'oublier, je sais de nouveau, je sais, je sais, je sais. C'est une volonté et une détermination qui me repoussent et m'attirent, qui se le partagent et me partagent.

Sans éprouver de crainte, je le surveille. Il me paraît appartenir à une espèce inconnue, ou bien oubliée, pleine d'énigmes.

– S'y avait pas eu cette odeur, et sur ces terres là-bas où on ne trouve pas un arbre et pas même un palmier nain, ça sent vite et fort, surtout quand c'est une odeur de mazout, de balles, d'hommes et de je ne sais pas quoi encore, ça traîne longtemps dans l'air – s'y avait pas eu cette odeur, on n'aurait pas dit qu'il s'était passé quelque chose dans les parages, que quelqu'un était venu quelques instants plus tôt. Y ne restait plus, comme avant, que le silence, le vent, le soleil. Et cette odeur. Et après, je peux pas vous dire ce qui est arrivé. Je suis parti, je crois : j'ai cherché je peux pas vous dire quoi. Et quand je suis revenu, il faisait nuit. Je me suis recouché à ma place, exactement la même, près de Hakim, toujours endormi là, qui ne se réveillait toujours pas (faut dire que c'était la nuit), en me disant que c'était ma chance. C'est la vérité. C'était ma chance, de me retrouver à côté de lui après tout ce qui s'est passé. Hein, qui me dit que je ne me serais pas perdu en route avec toute cette nuit qu'il faisait ? Qui me dit que je l'aurais retrouvé ? Où j'ai été et d'où je suis revenu, je ne saurais même pas le dire même si on me coupait une main ! Et c'est à ce moment qu'une drôle de chose s'est produite, je veux dire ce matin-là. Hakim n'y était plus ! Y

était plus, à sa place, où j'étais couché près de lui ! Y était plus nulle part. Les gars sont revenus à leur village et il n'était pas avec eux. Je leur demande où il est ; ils ne peuvent pas me dire. Je me dis : ils ne veulent pas le dire plutôt. J'ai eu beau les agonir d'injures, j'ai rien pu tirer d'eux. Et voilà, je suis ici. Je veux savoir quand c'est qu'il va rentrer.

J'entends ça et je m'appuie, je me tiens au mur. Je veux savoir quand c'est qu'il va rentrer, dit-il. Immobile, les yeux grands ouverts, calme, je me fais l'effet d'une statue – très calme.

– Hein, madame Marthe, à quelle heure il va rentrer ? Vous le savez, vous.

Voyant que je ne lui fournis aucune réponse, il se met à rire sans bruit. Il s'approche de moi à pas silencieux, souples, il se baisse un peu, il me dévisage d'en dessous.

– Ah, vous voulez me faire une surprise ?

Il continue à sourire et prend un air entendu, et ce n'est pas la première fois, depuis qu'il s'est mis à faire son récit, depuis qu'il pose réellement son regard sur moi.

Sans changer d'attitude, la respiration lente, je l'observe.

– Dites si ce n'est pas vrai ? dit-il, me pressant de son sourire mais aussi d'un appel muet et violent des yeux.

Il reste là, à attendre.

– Dites si ce n'est pas vrai, madame Marthe ?

Je secoue la tête.

– Comment ? dit-il.

– Il ne rentrera pas.

– Demain peut-être.

– Demain non plus.

– Et quand alors ?

– Il ne reviendra plus.

Il fait un bond en arrière, se redresse.

– Allons, madame Marthe. Vous savez au moins ce que vous dites ? On ne croirait pas. Vous voulez me faire gober ça, à moi ? Dites tout de suite que vous n'avez pas envie que je le sache.

– Non.

– Pourquoi ?

Il présente une mine d'enfant réprimandé et qui n'en revient pas.

Comme sans doute je ne lui parais pas disposée à ajouter autre chose, il s'éloigne, prend une chaise. Il s'assoit dessus à califourchon, comme il le fait souvent, mais en me tournant le dos. Les mains croisées derrière moi, je demeure appuyée au mur.

Nous conservons tous les deux la même immobilité et observons le même mutisme.

À la fin, je me décide à aller vers lui. Sans doute n'ai-je plus mon impavidité de statue, je me sens pourtant toujours raide en dedans, toujours froide. Et raide, froide, je franchis les quelques pas qui nous séparent.

Je lui pose les mains sur les épaules.

– Il aurait probablement mieux valu que vous ne le sachiez pas, mais Hakim est mort. Vous m'entendez, Lâbane ? Il est mort.

Sans se retourner, non moins tranquillement, il me répond :

– Je n'aurais jamais cru ça de vous, madame Marthe.

Je retire vivement mes mains de ses épaules.

– C'est pourtant la vérité.

– Puisque je vous dis que j'étais avec lui ! Je ne peux pas prendre vos paroles au sérieux.

Ayant marqué un temps, il ajoute :

– Dites-moi que vous ne savez pas quand il rentrera, là, d'accord, je vous suivrai. Mais essayer de me faire avaler… Non, pardonnez-moi, vous n'avez pas idée, m'est avis, de ce que vous dites. Ni de ce que vous faites. Seulement moi, s'il n'est pas revenu encore, je devine pourquoi.

Je ne peux retenir un gémissement.

Cependant, plutôt que de confier ses pensées, il garde le silence. Ce n'est qu'après une longue minute qu'il dit :

– Madame Marthe, vous ne connaissez, vous, que les mendiants de Dieu qui se voient. Or il y a tous les autres, qu'on ne voit pas ! Vous ne les connaissez pas, ceux-là. En ce moment, Hakim Madjar est avec eux, je parie ce que vous voulez ! Il est parti avec eux, mais il reviendra et vous n'auriez pas parlé comme vous venez de parler si vous aviez su.

Il laisse s'écouler un silence presque aussi long encore.

– Ç'a été ma chance, d'être revenu là-bas tout seul et dans toute cette nuit, de m'être retrouvé ensuite couché près de lui, à ses côtés. Ç'a été ma chance.

Si-Azallah dit :

Je suis revenu le voir, je n'ai pas pu résister. Combien de choses restent à tirer au clair, mon Dieu, combien de choses !

Il dit :

– Accusez-moi tous ! Accusez-moi d'être un monstre ! Mais mon cœur est vrai ! Il honore ses adversaires en leur livrant le combat qu'ils méritent. Je ne suis pas un criminel ; en abattant Madjar et ses congénères, je leur ai livré le combat le plus loyal auquel ils auraient pu s'attendre d'un ennemi. Je leur ai rendu hommage. Je les ai placés aussi haut qu'ils le méritaient. Mais vous, parlons un peu de vous, qu'avez-vous fait pour eux ? Vous les avez admirés, vous les avez encouragés et… vous les avez trahis. Et maintenant vous allez verser des larmes sur leur sort. Vous leur avez ainsi donné, et continuez à leur prodiguer ce qu'ils n'ont jamais souhaité. Je ne suis pas sûr qu'ils ne vous aient pas méprisés autant que je vous méprise, vous et vos manœuvres de pleutres. Je les ai éliminés comme d'autres le seront. Comme ils m'auraient éliminé, eux, s'ils avaient été les plus forts.

Je dis, ça m'échappe :

– Damné !

Je dissimule mes mains tremblantes, les arrachant au dossier du fauteuil sur lequel je les ai posées un instant. On dirait qu'il est devenu bouillant sous mes doigts, bouillant soudain comme tout ce qui se trouve ici, enflammé comme l'air qu'on respire.

Je me tiens droit devant Kamal Waëd, je dis :

– Sors de ton rêve ! Il ne t'incite à te jeter sur le monde que pour y trouver des victimes. Pauvre garçon, tes tourments, tes envies, ta jalousie, c'est ton âme maladive qui te les représente comme une soif de grandeur et, ce faisant, elle se joue de toi. Tu ne brûles, si tu ne le sais déjà, que d'une soif de destruction, tu n'aspires qu'au bonheur impie du couteau. Tu veux seulement faire souffrir les autres au moyen de ce qui te fait souffrir : ton humiliation, ton ressentiment, ton ingratitude, tes doutes sur toi-même. Et le plus répugnant, ce n'est pas le mal que tu gardes sur le cœur, ni celui que tu fais, mais ta folie. Une folie qui n'est, détrompe-toi, ni celle de la vérité, de la loyauté, de la justice, de la responsabilité ou du pouvoir mais uniquement et misérablement celle de la folie !

– Tu en as trop dit ; sors.

Debout devant la baie et comme masqué par l'ombre qu'il projette, il ne s'est pas retourné, il ne m'a pas montré la porte.

Je dis :

– Fais ce qui te plaît. Je n'ai pas peur de toi !

Je quitte ce bureau sur-le-champ.

Dehors, une légère brise maraude. L'après-midi est fort avancé, avec beaucoup de monde déjà déambulant sur le boulevard, mais cherchant encore refuge sous les arbres. Je vais, continue pendant un moment à marcher à grandes enjambées. Je porte comme une longue aiguille embrochée dans le cœur. La

charité, tout viendrait-il de là ? Kamal Waëd, Kamal Waëd, est-ce vrai ? La charité que tu ne cesses de fouler aux pieds mais ne cesses d'habiter, adhérant à toi, comme une seconde peau sécrétant feu et venin ? Réponds. Quant à moi, Dieu m'est témoin, je n'ai voulu que ton bien. Le Dr Berchig n'a voulu de même que le bien d'un brave et intelligent garçon de sa ville en t'aidant, en payant tes études de ses deniers. Il l'a fait et oublié. Oublie, toi aussi.

Je suis monté voir le Dr Berchig, l'autre jour, après notre discussion (*cette guerre n'est pas finie, elle ne fait même que commencer*, t'en souviens-tu, c'était mercredi) et figure-toi que j'ai tout compris avec horreur. En frappant Madjar tu as visé le docteur. J'y ai mis du temps, j'en conviens. Parce que c'était trop évident ? Ou trop monstrueux ? Ou trop brillant ? Je ne pourrais pas le dire. Tu as dû être informé des ouvertures à lui faites par le Dr Berchig. Alors tu tenais le bon bout, et en même temps, ta justification ! Je suis demeuré étourdi sous le choc de cette découverte et, j'ajoute, ébloui. Tu as été admirable !

L'agitation sautillante, brouillonne, de la ville sait peut-être où je vais. Moi, je l'ignore. Je pense : se limitera-t-il à ce seul coup ? L'intime conviction me vient avec la réponse : non, ce démon n'en est même qu'à son premier. Surtout si par ailleurs ça doit favoriser ses autres projets. À quand le prochain ? Quelle en sera la victime ? Démon, frappe, frappe !

J'avance, emporté par le cours de ma dispute. Tout d'un coup j'ai le sentiment qu'on m'observe depuis quelques secondes, m'espionne du milieu de la foule. C'est même plus qu'une conjecture : une sensation, une agression impudente ; elle s'est presque matérialisée tout à l'heure, tandis que je contournais la fontaine aux Lions. Puis ça s'est évanoui et je ne m'en suis plus inquiété. Mais voici que ça recommence. Me mets-je subitement à avoir des lubies ? Il ne manquerait plus que cela.

Je n'ai pas touché un mot au Dr Berchig de mes suppositions, ou soupçons, comme on voudra ; quant à ce que je présume être les plans de Kamal Waëd, s'entend. Curieux, n'est-ce pas ? La crainte qu'il ne me rie au nez ? Peut-être ; ou peut-être, doute sur mes propres doutes. Il faut le reconnaître, c'est, il n'y a pas d'autre terme, excessif.

Une fois de plus, s'exerce sur moi l'effet d'un regard insistant. Mais, cette fois, je me retourne vivement… Et je ne note rien d'anormal. Je me fais néanmoins plus attentif aux remous de la foule, j'épie à mon tour les visages qui passent. Je m'efforce de surprendre – quoi : quelque chose, quelqu'un ? Quelle chose ? Qui ? Et de connu ou d'inconnu ? C'est absurde. Cela, ajouté au reste, finit par me plonger dans la nervosité, l'irritation, le chagrin.

Je décide de me fermer à toutes les contrariétés venant de l'extérieur ainsi qu'aux élucubrations avec quoi mon cerveau excité s'ingénie à… Et c'est alors qu'il me semble voir se faufiler entre les gens, au fond de la place, de façon à éviter ma curiosité et tout ensemble à l'attirer, la silhouette d'une personne… Mais elle s'est déjà dissoute dans le défilé des passants, abandonnant derrière elle une simple illusion qui flotte dans le crépuscule serein.

Je presse le pas, prends la direction où elle m'a paru s'engager, déterminé à lui mettre la main au collet. Quelques mètres à peine, et le regard retombe sur moi, brillant, cynique, anonyme. Et je ne sais pas davantage d'où venu, ni de qui. Je veux qu'on me pende si ce genre de regard n'appartient pas à un individu que j'ai déjà rencontré, et bien des fois, un individu auquel j'ai dû non moins souvent avoir affaire. Et je devine.

Lâbane.

Je pense : ce ne peut être un autre. Lâbane échappé aux balles et à la prison qui ont eu ses compagnons. Lâbane qui sans vouloir m'aborder s'est néanmoins comporté de manière à se signaler à mon attention

sans ambiguïté. Pourquoi n'est-il pas venu à moi ? Se méfie-t-il ? Non. Sûrement pas. Ce n'est pas possible. Mais pourquoi pas ? À moins que… Mais alors que peut signifier sa présence en ville ? Que va-t-il en sortir ?

Je tourne intensément mon regard dans la même direction, et je ne vois que le crépuscule descendre, oblique, insensible, sur la vieille ville que la lumière du jour semble refuser de quitter, la caressant de l'éclat consumé de son or, adhérant aux maisons, aux arbres, aux passants, et ne s'en décollant qu'au tout dernier moment comme un masque qui s'arracherait par sa seule volonté pour révéler d'un coup le vrai visage des choses, qui est noir.

Durant quelques minutes, la ville reste plongée dans l'ombre, étouffée, gesticulante. Puis les lumières rejaillissent. Je n'ai aucune envie de rentrer à la maison.

Lâbane dit :

Sous ma voix, l'autre parole dit, comme un grand péril :

Revois l'incompréhensible terre à laquelle tu étais cramponné. Tu es ici, mais tu es là-bas aussi. Tu n'as plus affaire depuis des siècles à cette seconde impossibilité clouée au centre d'une pièce d'une maison dans une ville.

Le maître de chasse ; c'est encore lui.

Quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau. C'est moi qui te donne forme à présent. Tu es un polype de sang devant le soleil, une étincelante pierre ponce avec des traces d'ombre. Tu dilates un œil lointain et ton regard s'absorbe dans sa matière dure. Voilà comment sont les choses. Mais peut-être que tu as vu ce qui n'est pas arrivé encore, que cette terre là-bas t'a régurgité juste le temps de te montrer ce qu'elle sait faire même avec des choses vivantes ; même avec des choses mortes, même avec des heures, des circonstances ni vivantes ni mortes. Vous êtes allés lui arracher un aveu, un signe de reconnaissance, mais c'est elle qui vous l'a arraché.

Vois. Le crépuscule fait table rase du pays. Il ouvre une plaie rose. Tu te lèves. Courbé, tu traverses des champs à toute allure. Et l'obscurité ne tarde pas à monter du sol. Elle refoule tout devant elle. Elle ne s'arrête qu'à proximité de la pâle flamme du ciel.

Puis, plus rien.

Tu cherches dans ta mémoire ce qui peut t'aider à recréer une image. Cette image serait presque toi. Ou tu serais presque elle, ou son prolongement. Mais une chose grise est pendue à toi. Tu ne vois pas quelle chose. Tu ne vois pas autre chose non plus. Elle attend sans doute que tu fasses couler du sang pour elle, sacrifies pour elle, vives seulement pour elle, demeures à la regarder sans bouger, et te tiennes éloigné d'elle. Parce que tu ne serais pas mort, non plus. Parce que tu ne pouvais pas mourir. Parce que tu ne pourrais pas être mort, et que tu continues à parcourir ces terres, déguisé, et que ton astre reste posé là-bas, dardé sur celui qui parcourt ces terres. Et il est le seul à s'en rendre compte.

Devant son regard, toi ou Hakim Madjar, il n'y a aucune différence. Il y a une douzaine de visages. Mais ils ne révèlent rien, aucun sentiment particulier ; lèvres scellées, yeux scellés. Un fleuve souterrain de sable coulant. Des djellabas moins destinées à habiller qu'à rendre anonyme. C'était quand ?

Seule la terre qui éclate en poussière jaune, en ombres exactes, en touffes de végétation noires, en poil du péché, seul le soleil qui se laisse tomber dessus, le savent. L'oraison funèbre du vent, et toi, implorant que n'arrive pas ce qui est déjà arrivé. Toi enfoncé dans ce souffle poussiéreux, agenouillé sans espoir dans sa poussière, un clou dans chaque œil.

L'espoir, dis-tu, et tu mâchonnes tes lèvres enduites de poussière, tu te nourris de cette poussière. Et tu n'en finis pas de tomber à genoux, de verser de tes yeux noirs des larmes de poussière. L'instant qui ne doit jamais passer est passé. Ferme les yeux sur la grande nuit du soleil ; aspire l'âcre relent de la poussière.

Waëd dit :

Jaber y va à fond. Un ouragan d'azur et de paille explose contre le capot. Il est à son affaire, je le vois à sa nuque, à ses épaules, aussi éloquentes que, chez d'autres, le visage. Parce qu'une certaine limite est dépassée, il devient tranquille, froid. On dirait qu'il s'intègre à un ordre plus austère, un ordre qui n'accueille une personne que si elle est apte à montrer la même sévérité envers soi. Il abat implacablement les kilomètres. *Mais je me dis :* un vivant qui s'esquive, ça peut encore se comprendre. Un mort, non. C'est une anomalie. L'anomalie, pour sûr, est qu'il soit mort. Mais je sais, et tout le monde comme moi sait maintenant que Madjar est mort ; que la chose est faite, établie, prouvée ; c'est irréfutable. En conséquence il ne reste plus que cette anomalie-là : qu'est devenue sa dépouille ?

Jaber m'emmène à Alger. Je vais discuter là-bas de l'affaire. Non pas, on s'en doute, de la disparition du corps de Madjar. Tout le monde ne le sait pas, et c'est une chance. C'est-à-dire ne sait pas qu'il a filé. Je suis apparemment le seul (en ville) à être au courant de ce qu'il a fait. Et il faut que ça s'arrête à moi. Qu'il n'y en ait pas d'autres à avoir vent de cette fugue. Des précautions ont d'ailleurs été déjà prises. Tous ceux qui ont dû être enterrés l'ont été par nos soins, et j'ai fait croire qu'il était du nombre. Tout sera mis en œuvre pour qu'on continue à le croire.

Non, discuter de l'affaire, simplement, des mesures qui n'ont pas été décidées à temps malgré mes recommandations et qu'il faut prendre maintenant qu'il est presque tard. Tard pour les prendre, mais aussi pour les appliquer, pour prévenir le retour de pareils incidents, tard pour empêcher que celui-ci fasse tache d'huile.

Nous disposons de la route à nous seuls depuis un certain temps. Toute une terre aux viscères et aux muscles secs, semée de plantes épineuses, nous appelle sans fin, nous reçoit sans fin, une solitude hantée exclusivement par l'écho de la lumière. Jaber est un illettré. Pourtant c'est une sorte de chevalier. J'ai agi d'instinct sur le moment. Je me rends compte maintenant à quel point j'ai bien fait. Oui, un vivant, ça peut se comprendre ; il y a tellement de raisons, la plupart du temps, quand bien même on n'aurait rien à se reprocher, ou pas plus que la moyenne des gens.

Je pense : mais le ferais-je, moi ? *Je dis :* moi, pas ; cependant je comprendrais qu'on le fasse. Mais le faire, mort ? En voilà, une drôle d'idée. D'être mort ne vous autorise pas du tout à en profiter pour disparaître. Je dirais même : vous autorise encore moins.

Toute une terre livrée à la grande bravade de la lumière, au feu attisé du jour. Il y a plus à redouter d'un défunt inoffensif en fuite que d'un vivant, si dangereux et criminel qu'il puisse jamais l'être. Dans notre monde, un tel défunt est une fêlure, une voie par où on doit craindre que toute la faiblesse et toute la trahison ne se glissent. Il serait capable d'attendre longtemps son heure, et ce qu'il n'a pas fait vivant, il le ferait mort.

Je pense : fonce, Jaber, fonce. Et je regarde sa nuque, ses épaules. Il ne m'est pas encore revenu que quelqu'un ait jamais couvert ce trajet en moins de temps que lui, battu son record. Des creux, des rochers. Des rochers, des creux. Le regard reste inutilement attentif à cette désolation. Le jour comme une profusion de regard stagne aussi sur ça. Tous ces rochers se succèdent comme des stèles de temps.

Il faut toujours éviter qu'une fissure ne se déclare. *Je me dis :* et pour ça, il faut surveiller ce mort plus

qu’aucun homme vivant dans ce pays. Il m’a pris en traître mais ça ne se passera pas comme ça. Contre un individu aussi dangereux, il faut se montrer soi-même dangereux, se faire invulnérable.

Marthe dit :

Il est revenu. Il est là. Il dit sans me regarder, on dirait qu'il m'annonce une nouvelle, qu'il n'est revenu que dans ce but ; il dit :

– Les nôtres sont partout, madame Marthe, il suffit de savoir les reconnaître. Ils sont invisibles mais vivants, et n'attendent que d'être reconnus. Vous verrez si je me trompe. À l'heure qu'il est, Hakim Madjar se trouve avec eux, abrités et déguisés tous comme ils le sont. Mais pas mort. Seulement invisible. Dissimulé sous d'autres visages. Il ne nous abandonnera jamais !

Il rit hostilement comme si quelqu'un s'était permis d'en douter et que cela lui ait semblé un affront.

– Il suffirait de savoir le reconnaître aussi parmi les autres. C'est pour laisser arriver ce qui doit arriver. Pour dire que tout commence par où les gens croient que tout finit. Vous ne me croyez pas ? Venez alors un peu avec moi pour voir. Vous viendrez, n'est-ce pas, madame Marthe ? Vous verrez si on ne le retrouvera pas. Vous verrez si je me trompe. Il est là-bas. Là-bas où ils sont tous.

Sans s'interrompre, il reprend plus bas, dans un murmure :

– Où ils se cachent tous. Où ils resteront hors de vue tant qu'il ne viendra à personne l'idée d'aller les chercher, tant qu'on ne les appelle pas. Parce qu'il faut les appeler, rappeler, madame Marthe ; encore et encore, sachez-le. Et en faisant mine en plus d'être arrivé là où ils sont tout à fait par hasard. Pour sûr, ils ne seront pas dupes. Ils veillent. Ils ne font rien d'autre, sauf monter la garde. Ils ne dorment jamais, ils ne peuvent pas dormir. Mais il faut quand même y aller et les appeler. Ils préfèrent. Vous faites comme ça, doucement : « Hé, Hakim ; hé, un tel… » Ils ne vous répondront pas du premier coup. Il faut le savoir, ça aussi, et on ne doit pas se décourager. Au contraire, il faut continuer. Et si à la fin ils constatent que vous insistez vraiment, ils se montrent. Mais pas avant.

Il se met à réfléchir.

– Évidemment, il faut les reconnaître alors même qu'ils se présentent sous un autre visage. C'est comme ça. Mais à ce moment chacun de nous devra rendre compte de sa vie. Car ce n'est pas tant de visage qu'a besoin la vie que de ce compte-là, qui accomplit la volonté du sacrifice. C'est pourquoi ils sont partis. Pour donner raison de leur vie. Et, aussi, pourquoi ils ne nous oublient pas dans les lieux où ils sont. Non, ils ne sont pas partis pour nous laisser seuls. Ils nous attendent là-bas, dans la nuit, dans le soleil, dans la chaleur et le froid, jamais ils ne nous oublieront.

Son cou soudain se brise. Il n'empêche plus son front de retomber sur ses genoux. Il conserve cette attitude. Je vais vers lui. Je glisse une main sous son visage. Mes doigts sont mouillés par ses larmes. Je ne bouge pas, je laisse ma main, qui continue de couvrir ses yeux, se mouiller de larmes.

– Nous irons, n'est-ce pas, madame Marthe ?

J'acquiesce :

– Oui, Lâbane.

– Je le savais bien, que vous me comprendriez.

Je pense : mon Dieu, ayez pitié. C'est tout ce que je suis capable de penser. Si folle que m'ait paru ma

réponse, elle m'a rassérénée, elle a versé une consolation dans mon cœur.

Lâbane se remet du coup droit sur sa chaise. Il se retourne, lève la tête. Le regard avec lequel il m'observe à cet instant par-dessus son épaule me fait trembler. Je le soutiens toutefois. Nous nous dévisageons l'un l'autre. Mais il a bientôt cessé de me voir, j'en suis sûre. Je me sens poussée à répéter en dépit de moi et de tout ce que j'estime être prudent, raisonnable :

– Oui, nous irons.

De nouveau, quelque chose se détend en moi. Il me contemple comme quelqu'un qui ne m'aurait pas vue depuis longtemps. Devant ce regard, cette fois, je recule jusqu'au mur, contre lequel je me cale. Je sens mes pieds nus, joints, s'agripper au carrelage.

Il dit :

– Hakim m'a dit pourquoi ils restent invisibles. Ils sont un voile étendu sur le pays pour le protéger.

Ayant partagé ce secret avec moi, il pivote avec sa chaise et quitte la pièce.

Lâbane dit :

L'autre voix monte sous la mienne, l'efface et parle, remplissant le monde :

Je suis là, moi en qui chacun peut se changer. Seulement quelque chose doit mourir quelque part d'abord. L'espace se rompra, et ensuite le silence, pour dire qui je suis.

Je pense : qui peut prétendre à cela ?

Je pense : pas ici ; pas même à une naissance ou, si facile que ça puisse être, entre les deux, à une vie. Pas ici, où il n'y a place que pour le souffle qui traverse le temps. Une chose, qu'a-t-elle à voir avec l'autre ?

Mme Marthe rive ses yeux sur les miens et j'en oublie mes mains et mon corps bien que je n'aie pas l'impression d'être réellement regardé.

Elle aussi, elle a laissé retomber ses bras, et je sais maintenant pourquoi je ne me sens pas regardé. Tous les muscles raidis, elle se retient de mourir. Par le pouvoir que me donne sa présence, je l'invite toutefois non à ouvrir les lèvres mais à ouvrir les yeux – fendus en une ligne de mer – comme je le fais, à plonger son regard non dans le mien mais, sans trêve, le souvenir, les jours, les appels, les désirs que n'a pas recueillis sa mémoire mais son sang, ses nerfs, ses os ; que son sang, ses nerfs, ses os ont fait mûrir.

Et l'autre pendant ce temps déchaîne son fracas muet :

Et on ne sait quoi encore de couché dans le taciturne ensoleillement, dans ses éclairs, ses obscurités, la sueur sèche, le sang sec. Et moi qui chante un salut et une invitation que nul n'entend, qui envahissent tout et qui pourraient aussi bien être un adieu.

Je dis :

– Quelqu'un m'a regardé, madame Marthe. Quelqu'un qui n'est pas ici. Il m'a regardé comme s'il avait voulu abandonner ses yeux en moi, déposer deux œufs.

D'une voix sortie d'un rêve, elle me répond :

– Moi aussi.

– Dites-moi qui c'est.

Elle me répond avec violence :

– Je ne sais pas !

Elle jette, prise de brusques convulsions, ses mains en avant et me repousse.

Effrayée elle-même, semble-t-il, par sa protestation, par sa rudesse – qui sait s'il n'y avait pas autre chose encore – elle creuse la poitrine, elle se réfugie dans un mutisme soupçonneux.

Je l'observe, je ne peux m'empêcher de l'examiner de près. Je souris :

– Ce ne serait pas vous, dis-je, qui par hasard…

Je cherche quelque chose sur sa figure que je suis sûr de trouver.

– Vous les connaissez aussi.

– Connaître qui ?

Elle reste contractée, sur la défensive. Je dis :

– Vous le savez, ne dites pas non. Vous êtes une maligne !

– Non, je ne sais pas ! nie-t-elle une fois de plus de toutes ses forces.

– Pourquoi vous ne voulez pas le dire, madame Marthe ?

Marthe dit :

Je ne m'attendais pas à cette nouvelle visite. Si, je m'y attendais ; je l'attendais et il s'est dressé devant moi exactement comme je pensais qu'il le ferait. Avec son sourire qui sépare mieux qu'une dure et brillante glace élevée entre deux personnes, me faisant face mais, peu à peu, m'enveloppant d'un regard affectueux. Parce que toute son expression proclamait qu'il a trouvé la réponse qu'il cherchait. Ah, quel sentiment de triomphe il en concevait ! Puisée où, cette réponse : je ne tenais pas à le savoir. Il était là et je ne voulais pas voir plus loin, autre chose. Il est arrivé porté par sa victoire, ou quel que soit le nom dont on veuille l'appeler, et le désir de me l'annoncer.

Il a d'abord prononcé ces mots mystérieux :

– Maintenant c'est fini. Nous avons gagné, et son humeur ne paraissait ni exaltée ni fantasque.

– Avec notre mort, a-t-il dit ensuite.

Le son de sa voix, également, était aussi clair, serein, objectif qu'il devrait être quand on annonce la seule chose au monde à laquelle on croit.

– Nous pouvons y aller maintenant sans crainte.

Mais je n'ai pu m'empêcher de lui demander :

– Où ?

Et lui :

– Ce n'est pas Hakim qu'ils ont tué. Ils ont tout juste supprimé un mensonge qu'ils essayaient depuis longtemps de faire passer pour Hakim Madjar. Lui, il est la vérité. Ils n'ont pas été capables de porter atteinte à un cheveu de cette vérité.

Non, son expression n'a pas changé pendant qu'il disait cela. Il était toujours aussi serein, aussi dédaigneusement insouciant qu'il est possible de l'être à quelqu'un qui ne se trompe pas, n'imagine même pas une chose pareille, une chose comme se tromper.

– Des clowns, de pauvres idiots de pitres, et ils se prennent pour des as. C'est tout ce qu'ils sont ! En tout, c'est tout ! Il n'y avait même pas besoin d'entendre ces détonations pour le savoir.

L'orgueil. L'orgueil à jamais invaincu, à jamais indompté. J'ai voulu sourire. Mais la pâle éclosion qui m'a paru effleurer mes lèvres, je l'ai sentie s'éteindre aussitôt comme un aveu d'impuissance. J'ai courbé le front. Une violente rancune s'engouffrait dans ma poitrine ; une horreur, une hostilité sans nom. Je me suis forcée pourtant à relever la tête. (Je l'aurais fait même si j'avais dû hurler.) J'ai écarquillé alors les yeux de stupeur : tous les objets de la pièce avaient pris un air tranquille, mais comme, au milieu d'eux, Lâbane paraissait grimaçant et grotesque ! Puis j'ai rencontré le regard avec lequel il guettait mes mouvements, et c'était maintenant un regard anxieux, plein d'une douloureuse incertitude. Mon aversion s'est arrachée de moi. Elle a fondu, il ne m'est demeuré à la place qu'une lacune atroce. Sans élever une protestation, je me suis couvert le visage des mains.

Je l'entendais dire :

– À deux, avec vous surtout, nous aurons vite fait de le retrouver. Les esprits de feu eux-mêmes, qui

gouvernent là-bas, n'auront pas l'audace d'embrouiller votre route ou de porter le regard sur vous. Vous avez le pouvoir d'affronter, de franchir tous les obstacles, de tout explorer. Votre lumière vous fait une protection. Eux vous suivront au contraire, et seront vos esclaves.

J'ai pensé : la voilà, la terre inconnue dont j'attendais une parole depuis longtemps, la première parole. J'y suis entrée, je m'y avance.

C'est alors que j'ai eu le sentiment d'une présence comme d'une vibration. Était-ce celle de Hakim, de son fantôme ? Elle se tenait dans la blanche zone d'articulation de ma vigilance et de l'espace immédiat. J'ai écarté mes mains de ma figure comme on ouvrirait des volets et eu la sensation d'exposer mon âme au jour. Lâbane en face de moi me regardait sans rien faire, sans rien dire. L'image que j'ai aperçue à ce moment m'a fait défaillir, j'ai tendu les mains. Puis j'ai dû me rendre à l'évidence : il m'arrivait quelque chose que je n'ai pas su prévoir et ne savais comment accueillir.

– Qu'avez-vous ? a-t-il dit.

Je suis sûre que ses lèvres n'ont pas remué, n'ont proféré aucun son. Mais j'ai pensé, moi : désormais, plus rien, aucune force.

Il n'avait pas l'air de comprendre ce qui se passait et attendait je n'aurais su dire quoi. Il s'est rapproché de moi, tout doucement, à pas mesurés. C'était lui maintenant qui craignait d'effaroucher une apparition, aurait-on dit, et c'était moi, moi, cela, cette chose.

Il a dit, répété :

– Que voyez-vous ? Que voyez-vous ?

Sa figure était presque contre la mienne. J'ai tourné la tête de côté. J'étais vidée de mon sang, et toute blanche, croyais-je.

– Nous irons, n'est-ce pas, madame Marthe ?

Mes lèvres, ces lèvres qui étaient à moi, ne consentaient pas à se desserrer, refusaient de le faire. Je n'en remarquais pas moins comme, l'œil en biais, il restait toujours à l'affût de mes gestes, du moindre frémissement, du moindre signe qui pouvait m'échapper. Il aurait cherché à me séparer de mon âme qu'il n'aurait pas agi autrement. Mais n'ayant rien vu ni entendu de ce qu'il appelait peut-être d'un espoir insensé, son souffle sur moi, toujours sur moi, il a pris le parti de continuer :

– Lui mort ? Des bêtises.

Il me jetait de nouveau un regard effilé.

– J'espère que vous n'y avez pas cru.

Il n'avait pas plus que tout à l'heure l'expression d'un homme en délire. Une ironie à peine voilée accompagnait même ses propos.

J'ai entendu alors ma voix – cette voix arrivant de l'autre côté d'un mur, oblitérée, puérile :

– Non.

– Vraiment ?

– Vraiment.

Il a médité un instant. Il a réfléchi un bon moment.

– Je me pose la question.

Je me suis encore entendue répondre :

– Non, non, je le jure !

– En êtes-vous certaine ?

– Certaine.

Il a fait, sans plus :

– Ah.

Il a incliné et posé ensuite son front sur mon épaule. Je me suis figée. J'ai essayé de lutter contre la sensation qui s'est coulée en moi, un froid hypocrite, venimeux. Je n'ai trouvé ni l'énergie ni la volonté nécessaires pour cela. De glace, j'étais toute de glace, incapable de faire un mouvement, ayant perdu toute souvenance d'une personne qui s'appelait Marthe.

J'ai avancé la main droite, tendu le bras ; sans le faire exprès, j'ai pressé les doigts contre sa poitrine. À peine l'ai-je touché qu'il s'est écarté. Il me fixait d'un œil sans vie, n'exprimait aucune question.

Soudain il m'a vue.

– Pourquoi ?

J'ai opposé mes deux paumes, doigts écartés, entre lui et moi. Il s'est éloigné encore, éloigné insensiblement. Et il continuait à s'éloigner et à me considérer avec un détachement halluciné. Reculant encore, s'éloignant encore. Puis il a eu un sourire enfantin et l'étau refermé s'est subitement serré sur mon cœur, il m'a arraché un cri. Je me suis attendue à voir mon corps, ce corps qui était à moi, s'effondrer et me suis engourdie, les mains toujours levées, cherchant à me rappeler je ne sais trop quelle chose, quelle pitié. Mais le cauchemar que je vivais l'emportait. Il me traquait, jouait à me dissimuler cette chose, où qu'elle ait tenté de se réfugier. Désespérant de trouver, j'ai appelé à plusieurs reprises :

– Hakim, Hakim.

J'ai perçu cette plainte sortie de ma propre poitrine, mais j'ignore ce qui est arrivé ensuite, où je suis allée. Et sûrement il est arrivé quelque chose, certainement je suis allée quelque part, et maintenant me voici revenue, me voici de nouveau là. C'est arrivé il y a quelques minutes mais je promène mon attention autour de moi comme si je ne reconnaissais plus les lieux ; mes yeux s'arrêtent sur chaque objet, passent et reviennent sur l'un, puis sur l'autre, et c'est toujours ma chambre. Mais Lâbane n'est plus là. Mon corps se relâche, s'affaisse sur lui-même. Il n'y a rien qu'on puisse dire. Il est parti et la sensation de délivrance que j'éprouve ne me procure aucun réconfort.

Je m'abîme dans toutes sortes de pensées et je regarde hors du monde, réclamée par l'une d'entre elles. Elle est aussi inattendue qu'un signe d'intelligence. Un sourire frôle mes lèvres. Je me représente l'image que j'offre en ce moment : une femme qu'une mystérieuse victoire, inexplicablement arrachée sur un aussi mystérieux adversaire, place sans discussion au-dessus de tout ce qui est hostile. C'est bien cela, je suis inviolablement protégée. Et comme tout à l'heure en présence de Lâbane, mais non d'horreur cette fois, je cache mon visage des deux mains. Tant je désire faire durer cette vision, que je tremble de tout mon être, qu'un embrasement s'empare de moi.

Tout ce que j'ai pu faire pour la retenir – et elle s'est évanouie ! Elle m'a échappé à jamais, à jamais, me rendant à mes pensées, à mes objets.

Ma vue s'en retourne errer sur ceux-ci. Chacun d'eux, délivré de l'opaque violence qui le possédait, a retrouvé une densité, a creusé de nouveau sa place. Et je me dis : il n'est pas venu pour me torturer. Cette idée a surgi en moi inopinément. Vraiment ? dis-je. Mais ce doute, mon cœur a tôt fait de le balayer. Il ne m'a pas touchée, il ne m'a même pas effleurée. *Je dis :* Lâbane. *Je dis :* mon doute.

Je vais m'asseoir sur la chaise précédemment occupée par Lâbane. Quand je m'en aperçois, je veux me lever. Puis : non, *dis-je à haute voix* et j'adopte une attitude d'attente, mes traits s'immergent dans une expression calme. Une bouffée d'enfance m'envahit. Elle s'éteint d'une manière aussi furtive qu'elle est venue et je me rappelle l'instant où Lâbane a rapproché sa figure de la mienne. Je revois alors Hakim rire d'une de ses reparties, une repartie de Lâbane. L'image et l'intonation de ce rire. La précision de ce rire. Je me retourne, effrayée, je le cherche dans la pièce. Je le cherche et je cherche aussi autre chose durant plusieurs secondes. Et je revois une toute petite fille empoignant à pleines mains la tête de son papa pour forcer son attention, mais sans succès : lui ne veut causer qu'avec les autres. Et c'est moi. Une forêt aux proportions gigantesques ouvre soudain ses ailes de ténèbres, et c'est sur moi qu'elle les étend. Je lève à la fin le bras dans un geste d'appel. Un visage s'avance. C'est un bon visage. Je ferme les yeux. Parce que je sais qui c'est, je peux fermer les yeux. Une main prend la mienne. Oh, elle est forte ; c'est bien lui, ma main se donne avec confiance. Et je tends, je libère mes yeux. Je contemple son visage, contemple son fantôme ensanglanté. Un cri vient de remplir une poitrine mais y reste captif. C'est ma poitrine. Un cri. Ce cri. Je l'ai entendu.

Puis c'est la pensée de Lâbane, la pensée qu'il puisse, par quelque moyen à lui, apprendre ce que j'ai vu. Et j'ai subitement peur. Je me recroqueville jusqu'à ce que petit à petit ma peur s'enfouisse à une profondeur inconnue, se cache tout à fait, ainsi que ma certitude de Hakim mort.

Et voilà ! Voilà ! Des coups sont frappés à la porte ! Je me dresse toute frémissante, je demeure clouée devant cette porte que je surveille, *et je dis* : il n'a servi à rien de… Puis je dis :

– Entrez.

– Qu'avez-vous, madame ? Vous êtes… toute pâle.

Si-Azallah dit :

Elle ne me répond pas. Elle me regarde. Ce n'est pas moi qu'elle s'attendait à voir. On dirait qu'elle a des doutes sur ma réalité.

– Vous n'êtes pas bien ? Asseyez-vous, je vous prie, vous vous sentirez mieux.

Je me rends compte de ma balourdise. Ce n'est pas ce que j'aurais dû dire. Tu n'en fais jamais d'autres, Azallah. Elle continue à me considérer en silence. Deux larmes perlent entre ses longs cils veloutés sans tomber.

Maintenant elle m'a vu, elle a vu que c'est moi. Je me précipite, lui soulève une main, approche une chaise. Elle regarde ce que je fais. Elle a un signe de dénégation de la tête. Je lève les yeux, ne comprenant pas, ne comprenant rien à ce qui arrive.

– Pas cette chaise, dit-elle.

J'en attrape une autre. Je la fais asseoir.

Je m'en vais ensuite chercher un verre d'eau que je remplis à une cruche. Elle est posée sur le rebord de la fenêtre, mise à rafraîchir. Je lui mets le verre entre les mains et je l'incite à boire. Elle y trempe les lèvres.

Je dis :

– Ça va mieux ?

Elle hoche la tête pour répondre oui. Je m'installe devant elle.

– Il ne faut pas que vous restiez ici, madame, dis-je.

L'insignifiance des sons que je produis laisse l'air inerte, le laisse indifférent. Mais quelque chose me pousse à continuer, quelque chose de plus fort que moi.

– Vous êtes un peu isolée, ce ne sont pas une maison et un quartier pour vous. Tant que Hakim… Il y a d'autres endroits, mieux indiqués. Le Dr Berchig pense justement que vous pourriez…

L'insignifiance, le sentiment de vanité. Que pourrait-on dire à cette femme sans avoir honte de soi ? J'ai honte. La honte ne cesse de m'envahir à mesure que je parle. Tout ce que je dis. Tout ce que je dirai.

– Oh, fait-elle.

Elle n'a que cette faible objection. La honte, la blessure. Et c'est peut-être ce qui me restitue un peu de mon courage.

– Vous devriez y songer, madame. Non, ce n'est ni une maison ni un quartier pour vous. Des amis du docteur ont quelque chose là-haut qui vous conviendrait tout à fait.

Je ne cherche pas à obtenir un consentement. Je voudrais simplement lui avoir dit ce que je ressens.

– C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis permis de venir vous déranger et…

D'une voix incolore qui ne lui appartient presque pas elle me répond :

– Je ne suis pas mal ici ; j'y suis habituée.

– En tout cas si vous aviez besoin de quoi que ce soit…

Je me tais. Je voudrais être écrasé sous des pieds et trouver le repos sous tous ces pieds qui viendraient me fouler. J'ai exprimé ce que j'ai été chargé d'exprimer, excepté mon impuissance. J'ai tout dit et j'embrasse la pièce du regard. Les objets, les objets aussi, exposent leur gêne, ne m'épargnant pas, m'atteignant dans ma déchéance. Mais l'attitude de la jeune femme ne change pas. C'est tout ce que je sens, vois et entends de pur, d'irréprochable. On dirait que rien d'anormal n'empoisonne l'atmosphère. Elle reste tranquille, ne semble se poser aucune question.

– J'ai cru apercevoir le nommé Lâbane tout à l'heure, dans les parages.

J'ai dit ça pour dire quelque chose et sans avoir vu qui que ce soit. Quand elle m'a entendu prononcer ce nom, elle a tressailli. Je dis :

– Il vient de sortir d'ici ? Il vous a rendu visite ?

Je me déteste à fond. Maintenant que cette idée s'est présentée à moi, j'ai envie de connaître la réponse. Il me faut la connaître.

Elle secoue encore la tête, elle dit oui sans expression, si absente qu'elle n'a même pas l'air d'avoir répondu, de s'être doutée de l'avoir fait.

– Oui, dis-je, l'imitant. Il a réussi à tirer son épingle du jeu et il est probable qu'il soit le seul. Ni la police, ni personne en général ne pense à lui.

Une foule de pensées m'assaille. Toutes ces pensées, ces suppositions ! Plus odieuses les unes que les autres. Rien de surprenant pour qui me connaît.

A-t-elle deviné ce qui se passe en moi ? Elle fait un effort, surmonte sa prostration. Elle dit :

– Il n'a rien fait d'autre que passer. Il y est habitué. Il y a si longtemps qu'il vient.

Je me campe devant elle.

– Je vous en conjure, madame ! Oh, ne me tenez pas rigueur de ce que je vais vous dire. Depuis le… comment dire ?… Depuis la disparition de votre mari, Lâbane ne doit sûrement plus être le même homme. Vous ignorez, plutôt nous ignorons, oui plutôt nous ignorons ce qu'il en a été de lui avant que Hakim Madjar ne l'ait pris sous sa protection. Or vous n'êtes pas sans savoir que ce pays a subi une guerre affreuse, une guerre où ce garçon s'est trouvé jeté, comme beaucoup d'autres, au sortir de l'enfance. Car c'est tout ce qu'il était encore, un enfant. Alors qu'ajouter à ça ? Vous voyez d'ici ce que ç'a pu donner. Et maintenant, après ce qui s'est passé l'autre jour, ce malheur. Oh, mon Dieu, de quoi ne va-t-il être capable ? Nul ne le sait. Nul ne le saura jamais. Aussi la prudence la plus élémentaire…

Elle m'écoute parler. Elle devient de plus en plus blanche.

– Qu'avez-vous, madame ?

Figée sur sa chaise, elle remue de nouveau la tête, mais à peine, pour signifier qu'elle n'a rien. Pourtant ses lèvres bougent encore à son insu. Il n'en sort aucun son. Puis il me semble entendre, ce n'est qu'un souffle :

– Hakim n'est pas mort. Il ne faut pas dire…

Je m'écroule sur la chaise la plus proche.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Non, rien, je… Excusez-moi.

Je l'observe. Je pense : il faut la prendre avec tous les ménagements possibles. Je m'entends répéter :

– Vous devriez changer de logement, croyez-moi. Là-haut, à El Kalaâ, personne ne viendra vous importuner. Vous avez des amis, ne l'oubliez pas.

À présent, je sais que je ne puis espérer faire plus, et aucun homme au monde n'y aurait réussi davantage.

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je reviendrai. Vous aurez sans doute pris une décision d'ici là.

On vit son malheur toujours seul. Mes paroles tombent, oiseaux frappés à mort, au moment même où je les prononce.

Tandis que je vais franchir la porte, elle me regarde de l'air que je lui ai vu en arrivant. Comme une insensée, tout à fait une démente, elle se lève et d'un bond se place devant moi. Elle avance un bras dans l'intention évidente de me barrer la sortie, c'est ce qu'elle tâche de faire et… elle ne trouve rien à dire. Elle demeure avec son geste inachevé, la main sur le chambranle, et bientôt son bras lui-même retombe le long de son corps. Je la considère avec patience.

Alors elle dit, et c'est de nouveau à peine si je reconnais sa voix :

– Oui, j'y réfléchirai.

Quoi ? Qu'aurais-je pu faire ? Honte. Honte. Honte et abjection. Et Dieu voit tout ça.

Je ne sais pas comment je suis redescendu, comment je me suis retrouvé dans la rue. Je ne peux pas quitter la vieille ville, une idée m'y retient, peut-être l'idée que j'ai quelque chose à y faire encore, mais je ne me rappelle plus quoi et je tourne, je me perds dans toutes ces ruelles. Je sais qu'il me faut explorer le dédale de ces quartiers où on peut cacher, enterrer ce qu'on veut. Et j'emporte de sombres, de mauvais chiens à mes trousses.

Puis je ris. Je me ris de moi-même. *Je dis :* trouver Lâbane là-dedans ? Plus facile à dire qu'à exécuter. Je me confie pourtant au hasard des rues, mise sur ma chance. Mais je n'ai toujours pas la moindre idée de l'endroit où aller, où chercher, ni de ce que je lui dirais si je parvenais à le tenir.

Une foule aux lenteurs perfides chemine dans la grisaille du crépuscule, longe des échoppes de coiffeurs, de drapiers, de gargotiers, de bouchers. Elle me presse, me comprime. Les boutiques débordent sur la chaussée. Je les regarde, regarde le ciel puis ce pullulement avec la sereine certitude que je suis en train de perdre ma mise.

Marthe dit :

Le soir qui tombe est un châle de lumière. Je ne veux pas reprendre place sur la même chaise. Je m'assois sur celle qui a servi à Lâbane. Je coupe court au temps. Qu'il me soit permis. Je le confonds dans l'immobilité. La nuit accourt, c'est son heure ; c'est une strige. Elle me cerne de toutes parts. Des appels qui se prolongent en mélopées, des voix séquestrées, inaltérables. Une rumeur. Elle nasille dans son idiome de nuit. Je me mets, je suis prête, à attendre. Je lui appartiens. J'ai commencé à attendre. La raison pour laquelle je ne veux pas le dire, c'est que si je le dis, même à moi seule, je saurai alors que ce n'est pas vrai, qu'il y en a une autre. Je le sais déjà, cela, je pourrai presque dire l'instant où je me suis aperçue que ce n'était pas vrai et pourquoi je ne voulais pas le dire, même à moi seule. Tant que ça dure, et ça peut durer plus ou moins longtemps, il n'y a rien à dire. Et quand ça cessera, eh bien il n'y aura rien à dire non plus. Quelle raison sera nécessaire encore, quelle explication encore, quand on a vécu près de quelqu'un au point où on n'arrive plus à le savoir ? Et il n'importe guère que ce soit une détonation ou autre chose qui soit à l'origine de cette vérité, de ce vide, que cela ait existé ou non.

Madjar dit :

Elle a posé sa tête contre ma poitrine, elle est restée sans bouger. J'ai caressé lentement, légèrement ses cheveux où la lumière électrique faisait pétiller des étincelles rousses. Cette lumière, ces étincelles, la fatigue aussi et la lutte qu'elle livrait pour éviter d'y succomber, rendaient transparente la carnation de son visage, l'éclairaient du dedans. J'ai dit :

– Tu tombes de sommeil. Il faut aller se coucher.

– Non.

Elle se défendait courageusement. Puis elle a ajouté d'une voix plus nette, où le sommeil avait pourtant insinué une drôle d'intonation :

– C'est tout ce que tu as à me dire ?

Je la voyais sourire, comme elle était, la tête appuyée sur ma poitrine. Je contemplais son profil éclairé par ce sourire destiné à ses pensées. Je lui ai retourné sa question :

– Et toi, c'est tout ce que tu as à me dire ?

Elle n'a fait que sourire.

– Malgré ce qui risque d'arriver, ai-je dit, et dont on nous prévient de tous les côtés ?

Nous ne parlions ni l'un ni l'autre des mêmes choses, mais cela, elle le comprenait et je le comprenais aussi. Elle a dit :

– Malgré tout. J'ignore où tu vas, mais je te suivrai. Même si c'est nulle part. Je te suivrai.

Chacun savait ce que l'autre voulait dire. Je me suis lancé dans un rire plus haut que nécessaire :

– Où allons-nous !

– L'essentiel est que nous y allions ensemble.

J'ai passé ma main encore sur ses cheveux. J'ai senti ma préoccupation se communiquer à elle comme un courant. Je n'ai pas ôté ma main, j'ai continué. Je sentais aussi le courant de confiance qu'elle me renvoyait.

– Et les risques ? ai-je dit.

Elle a renversé la tête en arrière, elle m'a regardé en face :

– J'ai entière confiance.

Vaincu par la beauté plus tendre, plus fragile, dans laquelle le sommeil s'est mis à faire fondre ses traits, à révéler ses deux visages, celui de l'enfant et celui de la femme se rejoignant par-dessus les années, se contemplant l'un dans l'autre et présentant leur double séduction, leur double mystère sans que celui de l'enfant exerce une séduction moins grande, rayonne d'un mystère moins troublant. Terrassé par le sourire qui errait, énigmatique, sur ses traits. Je pensais : le plus grand mystère.

J'ai dit :

– Tu tombes tout de même de sommeil. Allons, viens te coucher.

Elle a baissé la tête alors. Elle s'est tenue à moi de ses deux bras, elle a marché quand je me suis mis à marcher. Nous sommes entrés dans la seconde pièce, notre chambre. Là, elle m'a repoussé un peu et m'a examiné d'un œil malicieux. Son regard était embrumé par une pointe d'ivresse.

– Tu as vraiment voulu me faire croire que tu abandonnerais les mendiants de Dieu…

Puis elle est demeurée sans trouver ses mots. Elle glissait dans le sommeil. Plus pour moi que pour elle, j'ai dit :

– Je le ferais.

Elle a cependant perçu ma réponse, ses yeux se sont ouverts.

– Il ne faut pas ! Je ne le voudrais jamais ! Jamais !

Elle a prononcé ces dernières paroles dans un murmure, ses paupières ont battu deux ou trois fois ; puis elles se sont rejointes. Je l'ai soutenue. Elle dormait.

Passant un bras autour de sa poitrine, j'ai défait la fermeture à glissière qu'elle portait dans le dos et j'ai écarté la robe de ses épaules délicates. La robe est tombée sur le sol.

Elle a recommencé à parler d'une voix impersonnelle et disait des choses incompréhensibles. Je l'ai soulevée et déposée sur le lit. J'ai continué à la déshabiller, je lui ai enlevé les sandales des pieds. Elle les avait mises parce que des amis étaient venus nous voir ; elle aime mieux rester pieds nus à la maison. Sa respiration était régulière, ténue. J'ai éteint et je me suis allongé près d'elle, les yeux ouverts dans le noir. Le cri d'une chouette emplissait seul toute la nuit. Je me suis endormi avec ce cri dans les oreilles, *disant d'une voix qui n'était plus la mienne* : chouette noire, œil noir tiré en arrière, maintenant j'entre en toi, jouet d'une vaste raison. Une odeur d'herbes sèches paresse sur la terre. À l'entour il n'y a que la douceur grisâtre des espaces. Le présent a commencé à mettre le feu aux hermétiques mines de la nuit. Maintenant je t'habite, nuit inconnue, maîtresse puissante.

Et l'autre voix tâtonnante, circonspecte, voix résolue aussi, têtue, voix qui ne s'arrêterait pas, refuserait de s'arrêter même, et surtout sous le fallacieux prétexte qu'elle vient de prononcer le mot définitif, parle. Une voix qui semble avoir inventé l'éternité, et vouloir prendre l'éternité seulement pour raconter son histoire – mais qui ne rend compte au fond que d'elle-même. Jalonnée d'arrêts, de pauses, parce que habituée à son esseulement, elle n'a pas à se précipiter ayant tant attendu ; et puisque parler ou ne pas parler, c'est aussi la même chose à la fin, la chose rien moins que nécessaire quand on le sait.

Je tombe. Où ? Je le saurais si j'en revenais. Mais celui qui tombe ne revient pas.

Revient. Retombe.

Le secret ? Il n'y en a pas. Célébrer la fête. Sauter la barrière et courir. Que le cocon se dévide. Que m'arrive cette chose que je cesserai de sentir à mesure qu'elle m'arrivera.

DU MÊME AUTEUR

La Grande Maison

roman
Seuil, 1952
et « Points », n° P225

L'Incendie

roman
Seuil, 1954
et « Points », n° P952

Au café

nouvelles
Gallimard, 1955
Sindbad, 1985
et Actes Sud, 1996

Le Métier à tisser

roman
Seuil, 1957, 1974
et « Points », n° P937

Un été africain

roman
Seuil, 1959
et « Points », n° P464

Baba Fekrane

contes
La Farandole, 1959

Ombre gardienne

poèmes
Gallimard, 1961
Sindbad, 1984
et La Différence, 2003

Qui se souvient de la mer

roman
Seuil, 1962
et La Différence, 2007

Cours sur la rive sauvage

roman
Seuil, 1964, 2005
et « Points », nº P1336

Le Talisman

nouvelles
Seuil, 1966
et Actes Sud, 1997

La Danse du roi

roman
Seuil, 1968, 1978

Formulaires

poèmes
Seuil, 1970

Dieu en barbarie

roman
Seuil, 1970

L'Histoire du chat qui boude

contes
La Farandole, 1974
et Messidor/La Farandole, 1980
Albin Michel, 2003

Omneros

poèmes
Seuil, 1975
et La Différence, 2006

Habel

roman
Seuil, 1977

Feu, beau feu

poèmes
Seuil, 1979
et La Différence, 2001

Mille Hourras pour une gueuse

théâtre
Seuil, 1980

Les Terrasses d'Orsol

roman
Sindbad, 1985, 1990
et La Différence, 2002

O Vive

poèmes
Sindbad, 1987

Le Sommeil d'Ève

roman
Sindbad, 1989
et La Différence, 2003

Neiges de marbre

roman
Sindbad, 1990
et La Différence, 2003

Le Désert sans détour

roman
Sindbad, 1992
et La Différence, 2006

L'Infante maure

roman
Albin Michel, 1994

Tlemcen ou les Lieux de l'écriture

essai
Revue Noire, 1994

La Nuit sauvage

nouvelles
Albin Michel, 1995

L'Aube Ismaël

poèmes
Tassili Music, 1995

Si Diable veut

roman
Albin Michel, 1998

L'Arbre à dire

Albin Michel, 1998

L'Enfant-Jazz

poèmes
La Différence, 1998

Le Cœur insulaire

poèmes
La Différence, 2000

Comme un bruit d'abeilles

nouvelles
Albin Michel, 2001

L'Hippopotame qui se trouvait vilain

contes
Albin Michel-jeunesse, 2001

L'Atelier du roman, n°31

Voyage en France
Table ronde, 2002

L.A. Trip

roman en vers
La Différence, 2003

Simorgh

roman
Albin Michel, 2003

L'Atelier du roman, n°44
Fanatisme, terrorisme et autres matières romanesques

Flammarion, 2006

Omnéros

poèmes
La Différence, 2006

Laëzza

roman
Albin Michel, 2006

Œuvres complètes vol. 1 poésie

La Différence, 2007

Qui se souvient de la mer ?

La Différence, 2007